

Restes à savoir

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
Généralités	3
Le Savoir et le Bien	113
Le Savoir et le Beau	137
Le Savoir et le Vrai	163
Index des Auteurs	185

Avant-Propos

Le savoir fondamental, axial, pré-scientifique, nous l'apprenons vers notre adolescence ; l'âge adulte ne fait que le confirmer, consolider, classer, propager. Mais, contrairement à l'idylle, à laquelle nous succombons tous, l'enfance ignore le vrai rêve, elle ne voit dans le monde aucun miracle, elle prend les faits comme des solutions d'un monde horizontal. C'est à la sortie de la jeunesse qu'on ose plonger enfin dans la profondeur de notre savoir et qu'on apprend à formuler des problèmes, dont on connaît déjà des solutions. Et la vraie maturité atteint l'homme, dont les yeux perçoivent, ou plutôt dont le regard conçoit des mystères, qui précèdent et sanctifient les problèmes, c'est l'envol vers la hauteur du savoir. Hélas, les rêveurs, ces voyageurs de la verticalité, n'existent qu'à l'âge mûr. On devrait se féliciter de cette sage répartition des charmes de la vie entre ses saisons ; il serait trop injuste si le génie du corps, la vaste beauté de la jeunesse accédait déjà et à la profondeur de l'intelligence et à la hauteur du songe. Le Créateur eut pitié de l'âge disgracieux et lui réserva la prérogative du génie de l'esprit et de la folie de l'âme.

Un fâcheux malentendu introduisit le terme de savoir dans la philosophie ; la réflexion *autour* et le rêve *sur* le savoir furent proclamés *le savoir* philosophique, fondé sur la vérité et les concepts rigoureux. Or l'apport des connaissances à la qualité d'un discours philosophique est pratiquement nul. Ne maîtrisant pas les aspects logique et linguistique, les philosophes profanèrent le pur concept de vérité ; aucune rigueur, comparable avec le discours scientifique, ne surgit jamais des ouvrages des barbus antiques ou des professeurs universitaires européens.

En philosophie, le savoir n'apporte qu'un vocabulaire de plus, rien de plus ; il peut servir de garde-fous, pour empêcher de trop graves écarts par rapport au connu ; en philosophie, plus que des yeux pour scruter le connu ou pour se focaliser sur l'inconnu, on a besoin d'un regard sur

l'inconnaissable, le pré-langagier, le pré-conceptuel. Ce regard est une affaire de l'âme, les yeux n'étant qu'au service des yeux.

Donc, la bonne philosophie devrait être une branche de la poésie. Mais cette humilité serait humiliante pour les professeurs, avec leurs logorrhées marmoréennes, avec la prétention démesurée de sonder les fonds, tandis qu'on constate, chez eux, la banalité et la platitude de la forme. Comme dans toute la poésie, seule la forme peut justifier la hauteur d'une ambition ; sans cette dimension, tout discours, tôt ou tard, perd de l'épaisseur.

Le fond se réduit aux trois valeurs métaphysiques – le bien, le beau, le vrai ; l'esprit suffit pour en cerner les limites ; pour en donner l'élan et l'intensité, il faut de l'âme, ce complément décisif du savoir. Jadis, allant de soi, ce rappel aurait été ridicule. Aujourd'hui, l'extinction inexorable des âmes rend pertinente cette naïveté.

La rigueur est une qualité du scientifique, la suite dans les idées – celle d'un homme d'action ; elles sont, le plus souvent, déviantes et même nuisibles, lorsqu'on affronte une matière philosophique, d'où ma prédilection pour la forme aphoristique. Mes propres matériaux relevant plutôt des ombres lointaines, je les mets souvent en valeur grâce à la lumière familière des citations.

*PHI,
Provence,
février 2017*

Généralités

Je me reconnais dans le baroque de ces voix qui précèdent l'esprit et ne voient dans le savoir ni appui ni but, mais, au plus, un dictionnaire. La voix classique naît de l'hypothèse d'une langue et d'une voix divines dont on est appelé à rendre les desseins en effaçant ses propres traces. Donc, la recherche de mots irremplaçables, la narration de ce qui existe, la droiture et la paix d'âme. La voix romantique, au contraire, n'est en possession d'aucune partition ni image divines et cherche à évoquer Sa présence dans un chant, ignorant mais vénérant l'origine de la première note. On valide un récit, - au chant, lui, on adhère. Donc, pudeur et frisson. Le romantique devient baroque lorsqu'il comprend qu'une bougie peut se substituer à son étoile. Le classique tombe dans le baroque lorsqu'il comprend, que les coupures sont plus éloquentes que les coutures.

L'interminable série de défaites de la noblesse par plagiats-perversions : [Héraclite](#) voue la philosophie au discours poétique, et Parménide l'encanaille dans une logique bancale ; Pythagore cultive une lumineuse mystique du nombre, et les éléatiques récoltent une casuistique des ombres ; [Lao Tseu](#) place le *tao* dans une inaction altière, et Confucius l'embrigade dans de bas rites ; [Platon](#) hisse l'idée lyrique hors du sol, et [Aristote](#) la souille par un enracinement empirique ; le cynique prône le mépris hautain, et le stoïcien bassement l'arraisonne ; les *murs* de [Jésus](#) ne convainquent personne, mais les *portes* des églises rameutent ; la mystique d'une Dèité de Maître Eckhart sombre dans le charlatanisme de l'Unité de Nicolas de Cuse ; [Kant](#) trouve, pour le savoir divin, un refuge dans la transcendance, et [Hegel](#) le réduit à l'état de caserne dialectique ; [Nietzsche](#) s'ouvre à l'ivresse des sens, et [Heidegger](#) l'évente dans la

sobriété de l'être et de l'essence.

Le malentendu avec le ballast du savoir : on se trompe de moyen de transport(s) - ce qui devrait être une montgolfière est pris pour un sous-marin. Au lieu de s'en charger pour atteindre des profondeurs sans vie, on devrait s'en délester pour se laisser entraîner vers une hauteur sans poids.

Le contenu d'une œuvre d'art est un ballast, dont se débarrasse le regard
- W.Benjamin - *Im Kunstwerk ist der Stoff ein Ballast, den die Betrachtung abwirft.*

Un vide, que ce soit un vide d'images ou un vide d'idées, est aussitôt rempli par la réalité, qui est la perfection et qui est sans idées ou images. Être parfait, c'est chercher une proximité asymptotique avec la réalité, être le regard, fasciné par une rencontre impossible. Le chemin, du Savoir à la Croyance, va en s'élevant, et pourtant c'est ainsi qu'on retrouve la réalité.

Ce que j'ignore prépare ce que je dois, mais ce que je vois ne devrait pas effacer ce que je veux. C'est le contraire du : *L'homme peut ce qu'il doit* - J.Fichte - *Der Mensch kann was er soll.*

Que le trop de savoir finisse par peser est un cas, qui ne se présente jamais, et la posture faustienne ne fait que cacher l'un des deux amers constats : l'incapacité de mettre son savoir en images ou l'humble reconnaissance, que les mystères obscurs de l'âme sont infiniment plus passionnants et profonds que les problèmes limpides de l'esprit.

Commencements, parcours, fins : dans mon adolescence, un corps tourmenté et une âme naissante font de la hauteur poétique la quintessence de l'humanité ; ma jeunesse studieuse me rapproche de la profondeur savante et j'y place le sel de la terre ; ma maturité fait affleurer tout savoir vers la platitude mécanique et je me mets à apprécier

l'ampleur philosophique. Heureux celui qui finit par un retour éternel vers ses sources, pour y retrouver son éternelle et infaillible jeunesse.

La verticalité est le goût des hiérarchies axiales, la préférence donnée à l'absolutisme des *comment*, par rapport au relativisme des *quoi*. Soit le *qui* se projette sur l'infini des exubérances, soit sur la platitude des connaissances.

La force, le savoir, la noblesse - trois axes, sur lesquels se propage la volonté de puissance. Le bon ordre de leurs étiquettes est à préserver : l'étendue, la profondeur, la hauteur.

Ni mon être (qui prend appui sur la profondeur de mon intelligence), ni mon devenir (qui rayonne à partir de l'ampleur de mon savoir) ne m'accompagnent là où est aspiré mon âme (qui ne vaut que par la hauteur de mon souffle, de ma noblesse) ; la hauteur est non-lieu de mon crime d'être né, suite à ma fuite devant le monde sans danger : *Il ne suffit pas de venir au monde pour être né* - R.Gary.

L'acquiescement radical est propre du soi inconnu ; la négation n'a sa place que parmi les contraintes et les buts du soi connu ; le mystère est dans l'existence même des axes et non pas dans des hiérarchies de leurs points ; l'instinct (liberté et volonté) détermine le *oui*, le calcul (intérêt ou savoir) dicte les *non*.

Au bureau, on sait, que l'azur du ciel le doit à sa hauteur ; en tour d'ivoire, on veut, que la hauteur soit due à l'azur.

Les contraintes portent sur le devoir, les buts - sur le vouloir, les moyens - sur le pouvoir. Mon valoir est dans leur hiérarchie, et mon savoir y répartira l'être, par exemple : *Vouloir est l'Être originel* - F.Schelling - *Wollen ist Ursein*. La plus belle démonstration d'un but - une projection de

contraintes (les principes) sur les moyens (les faits).

La fatidique confusion entre le savoir et le désir, qui règne parmi les philosophes : *Je ne désire rien connaître d'autre que Dieu et mon âme* - St Augustin - *Deum et anima scire cupio, nihil plus* - tu aurais dû admirer l'œuvre de Dieu et mettre en musique ce qu'il y a d'inconnaissable dans ton âme ; tout n'y est que désir comme source et savoir comme contrainte.

Le perfectionnement de mon savoir ou de mes capacités ne demande aucun effort de ma volonté, il est presque mécanique. Il s'agit non pas de viser un perfectionnement comparatif, mais miser sur le parfait superlatif de mon soi inconnu, qui n'est que la résurrection du Dieu proclamé mort.

Les orgueilleux et les ambitieux s'identifient avec le vouloir et le pouvoir - la volonté de puissance, la finalité ; les purs et les nobles - avec le devoir et le valoir - les valeurs ou les vecteurs de leur soi, la source ; les pires et les plus vilains, incapables de voir les fins et insensibles aux sources, ne voient que des moyens : *Pour profiter des intérêts les plus élevés, investis en savoir* - B.Franklin - *An investment in knowledge always pays the best interest.*

L'innocence, c'est la vie en mystère ; y retomber, c'est surmonter le péché des solutions. *Faudrait-il encore une fois goûter au fruit de l'arbre de la connaissance pour retomber en état d'innocence ?* - H.Kleist - *Müssten wir wieder vom Baum der Erkenntnis essen, um in den Stand der Unschuld zurückzufallen ?* - une belle intuition ! Le palais peut être le même, ce sont les dents qu'il faut changer.

Signe d'une aristocratie d'âme : le langage des contraintes portant sur les actions ou bien sur les pensées est le même. (Chez le goujat, le premier est trop rigoureux et le second - trop veule.) D'où une supputation -

l'aristocratie ne serait-elle pas tout simplement une question de compétence (à défaut de performance) langagière ? La compétence est référentielle, la performance – inférentielle.

Il n'existe pas de nobles querelles collectives ; c'est dans une perspective temporelle qu'un talent de poète en invente parfois quelques grandeurs artificielles. Avec l'extinction du romantisme, disparurent aussi les grandes querelles personnelles. Et dans les petites, tous se valent : les brillants et les ternes, les purs et les salauds, les experts et les ignares. En absence de l'air romantique, règnent le feu de paille des indignés, le terre-à-terre des renfrognés, l'eau courante des alignés.

Pour la transmission, aussi bien dans l'espace que dans le temps, de tout message intellectuel, deux messageries sont utilisables : l'horizontale et la verticale. La première porte le savoir, les lieux, les dates ; la seconde – la musique, le style, la noblesse. Même les plus ardents des poètes sont projetés aujourd'hui dans une platitude monotone, anonyme, aptère, puisque le seul habitant de la verticalité, l'âme, fait désormais défaut.

On traverse les passions, les souffrances, les illuminations ; on adresse à leur source, à son soi inconnu, les vœux de reconnaissance et de vénération ; on comprend que le sens de l'existence est d'entretenir cette soif profonde et cette haute musique. Et l'on tombe sur les crétins, pour qui *la fin suprême de l'homme : connaître d'une manière adéquate et soi-même, et toutes les choses* - Spinoza - *finis ultimus : se resque omnes adæquate concipiendum*. De ces crétins est né le robot moderne, ignorant et la soif et la musique.

L'orgueil et l'humilité extrêmes sont signes de la méconnaissance extrême de soi-même - Spinoza - *Maxima superbia vel abiectio est maxima sui ignorantia*. Tandis que ceux qui se connaissent ont la sensibilité des circuits intégrés, qu'ils finiront un jour par devenir, jusqu'à l'advenue du

premier robot humble et orgueilleux, du premier génie mécanique dans le domaine de l'esprit. La passion et l'orgueil, c'est tout connaître, sauf soi-même.

Les connaissances aprioriques sont surtout des méta-connaissances : les (pré-)notions de modèle et instance (les substances aristotéliennes), leur structure hiérarchique ; les relations entre substances ; les propriétés des objets et relations. Le plus curieux, c'est que ces trois domaines couvrent assez précisément les trois branches mathématiques – la théorie des ensembles, l'analyse fonctionnelle, l'algèbre.

Trois modes de pénétration d'un objet, qu'il soit métaphysique, paysager ou scientifique : par l'étendue de mon savoir, par la profondeur de mon interprétation, par la hauteur de mon regard. Avec le dernier, aucun objet n'oppose aucune résistance ni opacité ; seule ma lame ou mes ombres déterminent le degré de pénétration. Les deux premiers sont banals, même si les nigauds s'imaginent en détenir l'exclusivité.

On est d'autant plus intelligent, qu'on sait moins ce qu'on veut et qu'on sait plus ce qu'on peut. Pour faire ce qu'on peut, il faut du génie ; pour faire ce qu'on veut, le talent suffit. Pourtant, le talent, c'est le pouvoir ; le génie - le vouloir : *Le talent sans génie est peu de chose. Le génie sans talent n'est rien* - Valéry. La volonté et la maîtrise devraient nous pousser vers ce que nous ne pouvons pas savoir.

Pour juger de la distance entre le modèle et la réalité modélisée, on a besoin d'une espèce de méta-modèle, capable de comparer les valeurs numériques ou modales du modèle avec les phénomènes réels ; une métrique pragmatique ou épistémologique autorisant l'attribution du sens aux propositions sur le modèle. La signification, contrairement au sens, n'est qu'une *lecture* de faits à l'intérieur du modèle.

Savoir, c'est mettre à sa hauteur. Au-dessus de quoi, là est la question. Peu de compagnons y acceptent le vide, appelé point zéro de la création.

Le **cartésien** nage et avance dans les concepts, sans toucher leur fond, qui s'appelle l'être. Le nouveau Moyen Âge nous attache à l'être sans promesse ferme de nous apprendre à nager. Le manque de faire-savoir ou de savoir-faire.

Un, deux, trois - toute l'algèbre du goût est là : un, le repli ou la tautologie - l'art pour l'art, le savoir pour le savoir ; deux, la fuite ou le combat - échapper à l'acte ou défier le mot ; les triades - le *pour* de la mémoire, le *contre* de la machine, les *deux* dans un langage émergeant de l'âme. La part du *monocorde*, du *binaire*, du *trivial*.

Le penser en général n'a presque aucun sens ; il a trois sens différents dans les trois sphères irréductibles : la représentation, l'interprétation, la validation, où penser fait, respectivement, appel à la compétence, à la rigueur, à l'imagination, donc à nos facettes philosophique, scientifique ou poétique. Pour prouver que *je suis*, il suffit de constater que *je pense*, mais pour savoir ce que je suis, je dois préciser que je pense *en tant que*.

Face à l'information qui déferle, l'homme est singe, perroquet ou rat ; il paraît qu'il y en a même des chacals : *Voici les intellectuels friands de la chair des concepts congelés par l'intelligence artificielle, dénués de toute saveur. Les chacals de l'information et de la communication* – J.Baudrillard. Comme la plupart des anathèmes, cette sortie est visiblement dictée par l'ignorance (comme mon animadversion résolue, face aux hommes, espèce que, pourtant, j'ignore largement). L'intelligence artificielle n'est qu'une instrumentation et une généralisation de la logique, elle n'affaiblit en rien la saveur d'une chair plus fraîche. La métaphore fait partie de l'information, que les meilleurs des mammifères ou des programmes informatiques savent digérer.

La représentation poïétique ou l'interprétation hylique, deux activités gouvernées par l'intelligence. Représenter, c'est modeler un squelette, le munir de chair et lui apprendre à agir. Interpréter, c'est l'art de mener un dialogue : reconnaître le type d'interpellation, y déceler des connotations des objets ou des rapports, accéder aux connaissances pertinentes, recevoir des substitutions des inconnues et savoir s'arrêter pour tendre de nouveau l'oreille. Le seul domaine, où l'homme ne sera jamais dépassé par la machine, est le poids qu'on accorde aux inconnues choisies.

La fin de l'intellectuel a les mêmes causes que celles du guérisseur ou du devin : l'expert s'intéressant à l'être, au savoir, au langage, à la liberté et arrivant aux conclusions plus pertinentes que l'intuition décousue du commentateur oisif et charlatan.

Qu'on soit ignare et superficiel ou bien bardé de savoir et s'immergeant dans des profondeurs, on frôle les mêmes objets, on est chatouillé par les mêmes désirs, on témoigne devant les mêmes juges. Et P.Cézanne est bien présomptueux ou sot : *Les sensations formant le fond de mon affaire, je crois être impénétrable*. Palette, qualité des couleurs, sens des contours - ces disparités-là sont mineures, seul compte l'appel de hauteur, également accessible aux béotiens et aux éprouvés, aux légers et aux pédants, aux ricaneurs ou aux ombrageux.

La philosophie est le seul domaine, où, d'après leur vision du monde et même d'après leur savoir, ceux qui se sentent contemporains peuvent être séparés par des millénaires.

La science est ce qui pourra, tôt ou tard, être confié à la machine ; la science commence par une représentation et se termine par une attribution de sens aux requêtes et interprétations ; cette chronologie est à portée des algorithmes. Mais en dehors de la science, le plus grand

mystère de la connaissance, ce sont nos représentations ne surgissant qu'a posteriori, ad hoc, pour ne faire qu'appuyer ce qui est déjà mûr dans une conscience interprétative. Tout est mystère chez l'homme : le libre arbitre des représentations, le caprice dans la formulation de requêtes, leur interprétation foudroyante, la méta-intelligence dans l'articulation du sens.

Les adeptes du tournant linguistique (les soi-disant *philosophes analytiques*) croient que tout savoir résulte de l'analyse du langage. Or tout savoir se résume dans les deux seules tâches : la représentation (où le langage est quasi absent) et l'interprétation (où le langage disparaît dès la traduction des énoncés en propositions ; le reste appartient à la logique ou au bon sens : la démonstration, des substitutions puisées dans la représentation, la donation de sens). Jamais, depuis la nuit des temps, on n'entendit chez les sages une pareille aberration ; il fallut attendre les Américains.

On ne connaît la réalité qu'à travers la représentation, mais la représentation ne relève du savoir que si on lui trouve un sens dans la réalité. *L'être est inconnu s'il ne rencontre pas l'apparaître, et l'apparaître est sans pouvoir s'il ne rencontre pas l'être* - Gorgias.

Pour une plume d'écrivain, le seul apport du savoir est le nombre d'images sémantiquement correctes. La belle qualité, elle, surgit avec presque d'autant de probabilité dans une tête scrutant le ciel que dévorant un manuel.

Dire *je sais que je sais* est faire preuve de l'intelligence, si l'on comprend, que le *savoir* interne touche à la réalité et le *savoir* externe - au modèle. Et puisque savoir rebâtir son modèle à partir du point zéro est un don de sage, le *je sais que je ne sais rien* *socratique* dit la même chose ! Toutefois, plus précis serait : *je ne sais plus que je sais*.

Le concept central, dans notre machine extra-langagière, est l'identité (l'Un, la durée, avec ses débordements phénoménologiques : se manifester, communiquer, ou épistémologiques : savoir, penser, ou ontologiques : être, exister). Aucune langue ne le couvre - on ne peut philosopher que grâce aux lacunes du verbe *être*. Curieusement, le français, avec *même* - tandis qu'on a *same* et *self*, *derselbe* et *selbst*, *то же* et *сам* - ne distingue pas l'identité des objets aux références différentes (*mêmeté*) de l'identité avec l'acteur d'un scénario (*ipséité*).

Nietzsche et S.Freud : belles métaphores et idées quelconques. Mais les épigones s'accrochent à leurs idées, sans savoir produire leurs métaphores - science professorale, tout le contraire du *gai savoir*.

Pourquoi le savoir fait de nous des Faust blasés ? Parce que la joie est dans le *jaillissement* du plaisir, et lorsque celui-ci se met à *découler*, on cherchera en vain d'en boucher la source. L'amateur de belles houles du regard se noie dans les mares de l'écho. *C'est quand il n'est pas possible de savoir ce qu'il faut faire qu'une décision est possible* - J.Derrida - la décision-rythme s'opposant à la décision-algorithme.

Le ratage le plus irrémédiable, celui dans l'art de la *docte ignorance* (où excellent Socrate, Pétrarque, Nicolas de Cuse, Cervantès, Valéry, G.Thibon, Cioran) : *une savante ignorance, instruite par l'Esprit de Dieu, qui soutient notre faiblesse* - St Augustin - *docta ignorantia, sed docta spiritu Dei qui adiuvat infirmitatem nostram*. Au genre ridicule, la gnose livra plus d'échantillons que la crédulité.

Une image mentale peut avoir nettement fixé une chose, mais pour l'évoquer (viser, référencer, y accéder) on doit bâtir un chemin conceptuel ou linguistique, qui résume la connaissance (compétence) ou la maîtrise (performance) de la chose. Vision sans les yeux, lecture sans le texte

jaillissent de l'âme à une profondeur, qu'aucun intellect ni aucune langue n'atteignent jamais. Le plus grand mystère de Dieu : l'esprit connaît l'essence avant d'évoquer la moindre représentation !

Les lacunes du savoir, les caprices du vouloir, les hasards du pouvoir, c'est ce qui guide la plume de l'homme incomplet ; le résultat est le contraire d'un *système*, que l'homme complet, surpris agréablement lui-même, découvre dans ses productions. Le premier, jaloux et envieux, accuse le second des effets soi-disant mécaniques, qui ne sont en réalité, que les causes organiques d'une unité et d'une ampleur.

Chez les impuissants de la métaphore ontologique, l'existence, l'expérience, l'empirisme - des philosophies *concrètes* - deviennent les seuls accès à l'être. Pas de savoir au-delà de l'expérience. De ternes rubriques de statisticiens remplacent de beaux cantiques de métaphysiciens.

Sur les chemins des passions comme sur ceux de la connaissance, à tout tournant, il y a deux types d'attitudes : le sacrifice ou la fidélité. Pour les ancrer à la réalité, on imagine les *lieux* de la fidélité et les *instants* du sacrifice. Ce que sous-tend la fidélité s'appellera - sur ce parcours - l'être immuable, et ce qui a la malchance de passer par le sacrifice sera voué - provisoirement - au *néant* fluide. *Ce qui est n'évolue pas; ce qui évolue n'est pas* - Nietzsche - *Was ist, wird nicht ; was wird, ist nicht*. Dans un langage moins hypocrite on les appelait jadis *Dieu* ou *Satan*.

En dehors du savoir, on ne peut parler de l'être que sous forme de prières ou poèmes, car l'être ne nous est accessible que par le savoir. Le savoir est l'être modélisé. Le philosophe dissertant sur l'être, et qui ne serait ni prêtre ni poète - est en proie à la logorrhée. *Prier est dans la religion ce que penser est dans la philosophie* - Novalis - *Beten ist in der Religion, was Denken in der Philosophie ist*.

On prouve son intelligence, quand on apprend à naviguer entre le langage, la théorie (modèle) et la réalité. Mais on n'atteint la sagesse que quand on se contente d'admirer des figures du langage au-dessus des modèles formels, se désintéresse du savoir (contenu du modèle *instancié*) et se détourne de la réalité (qui, de toute façon, ne fait que confirmer ce que souffle le modèle).

Le combat des verbes, chez [Schopenhauer](#) (le vouloir contre le savoir) ou chez [Nietzsche](#) (le pouvoir contre le devoir) ne fait que substituer des idoles. En revanche, le combat des noms (la représentation contre l'interprétation ou la noblesse contre la faiblesse) produit des unifications fécondes.

On commence par associer l'intelligence au cheminement, ensuite on l'attache plutôt aux buts, et l'on finit par la voir dans la faculté de substituer à tout chemin - un regard et à tout but - de bonnes contraintes. *Avec tous les chemins sous les yeux, c'est sans chemin que mon regard poursuit le rien* - Sophocle.

Les termes préférés des philosophes de profession - l'être, l'essence, l'existence, la durée (comme le savoir apriorique : les substances, la causalité, la finalité, les liens spatio-temporels) - appartiennent surtout au méta-langage et seulement d'une manière exotique au langage lui-même. La manipulation des concepts méta-langagiers ne peut être qu'austère et pauvre, et les traiter rhétoriquement, comme s'ils étaient dans le langage n'est qu'un abus.

Plus vaste est la chose niée, plus bête est la négation. [Cioran](#), rejetant le monde non pas depuis 1920, mais depuis Adam, tombe dans le piège. La *négativité sans emploi* (G.Bataille) paraît être une saine perspective. Je ne nie que le jour sous mes yeux, me voilà déjà en route pour les étoiles. Ou

sur les voies apophatique ou apagogique vers le Dieu inconnu, se déroband sous l'Un ou sous l'Être.

La meilleure preuve de l'existence de la pensée non-langagière : la performance (sélection et déclenchement de bonnes règles) se passant de compétence (justification du choix de règles) ou la précédant. À l'autre bout de la chaîne intellectuelle : la reconnaissance, que penser et exprimer sa pensée sont deux dons bien distincts. La mathématique en est marquée au même point que la poésie : *Exprimer une grande idée, c'est une chose aussi délicate que sa conception même* – A.Grothendieck.

Le génie est une exception, qui confirme cette règle, bien décourageante pour les ignares visant la génialité : plus d'information mène à plus de savoir, plus de savoir - à plus de sagesse.

Connaître un concept peut signifier trois choses : en connaître la définition (l'homme de bon sens), connaître les résultats déduits de sa définition (le scientifique), en connaître tout (le philosophe) ; c'est le philosophe qui y paraît le plus bête.

Je ne vois que trois choses ne dépassant pas le stade de l'intuition exclusivement intellectuelle : Dieu, l'esprit et le Moi. D'où mon scepticisme face à la religion, au savoir et à l'authenticité.

Ce qui irrite nos philosophes, c'est que les informaticiens primitifs les dépouillent de leur vocabulaire, alambiqué et filandreux, pour le rendre robuste et opératoire. Les philosophes *professionnels* prétendent détenir un savoir de la vie, supérieur au savoir de la nature. Ils auraient dû se consacrer à leur vrai métier, celui des frontières, par exemple entre le savoir et le non-savoir, entre le connaissable et l'inconnaissable. On ne peut opposer au savoir que la poétique.

L'enfance, c'est la création de l'arbre primordial du savoir et de la sensation ; la maturité, c'est l'unification du flux vicissitudinal avec ton arbre existant et résumant ton passé ; d'où l'image et le prestige singuliers qu'a l'enfance. D'où l'importance de ta faculté de revenir au point zéro du regard, ou, au moins, des yeux.

Les Orientaux poussent le goût des sacrifices jusqu'à vouloir sacrifier des *connaissances*. Mais comment les effacent-ils ? Et à quelle ignorance les sacrifient-ils, à la terrestre ou à l'étoilée ? La connaissance n'est qu'une forme géométrique d'un langage pictural ; elle calcule la trajectoire et l'âge de mon étoile, mais c'est moi qui en reçois la lumière intemporelle, c'est moi qui en revis la naissance.

Que devient une image, une fois détachée des sens et attachée à la connaissance ? Elle devient arbre, celui qui est omniprésent dans ce livre.

La pensée attend de la philosophie – de la musique mystique et non pas la clarté logique. Toute cla-r(-ss-)ification inaugurale est dans un mouvement de *rupture*, tandis que toute bonne logique ne s'applique qu'au monde *monotone*. Ce n'est pas le *but* de la philosophie, mais le *contenu* de la connaissance qu'on tente de définir ici. La logique a, dans la philosophie, la même place de domestique que la grammaire dans la poésie. Pourtant, cette misérable *clarification logique* devint le seul objet de la philosophie analytique, qui n'est pas plus passionnante que la comptabilité analytique.

Le (non-)savoir *socratique* a trois significations : le libre arbitre des représentations (*phantasia*), l'infini des requêtes (*erotima*), la versatilité des interprétations (*exegesis*). La topique, la poétique, la critique.

L'Intelligence Artificielle, c'est l'art de passer des informations (valeurs) aux connaissances (structures et règles) ; c'est donc essentiellement la

maîtrise de la représentation, tandis que l'intelligence naturelle est toute d'interprétation, et c'est pourquoi aucun progrès en IA n'apporte quoi que ce soit à notre intelligence tout court. Rien de plus bête que les programmes des échecs, des moteurs de recherche ou des robots ; l'intelligence, aussi bien naturelle qu'artificielle, c'est de la compétence et non de la performance.

Ni la réflexion ni le savoir ne sont à l'origine des écrits les plus admirables, ni même des plus profonds. Ce qui compte, c'est la faculté d'*inflexion*, qui oriente le regard vers la hauteur. La réflexion sert surtout à ériger de bonnes contraintes, et la plupart des connaissances ne font qu'appesantir la droiture, c'est-à-dire la platitude. Le goût et le talent les rehaussent ou expriment l'essentiel.

Câblage de connaissances, par notre machine interprétative, est une notion ignorée des philosophes et bien connue des informaticiens. Ce que ceux-là appellent connaissance intuitive est, le plus souvent, une connaissance câblée si profondément, en *langage-machine*, que son accès se ressent comme immédiat et même a priori. Et la dichotomie kantienne : *toutes nos représentations sont soit intuitions, soit concepts - alle unsere Vorstellung ist entweder Anschauung oder Begriff* - y est sans fondement.

La logique et les structures, ces deux types de connaissances intervenant aussi bien en représentation qu'en interprétation ; mais, face à la réalité, la logique est nécessaire, tandis que les structures sont contingentes (sauf certaines structures a priori) ; on observe, que la réalité se plie à la logique et que nos modèles structurels sont asymptotes de la réalité ; c'est tout cela qui permet de parler d'une réalité *objective*, malgré la relativité de nos sens, que, d'ailleurs, aucun malin génie, visiblement, ne dévie.

Dans un système de connaissances complet, il doit y avoir un plan *objectif* - la logique et des structures, et un plan *subjectif* - des modèles des sujets, avec leur savoir (doutes, intuitions, expériences) et leurs modalités (vouloir, devoir, pouvoir). Les propositions bien formées n'apparaissent qu'après l'élimination (par l'interprétation extra-logique) de sujets.

Une bonne tête ignore la source de son savoir, et celui-ci se réduit aux beaux commencements (*Avoir compris signifie la fin* - Nietzsche - *Das Begreifen ist ein Ende*) ; les rats de bibliothèques brandissent leur *savoir* livresque, qui ne peut être qu'accumulatif et cadavérique : *Un homme intéressant tient de la nature son grand savoir ; ceux qui ne savent que pour avoir appris croassent dans leur bavardage intarissable* - Pindare.

Chez tout homme, la raison s'exerce sur trois facettes : la scientifique, l'artistique, la philosophique. Le libre arbitre de la tâche représentative pré-langagière, la liberté dans la verbalisation d'arbres, les contraintes spéculatives d'unification d'arbres conceptuels. Les *kantiens* n'attribuent à la raison que la troisième tâche : la faculté unificatrice de l'entendement. *Comprendre, c'est, avant tout, unifier* - A.Camus.

Dans une vraie philosophie, c'est à dire salutaire ou spirituelle, le savoir ne joue qu'un rôle purement décoratif, le maintien d'illusions, qui consolent ou séduisent, étant la fonction principale du philosophe. *Aristote*, qui traite la sophistique de *sapience illusoire*, ne se doutait pas, à quel point l'ironie renverse son docte jugement.

La causalité ne faisait pas partie des connaissances aprioriques ; chacun la modélisait d'après les bornes de son intellect et du savoir du siècle ; mais dans ses supports - matières, outils, opérations, acteurs - le consensus, dû à la science et à la robotisation des acteurs, est proche, où, au lieu d'être une relation sémantique complexe, la causalité relèvera de la banale syntaxe.

Face au problème, le sens du *mystère* y ajoute du vénérable esprit philosophique, le sens de la *solution* - du vérifiable esprit pratique. *Quel libre penseur se contente de son 'savoir' ? Et pour qui la philosophie cesserait d'être un mystère ?* - E.Husserl - *Welchem Selbstdenker hat jemals sein 'Wissen' genügt, für welchen hat die Philosophie aufgehört Rätsel zu sein ?*

Tout honnête homme doit reconnaître, que les notions antiques d'*être*, de *vrai*, de *l'Un*, de *savoir* n'apportèrent rien d'intéressant au discours philosophique, et que le Chinois, avec son intérêt pour le rythme, pour les relations nettes entre entités vagues, fut un philosophe plus profond que le Grec. Toutefois, l'éternel *détour* des choses est plus radical, mais moins subtil et poétique que l'éternel *retour* des relations.

La joie la plus vertigineuse, comme la frustration la plus dévastatrice, viennent du fait, que ni l'intelligence ni le savoir ni le tempérament ni le goût n'apportent rien de décisif au triomphe final du talent. Comment définir le talent ? - le jet inné d'images irrésistibles et le refus inné d'imiter ! L'homme sans talent est jouet des mimétismes. *Un lion qui copie un lion devient un singe* - Hugo.

L'exemple le plus stupéfiant d'une perception *absolue* - le visage. Avant même qu'apparaissent des attributs - expression des yeux, forme de la bouche, degré d'assurance - on le connaît ! Son insondable nudité, se passant de tout habillage.

Les derniers secrets de la matière sont ... spirituels ; les clameurs, senteurs, couleurs, saveurs se livrent aux nombres et aux déductions ; l'onde cohabite avec l'atome ; l'espace devient encore plus mystérieux que le temps. Aujourd'hui l'esprit puise l'essentiel de ses connaissances non plus dans l'expérience, mais dans le raisonnement.

Quelle est la part du *connaître*, dans une intelligence de choix ? - négligeable et, dans la majorité des cas, remplaçable par l'intuition ou l'imagination ! Les *connaissances intelligibles*, dont se gargarisent les rats de bibliothèques, se réduisent au jargon des publications académiques, c'est à dire claniques, noyées dans la routine d'un pur verbalisme.

Soucis de l'être, précis du devenir, telles sont deux faces d'une vie intellectuelle (Parménide, complété par [Héraclite](#)) : réceptacle du libre arbitre - du savoir, du pouvoir, du goût, ou spectacle de la liberté - de l'intelligence, de la puissance, du langage. Création ou créativité.

Le regard, c'est à dire le visage, est ce qui déborde, dépasse ou vivifie un savoir objectif et une ignorance subjective, tout en en restant solidaire ; il en serait l'*unité de l'unification* (*die Einheit des Einigens* – Hölderlin), une puissance au service d'une faiblesse, l'intelligence soumise à la musique.

Leur savoir, anonyme, pesant et inodore, infecte nos fleurs et rabaisse nos cimes. Le bon savoir doit être solidaire de mon arbre, planté par mon soi inconnu : *Connaître, c'est s'éclater vers ce qui n'est pas soi, là-bas près de l'arbre* - Sartre.

Si la jeunesse savait, elle en pleurerait ; si la vieillesse pouvait, elle en rirait. Et non pas, comme c'est le cas, l'inverse. *Tant que tu es jeune, toutes tes pensées vont à l'amour ; après, tout ton amour va aux pensées* – A.Einstein - *Solange man jung ist, gehören alle Gedanken der Liebe ; später gehört alle Liebe den Gedanken*. On est jeune, quand on sait tout : *Je ne suis pas assez jeune pour tout savoir* – O.Wilde - *I am not young enough to know everything*. L'ignorance est le lot de la savante vieillesse : *Ne cherche pas à tout savoir, si tu ne veux pas tout ignorer* - Démocrite.

Se permettre des écarts, par rapport à la langue, à la représentation, à

l'interprétation, - tel est le privilège de l'intelligence ; si, en plus, suite à ces écarts, naît un nouveau langage, rigoureux ou harmonieux, c'est de la sagesse. *L'intelligence connaît les secrets de la vie ; la sagesse sait vivre à rebours de cette connaissance* - F.Iskander - *Умный знает, как устроена жизнь. Мудрый же умудряется жить вопреки этому знанию.*

Non seulement mes sensations sont communes au genre humain tout entier, mais elles n'entrent jamais en contradiction avec la réalité des choses ; le bon sens ne fait que ratifier les données des sens ; la connaissance représentée est donc en contact direct, même inconscient, avec le réel. La gnoséologie contient peut-être l'ontologie, mais l'observation ouverte, évidemment, est plus vaste que la connaissance fermée. Les modèles ont beau se ressembler, les langages divergents créent des copies-requêtes non-unifiables.

Trois types d'existence : être, non-être, devenir - puissance, imagination, acte. *L'être est le possible ; le non-être le rend intelligible* - Lao Tseu. Qu'est-ce qu'être intelligent ? - élargir (la connaissance), approfondir (le savoir), rehausser (le goût) le domaine du possible pour y choisir sa demeure - tour d'ivoire, souterrain ou ruines.

Mieux je comprends le monde, plus banal devient mon désir rationnel et plus vital - mon désir irrationnel. Le pessimisme raisonnable et l'optimisme fou gagnent, simultanément, en crédibilité ; et ils doivent constituer le climat de mon désir, ce paysage de mon âme.

Dès que j'entends un philosophe - qu'il s'appelle Platon, Kant ou A.Badiou - parler de connaissance comme du *but* de leurs *travaux*, je suis sûr de tomber sur des balivernes ; même en tant que moyen, la connaissance ne joue qu'un rôle microscopique dans un écrit profond ; et même le discours le plus pertinent *sur* la connaissance est prononcé par ceux qui n'en possèdent pas beaucoup. Un bel exemple - Valéry : *Un philosophe est*

celui qui connaît moins que les autres, parce qu'il doute mieux.

99 % du savoir philosophique moderne se trouvent déjà chez les Anciens ; 99 % du savoir antique ne vaut pas un clou ; et ils continuent à se gargariser de leur savoir de sages ! Le vrai philosophe est celui qui, dans *philo-sophie*, voit le *philia*-amour (désir, passion, intensité) avant le *sophia*-savoir (mémoire, lectures, vocabulaires).

Les jugements ont deux dimensions – l'horizontale (à laquelle s'accroche la profondeur) et la verticale (tournée vers la hauteur). La première s'appuie sur nos connaissances responsables, et la seconde est dictée par notre goût irresponsable. La première facette est vite épuisée, devenant consensuelle, transparente et insipide. Seule la seconde permet de faire entendre l'appel de notre soi inconnu, ce juge infallible et inépuisable. Ceux qui perdirent tout contact avec celui-ci, marmonnent, doctes et bêtes : *Rien de plus honteux que d'afficher des affirmations avant les connaissances* - Cicéron - *Nihil turpius quam cognitioni assertionem praecurrere*.

Qui accumulait le plus de connaissances et y voyait et les buts et les moyens d'une réflexion ? - [Hegel](#) et [E.Husserl](#). Quel en est le bilan ? - l'ennui et la platitude. Qui se moquait des connaissances ? - [Nietzsche](#) et [Valéry](#), qui n'y voyaient que de modestes contraintes. Quelle est le fond de leur œuvre ? - la musique et l'intelligence.

Connaître veut dire fixer, représenter dans un modèle. La qualité de cette connaissance dépend de la rigueur et de l'universalité du méta-modèle (un informaticien l'appellerait gestionnaire de bases de connaissances), qui assiste le modeleur, ainsi que de l'imagination, et non seulement de la compétence, de ce modeleur. Être fabricant d'outils, servant à fabriquer d'autres outils, - l'un des métiers qui auraient dû être confiés aux philosophes.

La différence entre le savoir et l'intelligence : le premier permet de représenter la pensée sous la forme d'un arbre foisonnant, bien ancré et ramifié, en accord avec sa forêt ; la seconde se manifeste surtout par des valeurs inconnues, placées dans l'arbre solitaire, pour en appeler à l'unification avec le monde : *Le Principe distribue la vie dans l'arbre tout entier sans s'y répandre* - Plotin.

Une hiérarchie de valeurs externes s'établit en fonction de la hiérarchie de mes juges internes : à ma raison, à mon esprit, à mon âme, en tant que juges, correspondent le savoir, l'intelligence, le talent des autres. Et c'est ainsi qu'au-dessus du beau savoir de G.Steiner je placerais l'intelligence de Valéry, et le beau talent de Nietzsche - au-dessus de l'intelligence de Valéry.

La vraie spiritualité est à l'opposé des connaissances ; elle est l'art d'écouter ton âme et d'en reproduire la musique, et non pas l'artisanat de fouiller ta mémoire et d'en présenter un compte-rendu. *Depuis la Renaissance, l'anti-spiritualité englutit l'homme, qui ne s'occupe désormais que des problèmes matériels, dont celui de la connaissance* – A.Tarkovsky - *Начиная с Возрождения, проблема познания относится к материальным проблемам - бездуховность поглотила мужчин.*

On oublia la jouissance d'une admiration gratuite, qu'il s'agisse d'un talent d'autrui ou du miracle de ma propre conscience. C'est à la faiblesse ou à l'ignorance qu'on attribue ces égarements, bien que le savoir et la force s'y prêtent avec beaucoup plus d'aplomb et surtout avec aussi peu de bonnes raisons. Celui qui admire son visage (Narcisse) admire rarement sa mémoire.

La pluridimensionnalité phénoménologique (ouf !) : on bichonne l'accomplissement dans la réalité (philosophe), la teneur dans le modèle

(savant), la *référence* dans le *langage* (poète). Le sens, son dépositaire, sa quête ; trois sphères d'excellence dont le centre est partout et nulle part.

Trois sortes de connaissances acquises : spécifier l'objet à mesurer, donner l'unité de mesure, définir la procédure de mesurage.

On révoqua les messagers (les *Messagers des étoiles* – *siderei Nuncii* - les Anges), banalisa les messages (les Bonnes Nouvelles) ; on se dévoue aux messageries (les communions de robots). *Où est la sagesse perdue dans le savoir ? Où est le savoir perdu dans les constats ?* - T.S.Eliot - *Where is the wisdom we have lost in knowledge ? Where is the knowledge we have lost in information ?* - le *où* est bien connu, c'est le *qui*, le *comment* et le *pourquoi* qui sont perdus définitivement.

En intelligence démonstrative on agit en expert de robotique (*modus cogitandi*) ; en intelligence justificative - en expert d'autorité (*modus explanandi*). La méta-intelligence, c'est la connaissance des sources d'autorité (*modus conoscendi*).

La vraie intelligence, ce ne sont pas les connaissances, mais *les manières de réveil et méthodes d'accès* aux connaissances (non pas les idées, mais les efforts vers les idées). Chez le naïf, ce sont les sens qui convainquent de l'existence des objets ; chez l'intelligent - la raison. Ce qui est encore plus flagrant, c'est que le naïf cherche la bonne règle dans un ensemble trop vaste, tandis que l'intelligent sait surtout réduire *l'ensemble de conflit*.

Que je réfléchisse sur le désagrément d'une piqûre d'abeille, ou sur l'origine de mon angoisse, ou sur le fondement de mes connaissances, je mets en œuvre le même cerveau, je m'appuie sur les mêmes expériences et la même logique, la part de l'abstrait est la même. Terroriser les gens

avec des *méditations transcendantales*, opposées aux méditations empiriques ou psychologiques, est une fumisterie des rats de chaires universitaires. Le moi transcendantal, le moi sensoriel, le moi psychique est le seul et le même personnage, qui, une fois passé à l'action, devient le moi connu ; resté au stade de puissance il s'incarne dans le moi inconnu.

Pour les connaissances, être unifiables signifie pouvoir s'égaliser dans une forme commune de langage : le langage de l'individu est diffus, celui de la science - incisif, celui de la philosophie - global. *La connaissance de l'espèce la plus humble est le savoir non unifié ; la science, le savoir parfaitement unifié ; la philosophie, le savoir complètement unifié* - H.Spencer - *Knowledge of the lowest kind is ununified knowledge ; science is partially unified knowledge ; and philosophy is completely unified knowledge.*

Le sage sait, que la vraie création est celle d'un langage, dans lequel les réponses soient contenues dans la question. C'est un don beaucoup plus rare que ceux de poser de bonnes questions ou d'apporter de justes réponses. Affaire d'interprètes et de substitutions. La réponse crée une entente mécanique avec la question, mais encore davantage - une attente organique d'un langage, où elle n'en serait plus ; et M.Blanchot force le trait : *La réponse est le malheur de la question* - elle est son propre malheur !

L'Intelligence Artificielle, comme la métaphysique, créent des outils, des *structures d'accueil* des connaissances. Mais en IA la rigueur des bases de connaissances s'applique à l'outil lui-même, elle est donc réflexive, tandis qu'en métaphysique toute intelligence n'est que discursive. En plus, l'outil doit s'appuyer sur la logique universelle apriorique (inaccessible aux métaphysiciens) et non pas sur le libre arbitre, réservé aux représentations.

Le savoir des mathématiciens ne les aide en rien dans leurs lourdes tentatives de jeter un coup d'œil philosophique sur leur propre discipline. L'ignorance des meilleurs philosophes ne les empêche pas d'avoir des intuitions profondes sur la mathématique. Mais les meilleurs mathématiciens avouent ne pas saisir le discours philosophique, tandis que les philosophes médiocres prétendent posséder de vastes savoirs. Les métaphores de l'harmonie s'entendent rarement avec les métaphores de la mélodie.

L'apport des connaissances est insignifiant en profondeur de notre discours, inexistant en sa hauteur. Elles ne peuvent donner que de la largeur aux métaphores.

Nous pensons n'apprendre quelque chose que dans notre jeunesse, mais ce n'est que beaucoup plus tard que nous apprenons, que désapprendre est plus fructueux. Désapprendre, c'est relâcher les contraintes en hauteur pour approfondir l'espace de liberté. L'ignorance, c'est une contrainte en largeur, un savoir ossifié.

Ils voient un gouffre entre ces deux types de notre conscience du monde : qu'il est composé de choses objectives (*res extensa*) ou bien de phénomènes subjectifs (l'intentionnalité). Tandis que non seulement leurs résultats sont identiques, mais le travail même de notre conscience, dans les deux cas, suit les mêmes chemins, pour constituer nos connaissances. Comme le monisme ou le dualisme sont parfaitement compatibles et parallèles.

Dans le modèle - donc, dans le savoir - tout n'est que relation ; dans la réalité - donc, dans l'être - se trouve ce qui dicte le choix de types et de valeurs des relations. Perception, intellection, conception - le cheminement vers la relation, l'inverse de celui du sens.

Les faits sont des attributs des objets virtuels et non pas des phénomènes réels. Tout fait résulte de liens, syntaxiques ou sémantiques, dont est dépourvu le monde et qui constituent l'ossature du modèle conceptuel du monde. Les choses, elles, remplissent tout ce qui est inorganisé, et en particulier la réalité. On vient à l'existence topique par une substance (un fait imputable à un lien syntaxique instancié) ; Maître Eckhart refuse, à tort, l'être aux liens : *L'amour, contrairement à la connaissance, unit dans l'opération, non dans l'être - Im Gegensatz zum Wissen, vereint die Liebe im Wirken, nicht im Sein.*

Connaissance absolue, valeurs éternelles, esprit universel (on peut y intervertir les adjectifs au hasard) – ces ternes épouvantails, plantés par [Descartes](#), [Kant](#), [Hegel](#), [E.Husserl](#), font peut-être fuir des corbeaux ou des rongeurs du jour, mais ils ne servent que de perchoir, aux volatiles de la nuit, dont les yeux sont tournés du côté des étoiles, pour adorer la merveille inconnaissable, les vecteurs intemporels, la musique existentielle.

Trois sortes d'intelligence : l'analytique, s'encanailler dans des *pourquoi* ; la synthétique, s'enfatuer avec des *comment* ; la thétique ou la romantique, jongler avec des *où* et *quand* (*hic et nunc*).

Pour le haut regard, capable de scruter la profondeur, le mystère est omniprésent en toute demeure de l'esprit, qu'elle soit château ou ruines. Mais ceux qui, dans leur tiède platitude, ne voient que des casernes des solutions ou ceux qui, dans leur froide profondeur, ne s'identifient qu'avec des salles-machines des problèmes, ne reconnaissent ni châteaux ni ruines et traitent le mystère, qui leur reste inaccessible, – d'asile de l'ignorance.

Il n'y a aucune différence notable entre les démarches subjective ou

objective ; on déploie le même savoir et la même personnalité, en exhibant les états de son âme qu'en pérorant sur l'esprit absolu. La véritable différence oppose ceux qui suivent l'inertie du troupeau à ceux qui partent de leurs propres commencements de solitaires ; le talent peut sauver les premiers, les seconds comptent sur leur génie (au sens humble, comme le génie pontifical ou informatique). Tout ce que l'esprit universel peut concevoir est déjà préconçu dans l'âme individuelle.

Dominer en savoir conduit rarement à dominer en idées, comme dominer en idées – à dominer en mots. Mais cette dernière domination finit par se désintéresser des deux premières ; celles-ci y sont rejointes par l'intuition et l'imagination.

Trois voies mènent au savoir : la réflexion - la voie la plus noble, l'imitation - la voie la plus facile, l'expérience - la voie la plus amère – Confucius. C'est une vision tri-viale de ce qui s'acquiert le mieux hors tout circuit : dans des impasses ou ruines, où la marche n'a pas beaucoup de sens, et la danse donne un noble et difficile vertige. Que la noblesse y soit amère, l'amertume, au moins, y est noble.

Avoir sa propre accommodation, c'est avoir son regard, qui est au-dessus de la vue. L'intelligence suffit, pour l'approfondir, mais pour le rehausser, on a besoin de noblesse. Ne pas se focaliser sur des choses indignes – telle est la fonction des contraintes, que l'âme doit ériger. Quant aux buts, - se tourner du côté des firmaments avec plus d'élan que vers les horizons. *Le savoir ne consiste pas à mettre la vue dans l'organe, puisqu'il la possède déjà, mais, comme il est mal tourné et regarde ailleurs, il en ménage l'accommodation – Platon.*

Une tête bien faite est celle qui, pour atteindre un but, a besoin d'un minimum de mémoire et de recherches et d'un maximum de subtilité et de vitesse. Équilibre entre fin et frein, entre interprète et organisation.

Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine - Montaigne. Toutes les têtes, aujourd'hui, sont pleines de vétilles, cohérentes et monolithiques, tandis que ce qui est digne d'y être préservé, ce sont quelques étincelles, images éparses, fragments de monuments. Garder quelques zones vides, pour y recevoir la musique du monde.

L'avantage équivoque de la verticale, face à l'horizontale : *Il faut s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant* - Montaigne. La vie des Terriens se moque des nues et des nappes et se fie aux surfaces.

La raison est mue par son penchant naturel d'avoir une audace pure d'aspirer aux dernières limites du savoir et d'y trouver la paix - Kant - *Die Vernunft wird durch den Hang ihrer Natur getrieben, sich in einem reinen Gebrauch zu den äußersten Grenzen aller Erkenntnis hinaus zu wagen, Ruhe zu finden*. Tout cela est fortement douteux : il faut choisir l'axe, qui t'attire le plus - l'étendue, la profondeur ou la hauteur ; quant à cette misérable paix, gagnée à coups de connaissances, je lui préférerais une docte ignorance, qui m'apporterait davantage de vertiges. L'espérance des indoctes vaut plus que la suffisance des doctes (à l'époque, où l'on croisait encore quelques sages dépenaillés, Démocrite prêtait l'espérance - aux doctes, et la suffisance - aux indoctes).

La connaissance suppose : d'abord le concept, pour lequel l'objet est pensé, et ensuite le regard, par lequel il est donné - Kant - *Zum Erlebnisse : erstlich der Begriff, dadurch ein Gegenstand gedacht wird, und zweitens die Anschauung, dadurch er gegeben wird*. Ce regard est une espèce de mémoire du réel, qui justifie le concept et valide l'idée. Penser introduit le mot et l'image, qui peuvent soit précéder soit suivre le regard. Penser, c'est peindre le connaître. Connaître, c'est éduquer le penser.

Effacer ce nom d'amour de savoir, collé au but de la philosophie, pour y

inscrire un savoir réel - Hegel - Dem Ziele der Philosophie ihren Namen der Liebe zum Wissen ablegen zu können und wirklich das Wissen zu sein. Que tu appelleras *savoir absolu*, où l'on chercherait en vain du savoir ou de l'absolu (comme dans la *Science de la Logique* - qui aurait dû s'intituler *Logos et Épistémè – Discours et Savoir – Von der Vernunft zum Verstand* - on ne trouve ni science ni logique). La philosophie n'a que deux buts : la consolation du mortel, et la démarcation de valeurs entre la réalité, le langage et la représentation. Le savoir est affaire des experts ; le philosophe n'a besoin que d'intelligence et de talent.

Ce qui est bien connu n'est pas connu - Hegel - Was ist wohlbekannt ist nicht bekannt. C'est, une fois de plus, un problème de câblage : dès que le *comment* est enfoui, caché dans un interprète câblé, il ne s'agit plus de connaissance, mais d'exécution (tel l'art militaire ou l'art tout court !). Connaître, c'est accéder intelligemment aux attaches des connaissances sans nécessairement les déclencher.

Plus on est grand, plus petits paraissent tout acquis côté tête et toute perte côté pieds. *Avec le savoir, le grand homme devient plus humble, l'ordinaire - plus étonné, le petit - plus arrogant - L.Tolstoï - Знание смиряет великого, удивляет обыкновенного и раздувает маленького человека.*

Il m'a fallu les langues sémitiques et la critique allemande pour aboutir aux mêmes conclusions que Gavroche – E.Renan. Les plus belles avancées se réalisent à travers les contraintes respectées, - et tout savoir vaut surtout en tant que contrainte - le tour de passe-passe de l'artiste est dans un bel arrêt sur l'avant-dernier pas, juste avant la conclusion, ce baroud d'honneur.

Pour digérer les connaissances, il faut les avaler avec appétit – A.France. Surtout quand elles se mettent au travers de la gorge. Une déchirure, au

niveau des cordes vocales, vaut bien une indigestion cérébrale due aux bouillies trop claires. *On doit goûter certains livres, en avaler d'autres, mâcher et digérer les troisièmes* - F.Bacon - *Some books are to be tasted, others to be swallowed, and some few to be chewed and digested.*

La philosophie est un art dans ses fins et sa production. Mais le moyen, la représentation en concepts, elle l'a en commun avec la science - Nietzsche - *Die Philosophie ist eine Kunst in ihren Zwecken und in ihrer Produktion. Aber das Mittel, die Darstellung in Begriffen, hat sie mit der Wissenschaft gemein.* Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesses ; la science n'a aucun rapport avec la philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

L'intelligence, dans ce qu'elle a d'inné, est la connaissance d'une forme, l'instinct implique celle d'une matière - H.Bergson. Les deux sont des mystères, que tu as cherché à dégrader : *L'instinct et l'intelligence représentent deux solutions élégantes d'un seul problème.* L'instinct est une vraie intelligence, celle d'un acte aveugle, ne tenant à se justifier qu'a posteriori ; il est une connaissance a priori. La forme est une connaissance a posteriori, bien que Platon pense l'inverse.

Le savoir suffit, dans les affaires les plus banales de mon existence sociale. L'invention la plus précieuse ne vise que mes propres productions immatérielles. On invente, lorsque on tient à la qualité de cheminement et de contraintes. *N'invente pas, quand il suffit de savoir* - Valéry.

L'arbre vaut plus que notre connaissance ; dans sa sagesse achevée, il s'attend à l'entente - Ch.Morgenstern - *Der Baum wartet nicht bloß auf unsere Erkenntnis ; er wirbt mit seiner Weisheit aller Enden um Verständnis.* Le stade final de ton arbre complice - le banc des accusés, la croix.

Plus loin en arrière on regarde, plus loin en avant on peut voir - W.Churchill - *The farther back you can look, the farther forward you are likely to see*. Les sots s'intéressèrent toujours aux projections horizontales. La meilleure leçon du passé serait de faire pencher le regard vers la verticalité. Et je comprendrai, que mon chemin vaut par sa projection verticale, la hauteur, tandis que le savoir, cette projection horizontale, sera toujours trop court.

En ce temps du lointain savoir, où la flamme faisait penser les sages, les métaphores étaient de la pensée - G.Bachelard. Les sages d'aujourd'hui sont handicapés de métaphores, mais bardés de prothèses - outils, méthodes, approches - pour fréquenter les quatre éléments qui te fascinent : le feu des polémiques professorales, l'eau d'un langage argotique, l'air des idoles, la terre basse de leurs horizons.

Il possédait des connaissances, mais il ne les fécondait pas - S.Lec. C'est pourquoi il en divorçait sans peine. Il ne renonçait aux contraceptifs de l'ironie qu'avec ses maîtresses, des émotions trop fertiles.

Certains attendent l'avènement de l'obscurantisme, pour qu'on y remarque leur faible éclat - S.Lec. Ce qui est plus ennuyeux, c'est que dans les lumières criardes on ait quelque mal à jeter une ombre silencieuse.

La mystique est une évasion hors de la connaissance, le scepticisme une connaissance sans espoir. Deux manières de dire que le monde n'est pas une solution - Cioran. Avant la connaissance il y a l'intuition - le problème, avant l'intuition il y a l'élan - le mystère. Deux manières à ne pas se désenvoûter faute de solutions. *La mystique n'est pas un secret, qui nous introduit dans un autre monde, elle est le secret de vivre autrement dans ce monde* - R.Musil - *Die Mystik ist kein Geheimnis, durch das wir in eine andere Welt eintreten ; sie ist das Geheimnis, in unserer Welt anders zu*

leben.

L'esprit n'avance que s'il a la patience de tourner en rond, c'est-à-dire d'approfondir – Cioran. La spirale est la forme exacte de cet approfondissement. Et l'éternel retour - la préférence de la hauteur permanente, où la clarté passagère est de la lâcheté. La pire des reculades est le choix du droit chemin. *La peste de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir* - Montaigne.

La culture n'est ni l'art ni l'éthique. Elle est la maîtrise, ou au moins la curiosité, du connaissable *dans la vie* et la vénération, ou au moins la reconnaissance, de son inconnaissable.

L'universalité et l'éternité se manifestent le mieux dans la poésie - qui l'a dit ? - un rimailleur en manque de lecteurs ? - non, le plus fort cerveau de tous les temps, paraît-il (*le maître de ceux qui savent* - Dante - *il maestro di color che sanno*, ce que d'autres contestent : *le pire des sophistes, exécration jouet des mots* - F.Bacon - *pessimus sophista, verborum vile ludibrium*), - Aristote ! Mais dès que le poète veut le prouver par un discours sans rythme, il devient aussi mesquin et impermanent que l'historien.

Pour l'écriture, la maîtrise des dictionnaires est une facette de second ordre. Le savoir n'est qu'un dictionnaire de plus, au même titre que l'Histoire ou la mythologie. L'intelligence peut les transformer en thésaurus, mais seul le bon goût les remet à leur place, où ils deviennent des arbres translucides pour la vision de forêts.

La pensée-éclair, venue de la hauteur, cherche les mêmes débouchées que les fleuves interminables de nos vallées de larmes : *Le discours pléthorique et le discours laconique ont le même but* - Épicure. Malheureusement, on n'écoute pas le sain constat des postmodernes : ni

l'intelligence ni le savoir n'appartiennent plus au genre discursif. Mais la règle de l'économie des moyens est sans exceptions : *Quelle que soit la leçon, la brièveté s'impose* - Horace - *Quidquid praecipies, esto brevis.*

Toute pensée prend, spontanément, une forme géométrique. Ce qui explique la possibilité de l'art abstrait (la géométrie dépasse rarement le stade d'esquisse !) et de ce pullulement de « productions » savantes nageant dans l'autoréférence.

L'intelligence, dans l'écriture, est plutôt une chauve-souris qu'une chouette ; elle permet d'éviter les objets trop tangibles dans la nuit de ce siècle et de s'attacher, tête en bas, aux refuges caverneux. Le savoir, dont se targuent les chouettes, ne sert qu'à terroriser des rongeurs de jour.

Les uns exposent leur vie, les autres leur savoir, d'autres encore leur sexe. Mais le meilleur art, c'est se cacher élégamment, se perdre, s'éluder, faire entendre son mutisme. Se faire regard, parler aux aveugles, qui verraient en te lisant.

Je me méfie de ceux qui proposent des murailles du savoir, des portes du paradis (ou de l'enfer), des fenêtres sur la vie et, plus que de tous les autres, de ceux qui vous tendent des clefs d'un système. Mais je me fie à ceux qui livrent, clefs en main, des châteaux en Espagne ou des Tours d'ivoire.

Dans chaque écrit se reflètent nos sens : l'odorat – perspicacité, le goût – élégance, la vue – horizons, l'ouïe – connaissance, le toucher – caresse. Toutes ces facettes s'inscrivent dans l'ampleur et se rehaussent par le talent.

Tant de pseudo-poètes, cherchant auprès de l'algèbre un viatique à leur poésie inexistante, tant de lamentables pseudo-romanciers, à la plume

grisâtre, mobilisant l'*ontologie* ou la *phénoménologie*, pour étaler leur prétendue intelligence.

Un bon lecteur parle rarement de lectures *indigestes*, car, avant de les ingurgiter, il les filtre avec son regard (l'heure), son nez (le goût), ses mains (le poids). Les indéliçats méritent d'avouer, que *connaître, ce n'est plus manger, c'est vomir* - Sartre.

Les buts de l'art : donner de l'ivresse à une forme sensée ou donner de la forme à une ivresse des sens. *Ce qu'on lit doit non seulement éteindre une soif, mais enivrer* - St Augustin - *Non solum sapit, quod legis, sed etiam inebriat.*

La sensation d'exil naît d'une méconnaissance soudaine, salutaire et solitaire, - je ne comprends plus qui m'a pétri et pour quel contenu. Et je me désintéresse des breuvages et m'enivre des étiquettes ou de la forme des flacons.

Cheminement vers la solitude finale : aucun savoir ne m'approche de sa source, aucune vanité ne survit à mes laudateurs, aucune émotion ni métaphore ne sont fraîches au-delà d'une date limite. Je ne viens à bout de la solitude, que si j'ai tôt fait d'apprendre à parler au monde, qui ne me connaîtra jamais.

Dans la solitude, pour échapper à la stérilité remuante, il faut se repaître de la *méconnaissance* de soi (*contrainte*). Ne pas succomber à la faim de *connaissances* (*moyens*) ni à la soif de *reconnaissance* (*but*). Être soi-même un arbre : *L'arbre est un produit, dans lequel tout est fin et réciproquement moyen* - Kant - *Der Baum ist ein Produkt, in welchem alles Zweck und wechselseitig auch Mittel ist.*

Il est sain de vivre dans le manque de soi-même, mais il vaut mieux ne

pas y toucher ; en tout cas, tout paradis, qu'il soit naturel ou artificiel, ne se donne qu'à l'ignorance de soi et pousse à l'inventer. Le paradis est dans l'invention, mais l'enfer - dans l'inventé.

Pour t'enorgueillir de l'étendue de ton savoir ou t'enivrer de la profondeur de ton intelligence, la présence de l'Autre est nécessaire ; seule la hauteur de ton regard n'a besoin de personne, pour t'émouvoir. Toutefois, même ici, il se trouvent des nécessiteux, nostalgiques des foires : L'Autre *montre un visage, ouvre la dimension de la hauteur, c'est à dire déborde infiniment la mesure de la connaissance* – E.Levinas.

Avec le savoir, le silence était plus profond et la solitude - plus haute. Mais de nos jours, où la foire est la plus beuglante autour des marchands d'un savoir consommable sur place. Plus invendable est notre savoir, plus sans prix sont nos cris.

Le bonheur appartient à ceux qui se suffisent à eux-mêmes – Aristote. Même à eux, un dialogue y est nécessaire : entre le soi connu, avide de reconnaissance, et le soi inconnu, inspirateur ou instigateur des connaissances ; l'admiration du bon Narcisse vise autrui.

Si tu cherches la santé et la normalité, va dans le troupeau - Tchekhov - *Если хочешь быть здоров и нормален, иди в стадо*. Aujourd'hui, toutes les routes y mènent, même celles qui portent les plaques de révolte, de connaissance de soi ou d'abnégation. Le seul moyen d'y échapper est de se réfugier dans ses propres ruines, sans voies d'accès ni de sortie.

L'arbre solitaire devient grand si, par chance, il parvient à grandir - W.Churchill - *Solitary trees, if they grow at all, grow strong*. Sa hauteur, ce sera l'oasis dans un désert sans mirages, l'île déserte dans un océan sans naufrages, la connaissance dans un paradis sans ramages. L'arbre de création, l'arbre abstrait grandit par unification avec l'arbre de lecture ; ils

se fécondent, c'est à dire ils deviennent *concrets* (de *concrescere* - grandir ensemble).

Le risque de se perdre est le même en multitude comme en solitude. Mais se dire introuvable est peut-être une bonne attitude prophylactique. *Celui qui ne s'adapte pas au monde est toujours proche de se trouver* - H.Hesse - *Wer sich der Welt nicht anpasst, ist immer nah sich zu finden.*

Vivre, c'est se sentir perdu - Ortega y Gasset - *Vivir es sentirse perdido*. Et l'on se met à végéter, dès qu'on s'imagine s'être trouvé. Se perdre : soit à cause de l'immensité silencieuse, qui entoure le soi, soit à cause de l'encombrement de choses ou de valeurs.

La souffrance n'est qu'une mystérieuse contrainte, qui rend encore plus majestueuse la vraie quête, celle du bonheur d'un haut regard sur la vie. (Car *il est trop facile de mépriser la vie, dans le malheur* - Martial - *rebus in angustis facile est contemnere vitam.*) Le Bouddha, qui y vit l'origine de tout savoir, se disqualifie par cette myopie. *Par la souffrance l'esprit devient vivace et n'accède à l'absolu qu'à travers des contraintes* - Kant - *Der Geist wird durch Leiden thätig, gelangt zum Absoluten nur durch Schranken.*

Ce n'est pas la valeur comprise de la vie qui engendre la peur. C'est l'existence même de cette peur tenace qui suggère le prix d'une vie incomprise.

Pour qu'une résignation ne m'émousse pas, il faut qu'elle soit déchirante. Me vaincre moi-même, c'est ne pas hésiter à sonder les lieux les plus peccables chez moi, lieux que je connais mieux que les autres.

Rester fidèle à moi-même ou me sacrifier ? - mais ces choix reviennent au même, lorsque je reconnais ne pas me connaître ! Alternances de

souffrances glauques et de souffrances lumineuses.

Face à la douleur, les philosophes «de la connaissance» ou bien tentent de me persuader, que je ne souffre point, ou bien me tendent une thérapie de choc ou d'anesthésie. Les philosophes «de la souffrance» m'invitent à la vivre pleinement, en musique, qu'elle soit funèbre ou joviale. *Nous ne sommes point médecins ; nous sommes douleur* – A.Herzen - *Мы не врачи, мы боль* - on comprend pourquoi Nietzsche, ayant perdu la tête, se prenait pour A.Herzen.

Entre l'être et le devenir, ces deux mystères de la création divine ou humaine, s'incruste l'existence. Entre le vertige admiratif et l'extase inventive s'installe l'angoisse existentielle. Les pédants, ruminant leurs classifications mécaniques, ne sont pas touchés par ces soubresauts ; jaloux des poètes, ils se prennent pour des savants imperturbables : *Les ignares se représentent la matière d'une manière si subtile, si raffinée, qu'ils en attrapent le vertige* - Kant - *Unwissende denken sich die Materie so fein, so überfein, daß sie selbst darüber schwindlig werden*.

La nature de la souffrance est fonction de notre verticalité : elle est d'une vaste platitude, chez les bons terriens ; elle est profonde, c'est à dire bien justifiée, chez les esprits puissants ; elle est vibrante, comme toute hauteur vécue par des anges, ces déracinés de la terre. Il est naïf de croire, que *la cause de la souffrance, c'est l'ignorance* - Dalaï-Lama - puisque le bonheur, le savoir ou les ailes peuvent changer le lieu de nos lancements, mais non pas leur amplitude.

Tant d'abusives équivalences dans la chaîne : connaître, être, penser, souffrir. Chez les repus, c'est le même degré d'ennui, dans chacune de ces sphères, qui les prive de la sensation des frontières. Chez l'homme sensible, leur point commun, c'est la propension à tout envahir et c'est justement la résistance de notre volonté, qui en trace les frontières.

L'absurdiste ramène tout au problème du savoir ; les angoissés et les paisibles devraient leur piètre état à une ignorance respective quelconque. Tandis que la vraie angoisse est due à une conscience, plus forte que la science, et la vraie paix d'âme - à une science sans conscience.

Bien que toute entreprise vitale aboutisse au naufrage, le rôle du savoir peut y être très différent : pour remplir les cales d'un bon trésor, les voiles - d'un bon souffle, les bouteilles, à jeter à la mer, - d'un bon pathos.

Une bonne recette, pour adoucir mes angoisses : donner au temps la hauteur de l'éternité, et à l'éternité - la profondeur du temps. Que mon poids soit mesuré en unités d'une balance invisible ; que je sois plus familier de l'inconnaissable que du connu.

L'âme en paix et l'épaisseur d'épiderme favorisent notre accès à la profondeur ; l'esprit en feu et la souffrance nous ouvrent à la hauteur. Mais, respectivement, c'est notre esprit qui y gagne en poids et en savoir, et c'est notre âme qui y acquiert les ailes et le valoir.

Plus profonde est notre quête de connaissance, de certitude, d'ordre du monde, plus haut nous apparaîtra son silence final. La meilleure intelligence ne mène qu'à un meilleur effroi.

Mieux on connaît la vie, mieux on en perçoit la merveille. D'où sa bénie ignorance, dans laquelle demeurent aussi bien les sots que les sages, puisque, sinon, l'idée de la mort aurait été autrement plus atroce. *Tant que l'on ne sait pas ce qu'est la vie, comment peut-on savoir ce qu'est la mort ?* - Confucius.

La tragédie se joue entre la pureté du valoir et les ténèbres du vouloir. Le pouvoir tyrannique et le devoir libre dessinent le drame. La comédie, c'est

la résolution de ces tensions, grâce au savoir ironique.

C'est le dieu du lucre, Hermès, qui fut chargé par Zeus de rédiger les lois, et l'on y lit : *C'est une loi : souffrir pour comprendre* - Eschyle. C'est clair qu'Athéna, Arès et même Apollon y laissèrent leur griffe ; les hors-la-loi, les prométhéens, ceux qui savent, que plus de savoir signifie plus de douleurs (et son inverse : *L'aiguillon - meilleure leçon* - proverbe latin - *Quod nocet docet*), ne sont protégés que par Aphrodite.

Plus de savoir, plus de douleurs – cette équation ne vaut que pour les nobles. L'intelligence représentative permet de creuser les profondeurs du monde ; mais seule l'intelligence interprétative ouvre à la hauteur noble. La souffrance intellectuelle ou sentimentale ne gît jamais en profondeurs ; mais elle peut apparaître dans un mouvement symétrique vers la hauteur, à partir d'une nouvelle profondeur. À celui qui manque d'intelligence, et donc d'épaisseur, cette symétrie ne permet pas de quitter la platitude et du savoir et de la souffrance.

Les sots et les philosophes protestent : je souffre et j'exulte, tandis que le scientifique exclut de sa vision toute sensibilité et ne sait pas ce qu'il fait. Tout savoir enrichit les vocabulaires et les syntaxes, même ceux des braiments, mais le savoir scientifique apprend mieux que les autres à maîtriser la plus belle des intonations, l'intonation ironique. Ah, si, en plus, le savant s'intéressait, comme jadis, à la tonalité mystique, pour produire de la musique tragique de la vie ! *Nous ne pouvons imaginer aujourd'hui, qu'un même homme soit un savant et un mystique* - S.Weil.

Le bonheur, le savoir, la liberté, la paix – je les dois aux autres ; le malheur, la souffrance, la créativité, la noblesse sont de mon propre fait. Si tu veux parler de ta propre voix, ne t'arrête pas outre-mesure sur les premiers, reste plus souvent en compagnie des seconds.

L'arbre de vie, réduit aux seuls tronc, branches et sève (R.Lulle), est juste bon pour représenter un tout-à-l'égout. Que faire des fleurs et surtout des feuilles mortes ? Le corail de Ch.Darwin n'en rendait pas compte, en tirant vers la profondeur ce dont la raison pourtant fut dans la hauteur. L'arbre du savoir ne mène qu'aux *vastes* forums ou à la forêt *profonde* ; j'aime surtout l'arbre de l'homme solitaire, à *hauteur* de ses ruines. *Dans l'arbre de vie tout n'est que douleur* - K.Léontiev - *Всё болит у древа жизни*.

La stature de mes bonheurs et de mes malheurs est définie par mon regard : je cherche à en comprendre la désolante profondeur ; je tente de les faire affleurer sur une surface calmante ; je les élève dans une vibrante hauteur.

La réalité est le domaine de référence de toute philosophie, sans que celle-ci s'y plonge ou y soit compétente. Toute philosophie *du* réel, et en particulier de l'être, est vouée à l'ennui, si elle ne se réduit pas à la poésie. La bonne philosophie doit s'occuper de nos maux et de nos mots, inspirés et vécus par et dans l'imagination.

Toute philosophie qui prend pour cible l'ignorance, l'injustice, le désordre, le mensonge, la violence, et les trouve insupportables, ne peut être que bête. La philosophie doit ne viser que l'un des beaux mystères : la souffrance à soulager ou la métaphore à comprendre.

Suivre des connaissances, c'est faire du cabotage, en vue de la terre ferme. Le goût, c'est l'appel du large (l'incertain), du profond (l'angoisse) ou de mon étoile (la noblesse), qui se propose pour guide. Les dépourvus de goût le voient dans des sorties à la campagne : *Le goût est un canal artificiel ; la connaissance navigue sur l'océan* – B.Disraeli - *Taste is an artificial canal. Knowledge navigates the ocean*. Le bon goût consiste à appeler de bonnes connaissances pour provoquer une houle. Le vertige est affaire de la terre, qui se dérobe, ou de l'air, qui réclame des ailes. L'eau

comme le feu sont des éléments secondaires à l'école de navigation vers la vie. Une fois dans la vie, ils en accompagnent le naufrage.

Embarqués sur le navire de vie, les éclairés ne détachent pas leurs yeux des cartes et des boussoles, les obscurs ne voient que la vague et l'horizon, les ténébreux vouent leur esprit au naufrage et leur âme - à la bouteille de détresse.

Aux uns, le savoir est un mode d'emploi, aux autres - un pourvoyeur d'entrées des dictionnaires ou de couleurs des palettes. *Gagner en savoir - gagner en douleurs* - la Bible. Pour peindre des béatitudes, la pauvreté des ressources n'est pas un handicap ; c'est pourquoi l'artiste déploie ses dons surtout en peinture des désastres. En plus, le savoir nous apprend, qu'aucun Créateur ne nous surveille et que seule notre propre création nous mette en contact avec l'éternité ; ceux qui ont besoin de maîtres ou de guides, en éprouvent une douleur à part à reproduire. En tout cas, le savoir n'est pas l'ivresse, mais une coupe, n'est pas une fontaine, qui réveillerait nos meilleures soifs : *La soif de savoir est donnée par Dieu à l'homme pour le mettre sur le gril* - la Bible - le savoir peut élargir ou approfondir mes plaies, il n'est pour rien dans la hauteur et l'intensité de ma flamme.

Par la douleur vers la joie - Beethoven - *Durch Leiden Freude*. On apprend aujourd'hui toutes les langues étrangères, y compris celle de la musique, - sans douleur. L'effort humilie l'essor. Et l'on ne retire de cette sueur aseptisée que ... de la connaissance (comme le voient le *Prométhée* d'Eschyle, le *Faust* de Goethe et le *Manfred* de G.Byron).

Le savoir est dans la douleur, mais son arbre n'est pas celui de la vie - G.Byron - *Sorrow is Knowledge... The tree of Knowledge is not that of Life*. Eschyle ne le voyait pas autrement : *Par la souffrance - la connaissance, telle est la loi souveraine*, tandis que Prométhée aurait inversé l'effet et la

cause, tout comme l'Ecclésiaste et G.Bruno : *Qui accroît le savoir, accroît la douleur - Chi accresce il sapere aumenta il dolore*. La sottile espérance socratique de *pouvoir guérir par la connaissance l'éternelle blessure de l'existence - durch das Erkennen die ewige Wunde des Daseins heilen zu können* fut dénoncée par Nietzsche. Seuls les plus obtus des philosophes, les spinozistes, promettent de la joie, qui consisterait en connaissances. Dans l'insipide jungle moderne, l'Ecclésiaste bureaucratisé déracina toute *libido sciendi*, toujours solitaire, tandis que le nom même d'Ecclésiaste désigne *celui qui prêche à la foule*. On a beau placer son Golgotha au milieu du jardin d'Éden, - la croix ou le pommier - c'est la rencontre des crânes et le divorce des désirs. Dans l'arbre du rêve, le savoir est ce qui en soude les branches ; la douleur - ce qui amène la sève et colorie les fleurs. Tout ce qui n'est pas tenté par la hauteur d'arbre est teinté de platitude.

Nous ne comprenons guère les ruines que le jour, où nous-mêmes le sommes devenus - H.Heine - Wir begreifen die Ruinen nicht eher, als bis wir selbst Ruinen sind. Soit on les plante et les chante, soit on les conte et les raconte. On les confond soit avec une tour d'ivoire, soit avec une déchetterie. On comprend les casernes et les villas ; les ruines sont là pour qu'on continue à se perdre dans une ignorance étoilée.

Le jour viendra, où l'on saura pourquoi il faut souffrir, - et tout mystère disparaîtra - Tchekhov - Придёт время, все узнают, для чего страдания, никаких не будет тайн. Ce savoir - la physiologie, la psychologie - dissipa déjà tant de mystères de surface ; heureusement, en hauteur, un savoir ailé, où une ignorance étoilée, continuent à entretenir le mystère, allié fidèle de la souffrance.

La souffrance est aussi aveugle que le plaisir, mais son langage de requêtes comporte plus d'inconnues, ce qui promet des réponses plus riches. *Le plaisir est innocent, à condition qu'on n'y cherche pas la*

connaissance. Il n'est permis de la chercher que dans la souffrance – S.Weil.

Quand on souffre, on croit que, par-delà ce cercle, le bonheur existe ; quand on ne souffre pas, on sait, que le bonheur n'existe pas - C.Pavese - Quando si soffre, si crede che di là del cerchio esista la felicità ; quando NON si soffre si sa che questa non esiste. La souffrance serait-elle cette *docte ignorance*, qui étoile notre ciel ? Le malheur réel nous hante, le bonheur idéal s'invente. Sans excitation douloureuse – pas de tableaux de paradis convaincants.

L'être éloigne le néant, le connaître l'approfondit, le faire le camoufle. On y reconnaîtrait la main créatrice, triadique et cachottière de Dieu, puisque *l'être de Dieu ou le savoir de Dieu, c'est la même chose - Hegel - das Sein Gottes und das Wissen Gottes ist eins.*

La performance dans l'action est, le plus souvent, signe de l'incompétence en mots. En matières vulgaires, la performance aboutit au début de la compétence. En science et en art, c'est le contraire qui se produit. Le mot est un des rarissimes matériaux, où la compétence se traduise immédiatement en performance. La parole, elle, est plus proche de l'acte que du mot. C'est pour cela qu'elle est désolante : *La parole est une voie certaine vers le plat et l'insipide - H.Hesse - Reden ist der sichere Weg dazu, alles seicht und öde zu machen.*

La connaissance et l'action avancent désormais, main dans la main. Le particulier prend appui, de plus en plus, sur l'universel. Le casse-tête de l'intellectuel : trouver une vue d'esprit que n'enregistrerait pas d'emblée le service de brevets industriels.

L'action est une charnière entre les démarches essentialiste et existentialiste. La première : remplir l'espace avec le savoir, le sens,

l'action ; la seconde : traverser le temps avec l'action, l'émotion, la souffrance. Hélas, de nos jours, c'est le sens qui s'imposa et l'émotion qui s'éclipsa.

Apprendre à faire, apprendre en faisant, désapprendre sans faire - cheminement de celui qui est sensible à la création et au langage.

Attendre de l'art, qu'il vous apprenne quelque chose, qu'il vous arme, - étrange obsession des meilleurs, y compris Valéry. Je n'apprends que dans des guides statistico-savants ; une œuvre d'art devrait donner aux inéluctables fuites de soi la fraîcheur des sources, nous démunir de pores ou munir d'a-pories vitales, nous décuirasser, pour rendre la débâcle moins humiliante et plutôt cérémonielle.

Peser l'homme en fonction de ce qu'il *veut* (Nietzsche, l'acte-intensité), de ce qu'il *peut* (Valéry, l'acte-compétence), de ce qu'il *doit* (L.Tolstoï, R.Tagore, les francs-maçons, l'acte-performance) - je le réduirais à ce qu'il *vaut* dans l'art de fabrication de balances et dans l'inaction.

Le faire te rapprochant du connaître, le connaître du faire - telle est la cadence de l'homme d'action. La trajectoire ne dépasse pas la représentation, comme la représentation ne garantit pas la trajectoire. Toute marche mène à l'*avoir*, si aucune étoile de l'*être* ne bénit ton pas. Préférer au chemin - ses coordonnées ? - *Rien n'aura eu lieu que le lieu excepté peut-être une constellation* – S.Mallarmé.

Nous commençons par prendre l'action pour but, mais notre science nous apprend, que le savoir s'y prête mieux. Nous tentons de voir en elle une source, mais notre prescience nous convainc, que l'intuition y suffit. Et notre conscience finit par lui reconnaître le statut de contrainte formelle, que nous surmontons, sans toucher aux origines et fins. On se borne, sans se limiter (J.Fichte).

La sagesse, la performance, la noblesse se chargent, respectivement, d'approfondir les buts, d'amplifier les moyens, de rehausser les contraintes - la force complexe, la force réelle, la force imaginaire. L'une des plus nobles contraintes : pratiquer une faiblesse active et une force passive.

Aucun accord crédible n'existe entre l'être philosophique, le connaître scientifique et le vouloir idéologique ; et le plus souvent, lorsqu'on proclamait le contraire, c'était l'*avoir* économique qui jouait aux imposteurs. Une telle orchestration ne peut relever que de la cacophonie, puisque agir ne peut être que du bruit.

Les étapes de ma victimisation : l'élan, l'acte, le savoir, la langue, le ton - autant d'immolations, de ruptures et de discontinuités ; je ne serais qu'âne, bouc ou agneau, si je ne vais pas jusqu'au bout de cette chaîne ; et là, on saura si je suis rossignol, coucou, lion ou cygne.

L'homme [Nietzsche](#) n'a rien à voir avec la puissance, comme l'homme [Valéry](#) - avec l'action ; mais, pour tous les deux, savoir est synonyme de vouloir, d'où un remarquable parallèle entre la *volonté de puissance* et le *savoir-faire*, qu'ils choisirent pour leurs emblèmes respectifs.

Savoir faire se réduit, de plus en plus, au savoir gérer et perd, de plus en plus, en performances face au savoir vendre. Quand on sait faire, ça ne finit plus par se faire savoir, il faut, en plus, savoir se vendre. Le message doit désormais s'adapter aux messageries et non pas l'inverse. Le format impose la forme. Les *fonts* colorant le fond. Le fuseau des Parques à l'écoute du réseau des marques.

Savoir faire ou savoir ce qu'on fait, la performance et la compétence. On connaît l'indulgence évangélique pour ceux qui *ne savent pas ce qu'ils*

font. Mais l'artiste qui veut savoir faire, veut surtout savoir ce qu'il fait. *Je fais toujours ce que je ne sais pas faire, pour apprendre à le faire* – P.Picasso.

Dès que je sais faire quelque chose, la perspective d'une nouvelle inertie me terrifie - j'abandonne et la chose et la piste. Être créateur, plutôt qu'ingénieur. Le premier change de langage et par là désapprend le Fait ; le second change de sujet et oublie le Faire. Savoir faire, c'est maîtriser une syntaxe.

Ce savoir précieux - l'art de s'abreuver à une bonne source et de se verser tout de suite dans un bon océan, sans ramer, sans craindre de s'arrêter et de reculer, puisque derrière il n'y a que la source.

C'est un don rare que de savoir *faire* en paroles ; ce qui est banal, en revanche, ce sont des faits qui restent désespérément *muets*. L'*hypo-crite* (celui qui s'arrête *avant-décision* ! - n'oublions pas, que *décider* voulait dire *couper la gorge* !) est à réhabiliter (Pascal en ébaucha une authentique théorie) !

Toutes les *tâches*, où l'on *sait ce qu'on fait*, seront un jour confiées à la machine. Heureusement, il nous resteront des *taches*, où l'on *ne sait pas ce qu'on fait*.

Les commencements les plus hauts, ceux du vouloir sentimental et du pouvoir intellectuel, naissent chez ceux qui ont atteint la profondeur du savoir et du devoir. *L'homme qui est arrivé au terme ne fait que commencer* - la Bible.

Celui qui croit ce qu'il dit et qui fait ce qu'il croit n'est le plus souvent qu'un sot. Croire, c'est bannir le hasard, mais le mot n'est fait que du hasard. On ne fait que ce qu'on maîtrise, et l'on ne maîtrise jamais ce

qu'on croit. Le sot croit qu'il sait, le sage sait qu'il croit. *Il n'y a de mythe pur que le savoir pur de tout mythe* - M.Serres.

Pour viser le savoir, l'action ou l'espérance, Kant préconise, respectivement, la puissance, le devoir et l'audace. Plus percutante est la gymnastique quotidienne de Pythagore : *En quoi ai-je failli ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de mes devoirs ?*. Et, en plus, elle est plus inaccessible aux machines.

Deux traductions du savoir : en émission (action pour soi-même) ou en transmission (enseignement aux autres). La première suppose, que savoir, c'est comprendre, tandis que la seconde, plus fidèle à l'original, vise la compréhension future. *Les hommes commencent par enseigner avant de comprendre* - Pétrarque - *Prius incipiunt homines docere quam discere*.

Mieux on range le savoir à l'intérieur, moins on est tenté d'exercer son pouvoir à l'extérieur. Un pouvoir inconscient résolu devrait découler d'un devoir conscient absolu. Et le devoir, c'est la rupture de l'équilibre entre options également défendables, c'est un défi, lancé au savoir impartial, la paralysie d'un pouvoir, fondé sur le seul savoir. D'après St Augustin, être, savoir et vouloir (*esse, nosse, velle*) sont inséparables et constituent la vraie vie. Avoir, devoir et pouvoir en constitueraient l'inventée.

La compétence peut servir dans deux actions opposées : enraciner profondément par la performance pragmatique ou déraciner en hauteur par la puissance ironique. La performance, naguère, n'était qu'un effet de la compétence ; aujourd'hui, elle en est la cause : pour le malheur de l'intelligence, il faut maintenant être compétent pour être performant. Et les déracinés à cause d'incompétence sont aussi ennuyeux que les enracinés suite aux performances.

Dans une action, ce qui mérite d'être examiné est, paradoxalement et

exactement, ce qui est son stricte opposé – la réflexion théorique et l'expression poétique (*gnosis* et *poïesis*).

Le but de la philosophie aurait dû être d'aider à supporter avec dignité la position couchée - pour rêver (la hauteur). Au lieu de cela, les philosophes nous invitent à rester assis - pour calculer (la profondeur du Lycée !), ou debout - pour bâtir (la largeur du Jardin !) ou en marche - pour connaître (l'étendue du Portique !). À tout orgueilleux, qui pense que la hauteur c'est l'endroit, où il est assis ou, pire, qui y voit sa dignité dans la position debout, il faut conseiller : *Essaye la position couchée, une fois seul !*.

Dans ma jeunesse, j'ignore mon corps et je pense connaître mon âme ; dans ma vieillesse, je ne connaîtrai, hélas, que trop bien, mon corps, mais, heureusement, je ne comprendrai plus les sources de mon âme. Et l'on se réjouit le mieux de ce qu'on ignore, et l'on agit selon ce qu'on connaît.

Ils ne savent pas ce qu'ils font reproche-t-on même à ceux qui savent, que ce qu'ils font n'est pas ce qu'ils disent. Aujourd'hui, chacun sait ce qu'il fait - le pardon devint plus problématique. Le physicien n'a plus besoin de H.Bergson ou [Heidegger](#), pour savoir ce qu'est le temps ; le logicien se rit de la logique [hégélienne](#), comme le mathématicien - du néant de [Sartre](#) ou de A.Badiou. Le philosophe se retrouve quelque part entre l'instituteur et le journaliste.

Quand je vois l'homme d'action, l'homme de compétence ou l'homme de performance (fabrication, représentation, interprétation) - patauger, impuissant, en compagnie du mot, je suis presque prêt à acquiescer à l'exagération de [Heidegger](#) : *Seul l'être en puissance du mot confère l'être aux choses - Das verfügbare Wort erst verleiht dem Ding das Sein.*

Il vaut mieux ne pas savoir sa place plutôt qu'être contraint à ne pas la

céder. [Socrate](#) ne s'appelait-il pas atopique !

Compétence - savoir ce qui est important ; performance - savoir peindre ou résoudre ce qui est important. Quand l'origine de la première et la fin de la seconde se touchent, on est un homme complet.

L'intelligence de la performance est la maîtrise de ce qui est en deçà des frontières. L'intelligence de la compétence - de ce qui est au-delà et, surtout, au-dessus.

Les produits de nos mains deviennent parties de la réalité, mais l'essence des fruits de notre esprit reste dans nos représentations. Pour nos mains, la réalité formule des cahiers des charges, supervise les finitions, réceptionne l'édifice habitable. Nous demeurons dans le réel. La démarche est la même avec l'esprit, mais le savoir, qu'échafaude la représentation, s'attache à celle-ci, sans contact immédiat avec la réalité ; il se formule dans un langage, et tout langage est bâti au-dessus d'un modèle, sans avoir de sens absolu. Dans *Je sais que je ne sais rien* [socratique](#), le premier verbe concerne la représentation, et le second - la réalité.

Être *performatif* ou *informatif*, c'est tout ce que savent faire ceux qui ne maîtrisent pas la *forme*. Des entremetteurs, des émetteurs - et pas des commetteurs.

Nous ne connaissons presque aucun principe métaphysique, qui aurait présidé à la création de choses ; l'hédonisme devant les choses continue d'être plus fort que l'enthousiasme devant l'éclairage des principes. Pourtant, *tout principe créateur est toujours supérieur à la chose créée* - [Plotin](#).

À l'homme du chemin (les positions prises, les connaissances apprises - la profondeur), à l'homme de la marche (la puissance, la volonté - l'ampleur)

j'oppose l'homme de la danse (le goût, la noblesse – la hauteur).

Tout passage à la compréhension ou à l'acte, se déroulant sans aucun arrêt intermédiaire à une représentation, est une manifestation du savoir *absolu*.

Répudier une pensée ou une action est également facile ; on les garde faute de mieux ou grâce à une ignorance étoilée. *Nous ne ferions rien dans ce monde si nous n'étions guidés par des idées fausses* – B.Fontenelle. Ouverts dans l'action même, les yeux doivent se fermer dans sa justification : *Que de choses il faut ignorer pour agir !* - Valéry. L'immobilité interne nous traduit plus fidèlement que l'action externe. *L'action est manichéenne, la pensée ne doit pas l'être* (A.Malraux et R.Debray). Avec le savoir, on trouvera toujours une contrainte, qui interdira à l'action d'être moyen et but.

Aucune étoile ne m'invite vers l'action ; cette cible est dictée par la seule raison. Quand je vois ce qu'une ignorance étoilée apporte à ma culture, je suis gêné de me trouver à l'opposé, sur tous les points, de la triade *socratique* – la nature, le savoir, l'action -, censée caractériser l'homme parfait.

L'art de formulation de contraintes est supérieur à l'artisanat d'avancement vers des buts, le goût est supérieur à la performance, puisque savoir choisir est plus profond et subtil que savoir connaître.

Le soi, avec lequel s'identifie mon action, ne peut être qu'un pantin. L'homme libre *choisit non de coïncider avec soi, mais d'être à distance de soi* - Sartre – mais il ne lui appartient pas de choisir la distance céleste, que seules les ailes peuvent mesurer. Les pieds sont avides de routes terrestres, sur lesquelles *la solution, le salut, c'est de coïncider avec soi* - Ortega y Gasset - *la salvación es volver a coincidir consigo mismo*. Mais le

salut de l'âme est dans le mystère de l'immobilité et de l'ignorance étoilée d'un soi inconnu et inconnaissable.

Dans chaque action, ma liberté s'éprouve dans : la noblesse des contraintes, le talent des commencements, l'intelligence des parcours, la sagesse des fins. Quoiqu'en pense **Platon** : *Le dieu tient en mains le commencement, la fin et le milieu de tous les êtres*, Dieu en est absent, et la chiquenaude initiale ne laissa aucune trace, aucun écho. En tout cas, au savoir et au savoir-faire ce Dieu délicat semble préférer la noblesse, pour représenter ma liberté.

Avoir un regard de philosophe ne signifie pas, qu'on doive choisir entre le ciel *ou* la terre (entre le **Socrate** de **Platon** ou celui de Xénophon), mais qu'on puisse agir et connaître sur un mode terrestre *et* vénérer et rêver sur un mode céleste.

Tout savoir factuel et déductif sera bientôt câblé, il sera à portée de tout concierge, avec l'ordinateur incrusté dans sa montre. Le vrai casse-tête sera le contrôle du savoir dynamique : qui aura le droit de déclencher des avalanches événementielles ? Le poète, ayant cessé d'être passeur de mots, se retrouvera dans l'emploi nouveau de codeur de mots de passe et de dépoussiéreur de touches.

La valeur d'un discours est dans la qualité de son passage au non-verbal, à ce que **Valéry** appelle *acte* ; celui-ci peut avoir deux origines : la profondeur de la représentation sous-jacente (le savoir) et la hauteur de l'interprétation haute (l'imagination). Mais la philosophie académique, c'est de la traduction du verbal en verbal ; sans aboutissement à l'acte non-langagier, au logos, tout discours n'est que de la logorrhée.

Plus on va loin, plus la connaissance baisse - **Lao Tseu** ... pour devenir peut-être d'autant plus profonde. Plus je retiens mes pas, plus mon regard

m'échappe, pour devenir peut-être d'autant plus haut. Plus loin je vais, plus je me rapproche de mon soi connu, que me procure la vision de buts, au détriment de l'écoute des contraintes, que dicte mon âme. Le secret des grands voyages est de ne pas en connaître le but et se laisser guider par son étoile.

Le savoir, en soi, c'est le pouvoir - F.Bacon - *Nam et ipsa scientia potestas est*. Savoir, c'est connaître les contraintes, savoir ne vouloir que ce qui en est digne ! Savoir, c'est donc choisir : préférer ou exclure, même si, pour celui qui sait, tout choix a sa défense. Les œillères sont un compromis entre savoir et vouloir, que dicte le bon goût. Savoir, c'est fabriquer ou maîtriser l'outil ; pouvoir, c'est son usage mécanique ou le jeu de dés. Le cheminement de la décadence du regard : voir, savoir, prévoir, pouvoir. Quand le savoir se met du côté des sbires, on se sent proche des émeutiers d'un savoir désintéressé et clandestin.

Vouloir nous brûle et Pouvoir nous détruit ; mais Savoir nous laisse dans un perpétuel état de calme - H.Balzac. Toutes les énergies sont canalisées, désormais, vers le Devoir préprogrammé et apaisant et vers l'oubli du Valoir enflammé et dépaysant. La vie devint une vaste et paisible Bourse, où les actions musicales et les obligations cordiales sont en chute libre ou sont dénuées d'intérêts - ce qu'il faut prendre hors tout calembour !

Ce n'est pas qu'ils ne puissent pas voir la solution ; c'est qu'ils ne peuvent pas voir le problème - G.K.Chesterton - *It isn't that they can't see the solution. It is that they can't see the problem*. Et quand ils le voient, ils essaient de le résoudre par une ingénierie. Non pas que nous ne voulions pas entendre le récit du problème ; c'est que nous voulons entendre la musique du mystère. Par ailleurs, les yeux ne servent qu'à voir la solution ; pour voir le problème, mieux valent les connaissances ; seule l'âme peut continuer à voir le mystère ; et l'intelligence ou la poésie nous

munissent d'un regard, qui, dans la solution acquise devinent un nouveau mystère.

En renonçant au poids des pas accumulés, un bon regard n'étale pas les fondements du début et de la fin (du premier et du dernier pas, qui ne sont jamais à nous), il les rehausse. *Jeter bas l'existence laidement accumulée et retrouver le regard, qui l'aima assez à son début, pour en étaler le fondement* - R.Char. Trois voies libèrent de l'épaisseur : la profondeur (la maîtrise), l'étendue (le savoir), la hauteur (le regard). L'existence est attachement aux concepts ; elle ne serait une honte (Cioran) que si les points d'attache sont fixes ou communs ; la philosophie, n'en est-elle pas la recherche, elle, qui *n'a de points d'attache ni dans le ciel ni sur la terre* - Kant - *ihre Begründung weder im Himmel, noch auf der Erde nehmen kann* ; le plus bel universel s'appuie sur l'inexistantiel.

Les miracles de la vie s'éclosent dans la félicité, ses mirages - dans le malheur. Je suis moi-même dans la joie et ne me reconnais plus dans les cauchemars. Pourtant, c'est dans les cauchemars que je manifeste le mieux mon caractère (*comme si je n'avais la vraie sensation de mon moi que lorsque je suis infiniment malheureux* - F.Kafka - *als bekäme ich das wahre Gefühl meiner Selbst nur wenn ich unerträglich unglücklich bin*). Morale : le meilleur de nous-mêmes ne se montre pas dans la force. Le meilleur ne se prouve par rien.

Les causes imaginaires s'imposent au nigaud, qui ne sait pas déchiffrer l'anonymat des effets. Le propre des passions du délicat est l'anonymat des causes et l'imposture des effets.

Avec l'âge, on connaît de mieux en mieux les autres et se méconnaît davantage - une condition nécessaire pour devenir misanthrope et n'aimer que soi-même.

Mon acharnement contre les forts (et le robot, son aboutissement) parachève (?) une longue, et assez stérile, tradition française, où la cible fut : les scolastiques ([Descartes](#)), les cléricaux (Voltaire), les gentilshommes (Rousseau), les bourgeois (Flaubert), les intellectuels (mes contemporains). Hélas, vitupérer les zombies - Dieu, le peuple, l'ignorance - est un exercice sans grâce.

Sur l'égalité : dans les débats horizontaux - gauche contre droite, conservateurs contre progressistes - il faut être pour l'égalité matérielle intégrale ; dans la prospection des profondeurs - savoir et intelligence - l'inégalité naturelle règne et régnera ; enfin, en ce qui vient de l'appel de la hauteur - poésie et noblesse - l'inégalité artificielle doit être créée et maintenue.

Le pouvoir des marchands, tout naturellement, a la tendance de devenir pouvoir des experts, mais le pouvoir des artistes, inévitablement, se mue en pouvoir des ignares. Ce n'est pas aux musiciens d'appeler le peuple dans des salles de concert, mais aux imprésarios. *Les compositeurs, avec leur nature des poètes, ignorent la justice de la Muse - Platon.*

La démocratie a l'honnêteté de poser de vrais problèmes, dans toute leur profondeur ; elle a les compétences pour apporter de vraies solutions, dans toute leur ampleur ; mais elle évente de vrais mystères, qui vivent dans leur hauteur, abandonnée des démocrates. La probité, l'objectivité, la responsabilité sont la santé de la raison et la peste de l'âme.

De tous les temps, les conservateurs, c'étaient des profiteurs ignares, plongés totalement dans un présent gluant qui les arrangeait, et ignorant tout des beaux invariants du passé.

Le vrai savoir sert à affiner la qualité et l'épaisseur du doute ; quant à sa

hauteur, seuls ses aristocrates (Cioran ?) en font leur pierre de touche. Une bonne pierre d'achoppement convient mieux pour façonner le doute qu'un *mol oreiller* (Montaigne).

Une conviction sans connaissance est aussi creuse qu'une croyance née du seul savoir. Penser le non-cru ou croire le non-pensé relève, en définitive, du même don.

L'ordre, c'est l'idée du monde, le désordre, c'est le monde des idées, la *branloire pérenne* (Montaigne). La vie est un équilibre précaire entre ces deux univers, équilibre rompu tantôt par le savoir synchrone, le système, tantôt par le savoir diachronique, l'ironie.

Tous les métiers sont bons, pour élever des cités radieuses, inondées de lumières : des contre-maîtres du savoir, des géomètres des émotions, des charpentiers de l'art. Mais pour concevoir de nobles ruines des ombres il faut des orfèvres, des virtuoses du vide, des artistes de la vie.

On me dit : ne parle que de ce que tu sais. Mais je ne sais que ce dont je parle (ce que je viens de dire, non ce que je vais dire). C'est par ma manière d'aborder l'inconnu qu'on me reconnaît : *Pour cacher aux autres les limites de ton savoir, rien de plus sûr que de ne pas les dépasser* – G.Leopardi - *Il più certo modo di celare agli altri i confini del proprio sapere, è di non trapassarli.*

Nos limites jouent deux rôles : déclencher nos élans ou mesurer nos forces. Dans le second cas (Ulysse ou Hegel), le soi connu se dépasse et augmente le volume de son savoir. Dans le premier (Orphée ou Rilke) – l'appel de notre soi inconnu nous fascine, inaccessible, et sacre notre regard immobile sur notre étoile.

Ignorer ce que nous savons est une bonne astuce de créateur d'idiomes,

qui finit par n'apprécier que le savoir de ce que nous ignorons.

Que je feigne tout ignorer de l'être de la chose (*époque*) ou bien que je m'arroge le droit de la connaître au fond, ma description de cette chose est question de mon intelligence et de mon talent et non pas de mon attitude phénoménologique ou dogmatique. La méthode philosophique n'existe pas, elle ne peut être que scientifique, et une philosophie scientifique est une invention des nigauds.

La conscience de mon soi inconnu - me munir du regard, que je mettrai au-dessus et des choses perçues et des idées conçues (je pourrai l'appeler, comme [Nietzsche](#) - *mon univers inconnu interne* - *unbekannte Welt in mir*). La conscience de mon soi connu - me voir, bossu ou déçu.

Ils savent ce qu'ils disent, sans le savoir chanter ; je m'efforce de chanter, sans savoir ce que j'en dis. De nos jours, il faudrait inverser l'adage : *Où est l'esprit, là est le chant* - *Ubi spiritus est cantus est*. Leur visée - être cacique des caciques ; j'ambitionne le genre du cantique des cantiques.

Étranges étiquettes - *inutile et incertain* - que [Pascal](#) attribue à [Descartes](#), tandis que celui-ci n'est justement qu'utile et certain. Comme ce lourdaud de [Spinoza](#) bourré de connaissances pratiques et traité par [Voltaire](#) de *subtil et creux*.

La lumière pragmatique inonde le quotidien des hommes, qui vivent de plus en plus dans l'illusion d'un milieu sans ombres. D'où la chute de l'art et de la philosophie, qui ne vivent que des ombres. *Au fond de chacun, il y a son noyau inconnu, masse d'ombre, qui joue le moi et le dieu* - [Valéry](#). Dieu voulut, à l'opposé de [Nietzsche](#), que ce noyau fût fait de faiblesses (*Kern voll Schwäche* - Rilke !) ; dans l'inconnu de la volonté de puissance il y a autant de sources d'ennui que dans le connu de nos défaites : *L'inconnu passe pour grandiose* - Tacite - *Ignotum pro magnifico est*.

J'aime cette indétermination d'échelle de la profondeur-hauteur de Zarathoustra, du savoir-pouvoir des Cahiers de Valéry, du jouir-vomir de Cioran. Cette lecture fait de vous fabricant de balances, inventeur d'altimètres ou de tortures.

Ils cherchent ce qui est *indubitable* et ils appellent cette recherche – le doute ! Le doute est une ignorance créatrice.

C'est par le choix des lieux, dignes qu'on s'y perde, qu'on reconnaît le mieux son âme-sœur. Là où l'on se connaît, règne la logique tribale, artisanale ou minérale. *Se connaître est la démangeaison des imbéciles* – G.Bernanos. On ne connaît que ce qu'on partage : *Se connaître, c'est fatalement prendre sur soi le point de vue d'autrui* - Sartre.

Il n'y a rien de connu qu'on ne pourrait pas rendre, derechef, encore plus caché ou secret. Le contraire, évangélique, est bon pour intimider le désordre du menteur, mais non pour intimer l'ordre au mentor.

Il y a en moi ce que je crois et connais, et ce dont je me méfie et ignore. Je m'évertue à ne parler à autrui qu'au nom de la seconde facette, la première étant commune à tous. Savoir l'esprit de l'homme empêche de le connaître côté âme. Mais il faut croire en son ignorance de soi ; c'est ce que voulait dire Lao Tseu : *Si tu ne crois pas en toi-même, personne ne te croira.*

Mieux je me peins - plus je m'ignore et mieux je me comprends. Et je comprends, que les autres ne me connaissent que d'après caricatures.

L'art de douter d'un savoir est plus délicat que l'art de le maîtriser. *Si tu veux m'apprendre quelque chose, apprend-moi, en même temps, d'en douter* - Ortega y Gasset - *Siempre que enseñas, enseña a la vez a dudar*

de lo que enseñas.

Ce n'est pas en connaissance, mais en appétence de soi, qu'il faut progresser : il faut se vouloir à défaut de se connaître. Se connaître voudrait dire maîtriser la tension de ses cordes (*il faut se connaître, pour régler sa vie* - Pascal), mais pour interpréter une belle mélodie, d'autres dons sont plus vitaux.

Se connaître signifierait unité du sujet et de l'objet, projet digne des robots. On peut comprendre ce que fait et même ce qu'est mon soi connu ; l'essence de mon soi inconnu me restera toujours incompréhensible, sans être un objet, il me souffle des projets. Ce qui est proche devient si vite muet : *Je ne me connais pas, et Dieu m'en garde* - Goethe - *Ich kenne mich auch nicht, und Gott soll mich auch davor behüten*. L'autoscopie ne sert à rien, seule l'autoécoute est utile dans la recherche de ta meilleure source, celle de la musique.

L'ambition suprême de ma réflexion, face à l'insondabilité et l'ineffabilité de mon moi : être une belle ombre d'une lumière inaccessible, ombre projetée en hauteur. Je plains ces piteux connaisseurs ou maîtres de leurs soi-mêmes transcendants ou immanents, se vautrant dans leurs profondeurs viabilisées : *L'objectif suprême de ton évolution : devenir maître de ton soi transcendantal, être le soi de ton soi* - Novalis - *Die höchste Aufgabe der Bildung ist, sich seines transzendentalen Selbst zu bemächtigen, das Ich seines Ichs zu sein*. Quand je suis dans la forme, je ne peux être que dans le nous dialogique, du côté des ombres.

Dans l'exposé de ce qui est connu, tous les hommes atteignent des statures comparables ; c'est dans le style de nos attouchements de l'inconnaissable, que notre vraie valeur s'affirme. Et Wittgenstein - *Moins tu te connais et te comprends, moins grand tu es* - *The less somebody knows & understands himself the less great he is*, n'y est bête qu'au

second degré.

Ce qu'on connaît est presque sans importance pour la qualité de notre écriture ; c'est dans la docte ignorance que se manifestent le mieux nos frissons et nos recherches : *Qui questionne et s'étonne a le sentiment de l'ignorance* - Aristote. Elle accompagne l'étonnement jusqu'à sa chute dans une certitude passagère. La docte ignorance est l'aboutissement glorieux de la science (où elle s'appellera *savoir indocte*) et le début lamentable de la philosophie (où elle s'appellera fidélité à la *nature*).

Les représentations conceptuelles ne sont jamais homomorphes ; une infinité de structures et d'opérations de la réalité échappera toujours à nos modèles humains. Mais puisque les seuls modèles parfaits sont des modèles mathématiques, le réel, c'est à dire la perfection même, serait une réalisation de la mathématique, celle-ci étant ainsi l'ontologie même. Au commencement et de la représentation et de l'objet est le Nombre, la seule raison de leur concordance.

Quel sens mettre dans la *dissimulation* de celui qui, sans être cryptomane, avoue ne pas se connaître ? Le même gâchis que l'*authenticité* des sots.

Nous connaître, c'est connaître notre âme, mais celle-ci est exposée au souffle d'un esprit supérieur, dont tout contact nous est interdit, - celui qui dit se connaître ne connaît que ses glandes. Ou, au mieux, ses muscles : *Ce que je connais de moi-même est ce qui prend part à l'action* - H.Bergson - c'est à dire une misérable surface de ma face invisible dont la profondeur m'est interdite et que seule réinvente la hauteur de mon âme.

Que puis-je savoir de mon soi, à part le *sum* découlant de *cogito me cogitare* ? La conscience contient si peu de conscience de soi. Il y a ceux qui se vantent de se connaître (et composent des *panégyriques de la*

connaissance de soi – A.Grothendieck) et ceux qui s'inventent. La présentation est chaude, vague et muette, la représentation - froide, nette et éloquente.

Je ne connais pas un seul philosophe, dont le calibre gagnerait quoi que ce soit à s'appuyer sur un *système*. Le poids intégral d'une vraie sagesse réside exclusivement dans ses métaphores. *Le trésor tout entier du savoir et du bonheur humains n'est fait que d'images* - J.G.Hamann - *In Bildern besteht der ganze Schatz menschlicher Erkenntnis und Glückseligkeit*.

L'ignorabimus correspond à la partie de *l'ignoramus*, à ces choses, qui n'admettent pas de représentation : ni par objet ni par relation ni par prédicat. Et [Kant](#) et K.Gödel nous apportent des preuves interprétatives de leur existence.

Je ne vois aucun trait net de ces fichues limites [kantiennes](#), qui borneraient notre raison. Ce qui est pire, c'est que [Kant](#) ne se pose même pas la question capitale : à qui appartiennent ces limites ? À nous ou au monde ? Sommes-nous ouverts ou clos ?

La *foi en soi* - une double aberration qui, curieusement, s'avère être plus acceptable que la *connaissance de soi*, où, systématiquement, on se trompe soit de connaissance soit de soi. Comme quoi une double négation de la raison est parfois presque de la raison.

L'espérance rationnelle ne peut être que sophistique, comme le désespoir irrationnel veut être cynique ; c'est pourquoi mon espérance doit être irrationnelle et mon désespoir - rationnel. Il faut savoir donner tort à [Platon](#), face aux sophistes, et à [Descartes](#) - face aux scolastes.

Être homme du savoir voulait dire, jadis, être fasciné par les mystères de l'univers, de la vie et de l'homme ; aujourd'hui - connaître l'adresse URL

du manuel d'autorité, sur des problèmes et solutions de ce jour.

Se méconnaître, c'est, en permanence, faire que le Même soit autre, exotique, ce qui entretient l'intensité des sensations et constitue le retour du Même. Trouver de l'inexistant à partir de la méconnaissance de soi, plutôt que chercher la connaissance ou la reconnaissance de ou par ce qui existe ou pèse.

Comment sauver du ridicule les sages delphiques ? - en reconnaissant l'équivalence de ces trois étapes : *connais-toi toi-même - lis la vie toi-même et en toi-même - traduis ce que tu y entends*. À la sortie, même si je ne m'y reconnais plus, ce serait le seul soi authentique, celui de la docte ignorance, opposée au savoir indocte. *Se ipsam cognoscere* devint la sottise de Hegel et de Marx. Le soi connu est misérable ; c'est le soi inconnu qui est notre trésor, pour l'observateur et non pas pour le marcheur : *Aller au bout de soi-même est une stratégie de pauvres* – J.Baudrillard.

Plus profond est mon nouveau savoir, plus haut sera le siège de mon nouveau doute.

Pas de déclausturation possible de la Caverne, elle n'a pas d'issues ; on peut seulement la transformer en sobre et misérable lanterne, s'imaginant plus puissante que nos ombres, ou en glorieuse taverne, où danseront nos ombres enivrantes.

Les hommes, c'est à dire les sujets, s'inscrivent dans mon modèle, comme moi-même, j'en fais partie ; modéliser un homme, c'est donner la mesure de son valoir en reflétant l'univers modélisé dans ses savoir, vouloir et devoir, face à cet univers ; strictement parlant, l'univers n'existe que reflété ainsi, il est toujours hypothétique.

Du cycle *l'admiration - l'inquisition - l'ignorance* (Montaigne) faire une simultanéité, tel est le but de l'éternel retour.

Deux notions creuses, aux trajectoires semblables ou parallèles, - le hasard et le destin. Sensées apporter du mystère à ce qui n'est qu'ignorance et faiblesse. Le scientifique les formalise en tant que lois, et le poète les reformule en métaphores.

L'être est fusion de la matière (représentation) et de la musique (expression), de la loi et de la liberté, de la dogmatique et de la sophistique, du connaître et du paraître. L'extinction de la seconde composante, de celle, où l'on veut briller ou prier, nous ramène aux robots ou moutons, qui ne peuvent que narrer ou parer.

On traite les sophistes d'escrocs de l'aphorisme, ce qui me les rend plus proches que les honnêtes bavards discursifs.

Me connaître, c'est comprendre l'instrument, dont je suis appelé à jouer : grosse caisse ou violon, harpe ou triangle ; mais cette connaissance n'existe guère pour l'homme-orchestre, l'homme-compositeur ou l'homme-silence, qui sont condamnés à se réinventer, en se vidant avant tout premier son. C'est la musique du monde qui se jouera en, de ou par moi.

Dans la connaissance de l'objet réel, on ne s'appuie que sur sa représentation, c'est à dire une substance avec ses attributions *quantifiées*, et l'on oublie son image *analogique*, qui est une véritable source de la représentation et une donnée immédiate de l'objet, appelée, par des bavards, - être.

Partir de soi, aller vers soi - deux errances, de banalité égale, et ayant pour origine l'idée d'un soi connu ou connaissable, et aboutissant,

logiquement, dans des étables. Le seul soi crédible est le soi sculpté, hors tout chemin, dans des ruines d'un soi immémorial, et exposé non pas au musée ou en librairie, mais au fond de mon souterrain ironique, où je place ma tour d'ivoire.

Le pur savoir se moque d'expériences et de vécus ; la mathématique s'en passe et ne s'appuie que sur l'esprit pur, comme notre Dieu ; elle a donc le droit de *prétendre à une proximité privilégiée avec Dieu* – G.Lichtenberg - *Anspruch auf eine nähere Verwandtschaft mit Gott machen* - et comme le bon Dieu cachottier elle laisse le souci du sens – aux philosophes !

La lumière est faite pour être comprise et maîtrisée ; et l'ombre – pour admirer son jeu ou s'y réfugier. Tenir à ce savoir et à ce plaisir, pour approfondir l'une et rehausser l'autre, ne pas inverser les rôles, pour ne pas tomber dans la platitude.

Les copies et les certitudes finissent par nous ennuyer, tous ; le besoin de métaphores est propre à toute l'humanité : les uns trouvent leur source dans la vie, d'autres - dans le savoir, d'autres encore - dans l'esprit, mais tous s'alignent de plus en plus sur le goût machiniste américain : *Même les métaphores, chez les Américains, sont mécaniques* – A.Rimbaud.

Me connaître ou ne connaître que ce qui est à *moi*, c'est la même chose. Mon soi inconnu est inconnaissable.

La meilleure création ne dépend nullement d'une réceptivité particulière - une découverte, qui balaie toutes les balivernes sur l'intentionnalité et fait de la Caverne ma vraie demeure et de ses ombres - le contenu même de mon savoir ; la vraie sensibilité n'a pas besoin d'objets ; mon acoustique est ma musique.

On ne peut progresser vers l'inconnaissable que par l'inconnu ; tandis que

seul le connu nous rapproche de l'inconnu ; ce qui justifie le prestige des mystiques et l'opprobre des charlatans.

Il y a, chez l'homme, un désir naturel - repousser ou mieux dessiner les frontières de ce qu'il peut savoir, et un désir artificiel - survoler ou vénérer ce qu'il ne peut pas savoir ; lorsque les deux cohabitent, on est face à un philosophe : *Dans quelle mesure l'essentiel reste inconnaissable, le penseur ne le sait que grâce à son savoir - Heidegger - Kraft seines Wissens erst weiß der Denker, inwiefern er Wesentliches nicht wissen kann.*

Être un Ouvert, c'est savoir qu'on ne sait pas ce qu'on veut le plus ; l'identité du vouloir et du savoir abstraits, dans l'Ouvert de l'Être, proclamée par Heidegger, nous rend Fermés dans l'Étant.

Tout discours philosophique, que son auteur le veuille ou pas, ne peut être sérieusement interprété qu'en tant qu'un poème. D'où l'ennui de Parménide et l'émotion d'Héraclite. Viser la connaissance, c'est adhérer au clan des raseurs jargonantes. Surtout parce que la connaissance philosophique n'exista jamais. En plus, sans le talent poétique, c'est se condamner à être imitateur ou acolyte. Avec le talent, tout langage devient musique, et tout objet devient étoile.

Tant de balivernes autour du rôle *constructif* et bénéfique du doute, nous libérant de la tricherie de nos sens (les exemples misérables du bâton brisé par une surface liquide ou du diamètre apparent du Soleil servant d'uniques illustrations) ; les sens ne nous trompent jamais, puisque chacun est impensable sans la raison, qui transforme, amplifie ou filtre leurs signaux, plus qu'elle ne les corrige. Il n'y a que trois choses, qui comptent dans la qualité du résultat, de notre vision du monde : les connaissances, l'intelligence et le talent - représentation, interprétation, expression.

Pour saluer ce qu'on vit, il ne suffit ni de *savoir pourquoi* on vit, ni de *bâtir le comment* de sa vie, ni de bien *choisir* les *où* et *quand* de sa vie, mais il faut bien *voir* ce qu'on vit - le regard l'y emporte sur le cerveau et les bras.

Il y a deux sortes d'intuition objective : la projection métaphorique de connaissances sur un nouveau domaine ou l'interprétation implicite d'un savoir câblé, n'affleurant pas sur la surface consciente. Elle est donc rationnelle et relationnelle, et non pas immédiate ou immanente.

À [Heidegger](#), pour savoir ce qu'est l'être, il faut savoir ce que le soi inconnu est (*nur wenn ich weiß, wer ich bin, kann ich wissen, was sein heißt*) ; la résignation à l'ignorance de soi sacralise nos désirs, la seconde ignorance sacralise doublement notre intelligence.

Est charlatan celui qui, d'une hypothèse parmi d'autres, fait un principe unique ; des charlatans notoires, pris en grippe par V.Nabokov - [Spinoza](#), K.Marx, S.Freud (charlatans du soupçon, bien que sa propre confiance en mots, non accompagnés d'intelligence, soit de la pure superstition), ou par [Schopenhauer](#) - F.Schelling, [Hegel](#) (*plumpe Scharlatane - charlatans lourdauds*, tandis que sa propre lourdeur fut du même acabit).

Le cycle du savoir : on représente ce qu'on croit savoir ; dans la représentation, on apprend ; l'apprentissage améliore ou augmente le savoir. Le savoir dynamique est question aussi de désapprentissage.

Celui-là tâtonne, s'égaré, se perd, mais de ses paroles monte une musique, qui fascine jusqu'à mon esprit ; celui-ci exhibe des choses indubitables, appelle des procédés irréfutables, expose une probité à toute épreuve, et je l'accueille dans un silence d'âme, sans que sa moindre fibre ne se mette en mouvement. Toutefois, ceux qui savent le mieux, se

perdent le mieux.

Dans les écrits des sots, ce qui saute aux yeux, c'est leur obsession par les *mots*, portant sur le savoir, la rigueur, la profondeur ; de cette manie des mots guindés naît l'illusion d'un discours bien réfléchi. On vise ces pédants, quand on dit, que *l'habitude d'un raisonnement logique tue l'imagination* – L.Chestov - *привычка к логическому мышлению убивает фантазию*. L'imagination, c'est un regard tourné vers la hauteur.

La transcendance, l'écran cachant le premier et les derniers pas, est l'opération inverse de la descendance, le culte de la succession de pas. Plus on s'émerveille de l'absurdité de la recherche, plus on est pertinent dans l'interprétation des trouvailles. *La vraie connaissance consiste à comprendre que ce qui est cherché transcende la connaissance* – St Grégoire de Nysse.

Ils voient dans le mythe de la Caverne - l'apologie de la lumière, tandis qu'il me dit, que le jeu des ombres est mon seul original, une traduction d'un texte divin, dont je ne maîtriserai jamais la grammaire. *Nous sommes une ombre profonde, laissez-nous en paix, les ignares* - G.Bruno - *Umbra profunda sumus, ne nos vexetis inepti*.

Le sage sait qu'il ne sait qu'en disant - c'est pourquoi il ne peut pas dire ce qu'il sait déjà. Le sot ne sait pas ce qu'il dit - c'est pourquoi il ne dit que ce qu'il sait.

Le savoir, plus que l'ignorance, peut nous plonger dans une nuit sans espoir et mal lunée, si nos lumières artificielles nous remplacent et lune et étoiles. On a une petite chance de tomber sur l'esprit dans la nuit ; en trouver dans les *sciences de l'esprit* - on n'en a aucune.

Chacun de nous est dans sa Caverne ; ce qui nous distingue, c'est la part

du non-savoir que nous réservons au contenu de nos images. Les plus bêtes sont ceux qui s'imaginent, qu'il suffise de sortir de cette Caverne, pour atteindre au savoir manquant. *En d'aveugles ténèbres entrent ceux qui se vouent au non-savoir ; en des ténèbres encore plus noires - ceux qui du savoir se contentent* - Upanishad.

Se connaître, l'une de ces fumisteries, héritées de l'Antiquité. Pour évaluer mon soi connu – nul besoin d'introspection : les sources de mes goûts et de mes passions sont communes à tous mes contemporains, autant scruter mon voisin plutôt que fouiller, vaguement, dans ma conscience insaisissable. Mais le soi inconnu, par définition, n'est qu'une étincelle divine du génie, qui n'a ni un langage fonctionnel ni un outillage intellectuel ; il m'inspire sans se dévoiler ; si je prétends le connaître, je me trompe de cerveau ou d'yeux.

On n'use pas sa vue, si l'on trouve avec les yeux fermés. La recherche, elle, ne fait que l'aiguiser, pour mieux cerner sa nouvelle ignorance. Les trouvailles sont des ruptures du temps, favorisant les naissances de nouveaux langages, qui consolident ou peignent ces trouvailles.

De Delphes à Königsberg, tant de soucis pour la connaissance de ses limites ou pour les limites de ses connaissances, tandis qu'il aurait mieux valu maintenir l'élan vers ses limites inaccessibles, rester un Ouvert.

Quand on se connaît, on vit dans la solution connue ; quand on se cherche - dans le problème du soi inconnu ; quand on s'invente - dans le mystère du soi inconnaissable. *On n'est ridicule que lorsqu'on ne veut pas être ce qu'on n'est pas* – G.Leopardi - *Le persone non sono ridicole se non quando non vogliono essere ciò che non sono.*

Être jeune : continuer à ne pas se connaître, à ne pas vouloir se ressembler, à entretenir l'ubiquité entre le regard et le geste : *Seul le*

creux se connaît – O.Wilde - *Only the shallow know themselves* - mais les creux seraient en nombre : *À tous les hommes il est accordé de se connaître* - Héraclite - ce don des sots s'est vu, apparemment, quelques refus.

Vouloir se connaître est une illusion, mais vouloir être reconnu est une bêtise. *Veux-tu être connu de tous ? tâche d'abord de ne connaître personne* - Sénèque - *Vis omnibus esse notus ? prius effice, ut neminem noveris*. Trouve le bonheur dans les étincelles de ton soi inconnu ; ne compte pas sur les bluettes de ton soi connu : *Être heureux, c'est pouvoir se voir sans horreur* – W.Benjamin - *Glücklich sein heißt ohne Schrecken seiner selbst innewerden können*.

Connaître (c'est-à-dire représenter) est ambition de l'artisan. C'est savoir (c'est-à-dire se sentir porteur des idées non-représentées) qui est désir du sage et de l'artiste ! Donc, chercher à faire connaître aux hommes ce qu'ils savent, c'est enguirlander l'artisanat (la transpiration) et non pas l'art (l'inspiration).

Pour que je me tourne du côté de mon soi inconnu, il y a une technique facile : reporter l'admiration des organes – y compris de mon esprit, y compris de mon âme – sur leurs fonctions. C'est ici que j'ai la sensation de faire partie de ce qui, tout en étant moi, est plus grand que moi – l'unification enrichissante, mystifiante, rehaussante. La hauteur d'une admiration est ce que la profondeur est à la connaissance – un contact, ou son illusion, d'avec l'au-delà.

Le savoir se vulgarisant, il devint facile et tentant, pour l'homme réaliste et orgueilleux, de n'émettre que de la lumière. Mais cette tendance nous fait trop souvent oublier, que nous sommes enfants de la nuit, où naissaient nos rêves. *L'homme est un dérivé de la nuit* - Hugo.

Les visages, les actes, les pensées des autres m'apprennent presque tout sur ce qu'est mon soi connu ; ils ne m'apprennent presque rien sur mon soi inconnu. Et même moi-même, j'ai beau interroger ce dernier, je n'entendrai jamais de réponses intelligibles ; il se réduit aux questions, dans un langage musical, qui surgissent au fond du silence de mon âme, pour la bouleverser et s'évanouir. *Troublé par le mystère, ton esprit, en se cherchant, se fuit* – F.Schelling - *Der Geist, der, wunderbar getäuscht, sich selber suchend, sich selber flieht.*

La scolastique, la superstition, l'ignorance – pour moi, l'homme du XXI-me siècle, est-ce un adversaire valable ? C'est ridicule. Pourtant, le seul mérite de [Descartes](#), de [Spinoza](#), de [Hegel](#) fut de s'élever contre ces sottises. Doit-on les admirer aujourd'hui, pour cela ? Ce serait un anachronisme.

M.Tsvétaeva - un don organique total, aucune adaptation au mécanique. Quelqu'un, qui croît et se sculpte, comme un arbre ou un Narcisse, ce qui est mieux que grandir ou se construire : *Tsvétaeva ne se maîtrisait pas, ne se construisait pas, elle ne se connaissait même pas et cultivait cette ignorance* – N.Berbérova - *Цветаева не владела собой, не строила себя, даже не знала себя и культивировала это незнание* - voilà encore de l'ignorance étoilée ! Si les autres ne vivent que de leur soi connu et maîtrisé et ignorent leur soi inconnu et sacré, c'est qu'ils s'éloignent de l'ange et s'approchent du robot.

Le doute fécond est soit purement langagier - inventer de nouvelles requêtes, soit purement conceptuel - modifier un modèle. Puisque nous ne savons de la réalité que ce que nos modèles réussis nous apprennent, tout le radotage sur l'indubitabilité de l'existence est sottise. Le savoir *des* choses et le savoir *sur* les choses sont la même chose (que [Wittgenstein](#) m'excuse...) ; la traduction du *cogito* n'est plus : de connaissances à l'être (la verticalité de la pensée, fondant l'horizontalité de l'existence), mais

connaître, c'est être (puisque l'horizontalité, pour ne pas dire platitude, les résume, désormais, tous les deux) ; connaître, sur un mode non-géométrique, c'est créer le modèle, l'habiller par un langage, formuler des hypothèses, les interpréter, donner un sens aux résultats.

Le savoir a deux stades : la représentation (le libre arbitre d'une synthèse) et le sens (la liberté de donation de sens à l'analyse de la représentation). **Platon** ne respecte pas la règle ockhamienne : de ses quatre *facteurs* – le nom, la définition, la représentation, la science – le premier n'est qu'une étiquette, collée à une représentation, et la définition fait partie de la représentation.

Je vaudrais par le doute qui me rend fort et par les certitudes qui me font aimer certaines faiblesses. La sagesse, c'est à dire l'union du talent et du goût, consiste à voir la place du croire ou du savoir.

Quels que soient mon savoir ou ma rigueur, le hasard se fauilera inévitablement dans mes images ou mes idées, que je ne dois jamais prendre trop au sérieux ; l'auto-dérision ironique est un moyen de respecter mon soi inarticulable, mais refusant tout hasard.

Notre vrai soi est un grand muet, comme Dieu ou la réalité ; être d'accord avec soi-même est une ânerie impossible. Mieux on s'interroge, moins on se comprend. *L'homme est un inconnu pour lui-même et il ne sait jamais ce qu'il est capable de produire sous une provocation neuve* (volé chez **St Augustin**) – P.Claudé.

Deux traitements possibles du bruit que nous recevons du monde : soit nous l'amplifions par nos buts (dans la platitude), soit nous le transformons par la puissance de nos moyens (dans la profondeur du savoir) ou par la noblesse de nos contraintes (dans la hauteur de la musique). Homère : *les dieux savent tout, et nous, nous n'entendons que*

du bruit - ne va pas assez loin.

Seul un homme éclairé a le droit d'émettre des ombres personnelles. La lucidité de l'ignorance encourage l'émission de communes lumières.

Que nous scrutons un livre d'histoire, notre savoir ou notre mémoire, exposé en mots, tout *fait* subit les écarts, dus à notre style, notre imagination, notre ironie ou nos filtres. Donc, opposer les faits aux abstractions n'a pas beaucoup de sens, puisque l'ennemi du fait ne peut être que quelque chose d'insignifiant ou idiot, dans le genre du mensonge, des élucubrations ou de l'ignorance. Et lorsqu'on n'a pas d'adversaire de taille, on n'a pas de valeur propre non plus. Donc, arrêtons de glorifier les faits (et les choses) et préoccupons-nous des images (et des mots).

Le travail suffit pour atteindre ou allumer une lumière ; pour animer des ombres il faut, en plus, du talent.

Nous vivons trois manières de percevoir le monde : la découverte, la maîtrise, le regard ; et il n'y a pas de chronologie unique préétablie, les étapes peuvent s'intervertir, se chevaucher ou même coexister. En mode découverte, tout miracle est vécu comme une banalité ; en mode maîtrise, toute banalité est réduite à une autre banalité ; en mode regard, toute banalité est vécue comme un miracle.

Tu mourras, inconnu de toi-même - Sénèque - *Ignotus moritur sibi*. Et peu importe si les autres te connurent ou pas. *Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer ?* - Voltaire – il faudrait y préférer l'ignorance étoilée à la connaissance étioyée.

Des non-savants surgissent et accaparent le ciel - St Augustin - *Surgunt indocti et rapiunt caelum*. Quand on voit avec quelle avidité les *docti*, c'est-à-dire la majorité d'aujourd'hui, s'accrochent à la terre, on

comprend, qu'il n'y ait pas foule aux marches du ciel, pour gêner les *indocti*.

Il se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes, que de nous à autrui – Montaigne. Ici, c'est le géomètre qui mesure les distances, en unités d'empathie (*Einfühlung*) ; là-bas - l'ignorant que nous n'avouons pas être, devant autrui, pour préserver notre narcissisme ou notre sympathie pour nous-mêmes.

Je ne sais pas ce que je suis, je ne suis pas ce que je sais - Angélu - *Ich weiß nicht was ich bin - ich bin nicht was ich weiß*. À la place du savoir, que malmène ici le mystique, essayez le *vouloir*, vous découvrirez l'esthète, le *devoir* - l'ascète, le *valoir* - l'ironique.

Un homme d'esprit sent ce que d'autres ne font que savoir – Ch.Montesquieu. Ce qui rend celui-là plus libre dans ses entreprises de démolition, et ceux-ci encore plus acharnés dans leur échafaudage de certitudes.

Quand sur l'arbre de la Connaissance une idée est assez mûre, quelle volupté de s'y insinuer, d'y agir en larve et d'en précipiter la chute ! - L.Vauvenargues. Et rester soi-même accroché à l'Arbre, là est le truc ! La patience d'une larve attendant les ailes du papillon. L'arbre de la connaissance est une idée, méritant plus de respect qu'un arbre fruitier réel ; on ne connaît le sensible qu'à travers l'intelligible.

Lorsque les réflexions se multiplient, les erreurs et les connaissances augmentent dans la même proportion - L.Vauvenargues. Ce qui s'appelle harmonie, une juste répartition de la lumière et des ombres !

Le doute ne diminue pas l'édifice du savoir, mais y ajoute de nouveaux étages. C'est grâce aux premiers que la vue, à partir des derniers, est

vaste. *Proprement dit, on ne sait que quand on sait peu. Avec le savoir grandit le doute* - Goethe - *Eigentlich weiß man nur, wenn man wenig weiß ; mit dem Wissen wächst der Zweifel.*

Utile est ce que tu ne sais pas, inutile - ce que tu sais - Goethe - *Was man nicht weiß, das eben braucht man, und was man weiß, kann man nicht brauchen.* La liberté est la nouvelle ignorance. L'esclavage est la vieille certitude.

La vie ne jaillit que de l'erreur et meurt dans le savoir - F.Schiller - *Nur der Irrtum ist das Leben, und das Wissen ist der Tod.* Le vrai se réduit au minéral ; le merveilleux, c'est à dire l'erreur dans un règne minéral, pénètre toute la vie. Celui qui prétend *savoir* la merveille, la tue. Hadès, ne signifie-t-il pas *celui qui sait tout* ? On meurt de deux façons : comme une fleur ou un grain (Perséphone). Si l'on veut vivre (la question n'est pas triviale), il faut savoir mourir comme un grain.

L'homme n'est que son soi connu - Hegel - *Der Mensch ist nur das, was er von sich weiß.* Le soi connu, c'est le *quoi*, le *pourquoi*, le *comment* de cet être, se réduisant au faire, au connaître, au représenter ; mais il existe (on aurait dû dire - est) un autre soi, le soi inconnu, dont l'être s'identifie au *qui*, dans lequel trouvent leur source et le rêve et la pensée.

L'affreux côté humain : il n'existe pas de bonheur, qui ne soit dû à quelque ignorance – H.Balzac. Depuis, le savoir éventa tous les secrets du bonheur des hommes, et l'on mesure l'affreux côté inhumain du robot qu'ils deviennent.

Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres - (et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est) – Valéry. Socrate le prit trop à la lettre. On ne *sait* que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les

atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir pour énigmatique le monde, qui va de soi* – R. Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes ([Schopenhauer](#)), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.

Une idée est claire quand nous faisons convention avec nous-mêmes de ne point l'approfondir – Valéry. *N'a de convictions que celui qui n'a rien approfondi* - Cioran. Ce que [St Augustin](#) dit du temps (*si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore* - *Si nemo ex me quaerat, scio ; si quaerenti explicare velim, nescio*) serait vrai pour tout ce qui est en nous (*Avant Kant nous étions dans le temps, depuis Kant le temps est en nous* - [Schopenhauer](#) - *Vor Kant waren wir in der Zeit, seit Kant ist die Zeit in uns*). Mais ce n'est pas la pauvreté de notre cerveau qui est en cause, mais la richesse des langages, créateurs d'ombres nouvelles. *Tout n'est que brouillon ; la notion de texte définitif relève de la religion ou de la fatigue* – J. Borgès - *No puede haber sino borradores ; el concepto de texto definitivo no corresponde sino a la religión o al cansancio*. Et l'espace, lui, n'a-t-il vraiment que trois dimensions, tandis que notre imagination géométrique pourrait facilement en ajouter tant qu'on veut ? Le temps-qui-passe et l'espace ouvert – deux énigmes du réel, défiant le temps-qui-dure et l'espace fermé.

Deux dangers : l'ordre et le désordre – Valéry. Puisque plus j'écoute l'un, plus je subis l'autre. Comme avec le savoir et le non-savoir. Il faut leur imposer mon jeu et mes dangers, en alternance. Ne pas oublier que l'ordre impératif vient de l'esprit et le désordre émotif – de l'âme ; une vie complète a besoin de tous les deux, comme la musique faisant appel aux aigües et aux graves.

La philosophie : faire semblant d'ignorer ce que l'on sait et de savoir ce

que l'on ignore – Valéry. C'est exactement ce qu'on appelle *docte ignorance* ! L'art d'ignorer les évidences, en les méprisant, et de maîtriser les apories (étymologiquement, les *doutes*), en s'y noyant. Les Grecs avaient déjà un mot, pour désigner la docte (ou feinte) ignorance de *Socrate*, - l'*ironie* !

Le problème n'est pas que les hommes ne sachent rien ou ne soient rien, mais que ce qu'ils savent et ce qu'ils sont se réduise aux algorithmes.

L'éviction successive de la poésie de toutes les sphères de l'intelligence. Aux origines, il suffisait au Poète de pratiquer l'interprétatif - les dieux, l'Histoire - (le scribe attiré le supplanta, avantageusement) ; ensuite, le Poète se reclassa dans le représentatif - les idées et les justifications - (l'érudit *reçu* ou *admis* le ridiculisa) ; hier, le Poète se réfugia dans le discursif - les images et les sons - (mais les bonnes oreilles se firent rares et l'image synthétique contenta les autres). Aujourd'hui, rien d'étonnant que le Poète s'accroche au non-figuratif, où l'on le confonde avec l'idiot du village.

Les seuls métèques à l'échelle planétaire, les Juifs, exilés ou errants, clament l'universel. Mais au lieu de chercher une patrie éphémère et exaltante du côté des nues, des horizons ou des catacombes - donc, dans la hauteur, le souffle ou la honte - ils la trouvent sur un sol solide et anonyme : dans le savoir, les droits de l'homme, les polémiques d'écoles. *L'univers entier est la patrie des âmes hautes* - Démocrite.

L'homme-robot, l'homme sans inattendus, l'homme, qui sait ce qu'il veut et ce qu'on attend de lui : *Il n'y a que celui qui sait ce qu'il veut qui se trompe* - G.Braque.

L'antihéros, l'homme n'élisant d'adversaires qu'au fond de soi-même. Le surhomme de *Nietzsche* en est un bel exemple, qu'un fâcheux malentendu

classa parmi les héros (César Borgia, chez les blasés du pouvoir, a la même place que Hamlet, chez les blasés du devoir, Don Quichotte, chez les blasés du vouloir, et Faust, chez les blasés du savoir).

Le sage réduit le nécessaire et se réjouit de l'abondance du possible ; le sot élargit le possible et souffre du manque du nécessaire. Qui renonce au superflu, se libère de l'indispensable. Et si le superflu était ce qui est *indispensable, sans qu'on sache à quoi ?* (J.Cocteau).

La vie vaut surtout par sa forme, son expression, sa musique ; mais les hommes s'attachent à son fond : au pouvoir, au savoir, au vouloir, dont les valeurs, moutonnières, robotiques ou bestiales, se hissent au-dessus des valeurs vitales, c'est à dire musicales.

L'insignifiance de notre époque n'est due ni à la tyrannie des sciences ni au dépérissement des arts, mais aux hommes en rupture de tout contact avec la noblesse, avec ses deux arbres unificateurs morts : la poésie et la passion. L'horreur de ces hommes, c'est qu'ils crurent se connaître et maîtriser leur soi terrestre, tandis que les hommes célestes sont en difficulté à s'entendre avec eux-mêmes.

Signes extérieurs de la robotisation des hommes : la dissociation entre compétence, intelligence et performance - *subtilitas intelligendi, subtilitas explicandi, subtilitas applicandi*.

Aujourd'hui, avoir le courage de ne pas être au courant de certaines évidences sociales est souvent le seul moyen d'échapper à la contamination par le conformisme ; comment ne pas ricaner devant le suranné : *sapere aude !* En plus, ce siècle d'inerties oublie, que la devise complète fut : *sapere aude, incipe !* Le goût des commencements et des finalités s'efface, au profit des mornes parcours robotiques.

La supériorité en profondeur du savoir, en ampleur de l'action ou de la liberté n'est pas une supériorité noble ; elle ne peut l'être qu'en hauteur du regard : *Il faut être supérieur à l'humanité par sa hauteur d'âme - Nietzsche - Man muss der Menschheit überlegen sein durch Höhe der Seele.*

Ni les poètes ni les historiens ni les savants n'expriment aussi nettement l'âme d'un peuple que les philosophes ; écoutez les Américains : *La croissance est la seule valeur morale des hommes. La démocratie est la métaphysique de l'homme commun* (J.Dewey - *Growth is the only moral end. Democracy is a metaphysics of the common man*), *Contrairement à la philosophie continentale, la philosophie américaine se dédie au futur* (R.Rorty) – le futur, dédié à la croissance du commun... Chez les sages comme chez les sauvages, c'est le goût musical qui discrimine le mieux les hommes : *Le jazz a renversé la valse* – F.Céline.

Ce n'est ni la déchéance, ni la pourriture, ni la décrépitude qui amènent le déclin de la culture (H.Arendt, [W.Benjamin](#)), mais au contraire, l'excès de santé stérile, la rigueur et la robustesse, la facilité de produire des images cohérentes, facilité performante, qui n'a plus besoin ni de talent ni d'audace ni de compétence.

D'Empédocle à [Sartre](#), des légendes accompagnaient l'écrit des *maîtres à penser* ; aujourd'hui, les écrits des philosophes ne font qu'illustrer les faits divers des *maîtres à se lancer* en tant que produits qu'ils devinrent. La bêtise [socratique](#) se généralisa aujourd'hui : ne pas comprendre, que dans la chaîne – parler, penser, écrire – l'ampleur du tempérament, la profondeur du savoir, la hauteur du talent – les deux premières étapes sont presque inutiles, pour résumer une intelligence.

La vague suggère la profondeur ou la hauteur, tandis que la vogue témoigne de la tendance gagnante, l'horizontale ; souvent, c'est entre ces

deux choix qu'hésite l'homme. Vos vagues myopes, toujours dans le sens de la vogue de l'étable, en entretiennent l'insubmersibilité. À cognition défaillante - termitière déferlante.

À 25 ans, on maîtrise toutes les connaissances vitales ; le reste de l'âge adulte n'est qu'une accumulation, une adaptation, une reformulation ; pourtant, la gent professorale et sénile continue à réduire la vie à l'acquisition de connaissances. La vie est une collection de palettes et de vocabulaires, d'où doit sortir la musique vitale, sentimentale - verbale ou picturale.

La robotisation des âmes n'a rien à voir avec une *mathématisation* des savoirs. Peintres et géomètres sont frappés aujourd'hui par la même inculture et au même degré.

C'est là où l'on se perd qu'on a les meilleures chances de se trouver. Se connaître, paraît-il, c'est connaître son néant ([Pascal](#)) ou son horreur (N.Bossuet) : *Quelque accident fait-il, que je rentre en moi-même : je suis gros Jean comme devant* – J.La Fontaine. Le néant serait ce qui ne se donne qu'à l'intuition intellectuelle, le Moi par exemple (J.Fichte) ; l'intuition empirique se chargeant du reste, du non-moi.

La robotisation des hommes n'est pas dans la préférence du conceptuel, au détriment du métaphorique. Les vrais concepts sont d'origine extra-langagière. Le robot n'emploie que des métaphores figées, consensuelles, à travers lesquelles l'accès aux objets est immédiat, mécanique, sans aucun accompagnement musical, sans aucune danse de mots enchanteurs, sans aucune inconnue sur l'arbre du savoir.

L'art a définitivement renoncé à son statut sacré et s'est soumis à la loi profane. L'économie tout-puissante profana les couleurs, mélodies et pensées ; le performant évinça le compétent ; le visuel se moqua de

l'invisible ; le verdict statistique se substitua aux jurys artistiques ; la rue remplaça la scène. Mais, moyennant ces greffes, prothèses et outillages, la survie est assurée, même si l'identité du personnage le place désormais dans la famille des artisans, robots ou domestiques. Et qui parle de résurrection ou d'insurrection ne songe ni aux croix ni aux barricades, mais aux investisseurs audacieux.

Quand je lis les propres *réflexions* de ceux, qui voient la place de la pensée *valéryenne* dans un album pour filles, j'y tombe sur un ennui, épais et plat, qui paralyserait et poétesses et duchesses et concierges. Même *Sartre* est comique, lorsqu'il parle de l'*ignorance* de *Valéry* (ce qui est aussi statistiquement juste et intellectuellement bête que de trouver, que *Dieu n'est pas un artiste*). Comment leur faire comprendre, que ce n'est pas le savoir, mais le savoir du savoir, le temps hors du temps, *idea ideæ*, qui est signe d'un esprit supérieur ? Leurs *réponses* aux questions des autres sont incolores ; aucune envie de répondre à leurs *questions* grisâtres. Je ne sais même pas, si *Sartre* est un peu intelligent ou non.

Finis le temps des maîtres d'élégance ou de flamboyance ; aujourd'hui, même un expert en cervelle est un vulgaire cordonnier, au goût très bas. *Pas plus haut que le soulier, cordonnier !* - Pline l'Ancien - *Sutor, ne supra crepidam !* La fabrication d'ailes est un ministère, pas un métier, quand l'ascension n'est que rituelle.

Gagner en savoir, au lieu de rendre les hommes plus ouverts aux saveurs et aux douleurs, les rend insipides et imperturbables. On finit par regretter leurs aigreurs et amertumes de jadis.

Imaginez *Platon*, se cramponnant à sa cire et à son stylet et brocardant l'infamie technocratique des inventeurs du papier (comme Chateaubriand et A.Vigny maudissant la locomotive à vapeur) - c'est pourtant ce que font nos intellectuels geignards et aigris, face à la joyeuse avancée du gai

savoir des ordinateurs. L'affreux *Gestell* de Heidegger n'est pas en salle-machine, il s'incruste dans vos circuits mentaux sans courant de rêve ! Le triomphe du robot, chez les hommes, n'est ni extérieur ni technique, mais intérieur et psychique. Moi, charlatan de mon étoile, dois-je m'effaroucher, puisqu'on se met à explorer les astres ?

Faire table rase du passé n'est pas la vraie barbarie ; la vraie, c'est ne vivre que dans le temps, ne pas s'apercevoir de l'intemporel, traversant les époques, les langues, les savoirs.

Sans bûcher, de temps en temps, la bibliothèque devient aussi ennuyeuse ou pernicieuse que le diplôme sans livres. Surtout, s'il n'y a aucun autre moyen d'inviter l'homme à chercher sa propre beauté ou, au moins, la vérité des autres. On brûlait déjà des bibliothèques, à cause d'un seul Livre, résumant toutes leurs valeurs. Je me méfie des valeurs, qu'on transvase ; elles devraient naître et mourir entre les mêmes couvertures.

Le bon héritage du passé n'est pas dans le remplissage et la structuration de notre mémoire, mais dans la constitution de bonnes contraintes, qui n'attacheraient notre esprit qu'au ton et à la noblesse, dont le dénominateur commun s'appelle hauteur. La barbarie, c'est de n'en garder que les faits, les savoirs, les systèmes, voués, tous, à la platitude. Le sommet de la barbarie, c'est le robot, ne vivant que de formules : *L'honneur fiche le camp – il en reste la formule, ce qui équivaut la mort* - Dostoïevsky - *Исчезает честь — остается формула чести, что равносильно смерти чести.*

Les mêmes climatiseurs donnent vie aujourd'hui aux porcheries et aux bibliothèques ; le porteur de raison n'a plus aucune raison de toiser le porteur de jambon. *Celui qui partage le savoir avec ceux qui en sont indignes suspend des perles au cou des porcs* - le Coran.

La philosophie avait une chance de survivre à la robotisation des hommes, en restant, comme jadis, du côté du *soft*, avec des fonctions plutôt qu'avec des organes. Mais elle tenta de placer sa compétence du côté de la rigueur du *hard* ; la prétention d'être organe la dévalorisa, faute de performances. Ainsi, le *soft* perdit sa dernière *interface* lyrique, désormais seule la raison calculante l'exécute.

Jamais la créativité humaine ne s'exerçait à une telle échelle, jamais la tolérance n'adoucissait à ce point les mœurs, jamais le savoir ne jouissait d'un tel prestige - et pourtant votre siècle est des plus barbares, car tous ces choix se font par une raison en *bronze*, en absence des cœurs *brisés*.

Je hais la foule profane et l'évite - Horace - *Odi profanum vulgus et arceo*. Haïr la foule docte, dans laquelle je suis plongé, dans ce siècle éclairé, devint autrement plus vital. La Fontaine haïssait les *pensers vulgaires*, puisqu'ils furent *injustes, téméraires* ; aujourd'hui, c'est leur justice douceâtre qui est beaucoup plus nauséabonde.

La manie de comprendre les hommes nous empêche de les connaître - L.Chestov - *Стремление понять людей мешает нам узнать их*. La manie de connaître les hommes nous empêche de les aimer, puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore. Les hommes n'écoutent ni ne vivent plus que de leur soi connu, compris et classé ; au-delà de la compréhension mécanique, aucun mystère, initiatique, impénétrable, inclassable, ne nous interpelle plus.

La patrie n'est pas ce qu'on aime, elle est ce qu'on aime, sans savoir pourquoi. *La France est un revenez-y d'écumes et de fontaines, de cascades et d'avens, une façon de s'y prendre avec les robinets, les regards des filles et le temps qui passe* - R.Debray.

Progrès du savoir : après *Astrologie à la portée des duchesses* on écrira

Comptabilité à la portée des poètes. Le syllogisme poétique éteignant le dernier astre.

Je vécus tant de belles sensations à la lecture de ceux qui ne faisaient qu'effleurer élégamment de beaux sujets – des caresses conçues, des caresses perçues. Quant à ceux qui creusent, forent ou percent, je n'en vis jamais qui m'émouvrait ou m'étonnerait, en exhibant des pierres précieuses ou en laissant jaillir une belle fontaine.

La propension à m'étonner ne vaut rien si, dans moi-même, il n'y a rien d'étonnant. Imite [St Augustin](#) : *Je suis devenu énigme à moi-même - Factus eram ipse mihi magna quaestio.*

Parmi la gent philosophale, l'une des oppositions les plus flagrantes est celle entre la *source* et le *fondement* (le *Grund* de [Heidegger](#)), le choix des commencements - partir d'une hauteur (et la source se trouve toujours plus haut que tous nos *courants*) ou bien bâtir sur une profondeur (qui ne traduit souvent que la gravitation tout mécanique). On meurt de soif de vouloir, près d'une haute fontaine, ou l'on nourrit ses bas appétits de savoir.

L'apologie de l'ignorance et de l'impuissance : la jeunesse, ignorant les prémisses de la vie, parvient aux conclusions justes et exaltantes ; la vieillesse, inapte désormais à déclencher les conclusions, en maîtrise, parfaitement et amèrement, les profondes prémisses.

Si un avis pathétique sait résister à la démolition en règle par l'ironie, sa négation a souvent les mêmes assises, mais ce genre d'édifice est rarissime dans l'architecture foncièrement manichéenne du savoir, au tiers exclu.

Les plumes, qui déversent des flots de *réflexions* sur la connaissance, sont

généralement celles qui n'avaient jamais trempé dans la cornue ni caressé le nombre.

L'ironie est la pudeur des délicats. Elle dévie la verve de toute cible indigne, elle retire le jugement tranchant du monde du paisible savoir et le plonge dans l'univers du frisson caché.

La médiologie concerne le savoir, qui, lui, se transmet et s'hérite, mais non la sagesse. Celle-ci, normalement constituée, meurt en croix, quand ce n'est en couches ou au fond d'un puits. Mais, contrairement à l'ignorance, elle encourage les visites de ses cimetières, où se côtoient fantômes et ressuscités.

La chute actuelle du prestige des philosophes n'est pas due à l'affaiblissement de leurs compétences, mais à l'inutilité de leur savoir, dans la poursuite du seul but qui reste aux hommes – réussir une carrière.

Toute prétention à la nouveauté aboutit à l'une de ces deux questions : *qui n'as-tu pas lu ?* ou *qui as-tu pillé ?* *Qu'as-tu que tu n'aies reçu ?* - St Paul. Être fidèle à l'immuable appel du Même est plus prometteur et personnel que sacrifier à la *tradition de la rupture* (O.Paz).

L'ignorance étoilée est souvent le dernier recours, pour ne pas laisser le savoir éteindre le scintillement de ta dernière espérance. L'étoile étant le contraire de jovialité, la poésie, paradoxalement, est, à la fois, l'ignorance étoilée hyperboréenne et le *gai saber* méridional !

Le scepticisme se fonde sur la raison ; le savoir, la rigueur, l'irréfutabilité l'auréolent. Il est moins robotique que le stoïcisme et moins moutonnier que le cynisme. Il est donc l'adversaire de choix pour la noblesse, qui prône l'illusion poétique qui sauve, le vertige romantique qui élève, le sacrifice gratuit qui sanctifie.

Deux lectures du perfide et ironique impératif de Delphes, *Connais-toi toi-même* : les sots en arrivent à la jubilation niaise, faussement réflexive - *Je me suis retrouvé*, les sages - à la mélancolie passive du *Je suis perdu*.

Le mauvais pessimiste découvre un ver dans la pomme et décrète l'évacuation du paradis ; le bon optimiste vit, enthousiaste, même dans l'enfer, en y cultivant l'arbre du savoir - le pommier.

Pour savoir que les choses connues ne sont pas grand-chose, il faut en avoir connu énormément.

Je me relis et je n'y trouve aucune trace des lieux, où je bouquinais ou bossais ; ni Moscou ni Paris, mais la Méditerranée, elle y est omniprésente, elle qui illuminait les autres, elle qui m'enténébra. Je me fiche de ma cervelle comme de mes muscles ; je veux coucher mon âme en compagnie de mes caresses.

Quelques questions anthropomorphiques, au sujet de Dieu : *main* de Dieu - combien de doigts ? Dieu est *omniscient* - où est Sa mémoire centrale ? dans la moelle épinière ou dans l'hémisphère cérébrale gauche ? Dieu *récompensera* le vertueux - par un chèque ? paiement en nature ? Dieu est en *colère* - tape-t-Il du pied ? bave-t-Il ? Dieu *reconnaîtra* les siens - à l'odorat, au goût, au toucher ? par reconnaissance des formes ?

Il faut nous méfier de l'ivresse, qui accompagne nos incursions dans l'inexistant : la bêtise et la banalité l'innervent même plus que le réel même ; l'imaginaire doit compléter le réel, sans se substituer à lui ; sans la profondeur du savoir et la hauteur du valoir, les deux risquent de ne former qu'une vaste platitude.

De l'importance de la culture générale dans les affaires publiques ou

privées : Hitler pouvait refuser le privilège de fournisseur attiré de chambres à gaz à celui qui n'était pas assez sensible à la peinture ou à la musique ; Staline pouvait accorder deux voire trois années de sursis à un poète, qui saurait la différence entre un Ossète et un Géorgien, mais destiné à recevoir une balle dans la nuque. Congédier son domestique, pour avoir violenté Vaugelas (Molière), est un abus de la même lignée.

Vouloir rester incompris est aussi bête que ne compter que sur ce qui est à comprendre ; les mélodies de l'inconnu s'écrivent entre les lignes, et elles valent plus que les lignes du connu.

Toute mise en place d'une représentation doit respecter la rigueur et la cohérence d'un méta-paradigme apriorique, contenant certaines notions de base, telles que : graphe de concepts, réseau sémantique, scénario, sujet, essence, événement, et que tout informaticien moderne maîtrise sans peine. Mais quand les pédants ou les bavards, [Aristote](#) et [Kant](#) y compris, tâtonnent autour de ce sujet, cela donne un verbiage amphigourique, appelé métaphysique. Le cogniticien s'appuie sur une grammaire, et le métaphysicien – sur des vœux pieux.

L'un des bienfaits de l'Internet : il devint dérisoire de se gargariser des connaissances accumulées dans notre mémoire de rats de bibliothèques ; tout même les retrouve en quelques clics. Dans les chefs-d'œuvre du passé, rien de significatif ne le doit à ces fichues connaissances ; désormais on ne peut compter que sur le talent. Hélas, les connaissances se multiplient, les talents se raréfient.

Après avoir chanté les doigts de sa muse, la rose et les astres, le poète déclarerait que ce fut la maîtrise de l'anatomie, de la botanique et de l'astronomie, qui rendit son métier possible - c'est exactement ainsi que se présentent les philosophes, avec leurs pitoyables invocations de la logique, de la science, du savoir.

Ils pensent que le philosophe est un homme, qui crée des concepts, formule des questions, nous comble de ses réponses, soupèse des savoirs ou déchiffre des théories, tandis que c'est surtout celui qui, en toute circonstance, peut (doit ou veut) nous faire rire ou pleurer, au choix, au lieu de calculer ou de nous morfondre.

Derrière la rigolade permanente de l'homme du commun se devine un permanent sérieux, cet effet d'une sombre ignorance ; sous le sérieux permanent de l'homme d'esprit se lit une permanente rigolade, cet effet d'un gai savoir.

Ils écrivent en puisant dans un puits *profond*, plein de leurs idées, souvenirs, savoirs, et ce qui s'avère être de l'eau courante, mue par la même pression extérieure. Tandis que la condition nécessaire d'une écriture est la présence d'une haute fontaine, me faisant mourir de soif. La soif inextinguible (*insatiabilis satietas* de [St Augustin](#)) est la plus belle contrainte d'homme de goût.

Chez [Nietzsche](#), [Valéry](#), [Cioran](#), il y a une espèce d'obsession, maladroite et mal-orientée, pour le *fond* – la force, la connaissance, la fébrilité - où ils s'avèrent assez médiocres, tout en étant brillants dans les exacts contraires, se résumant dans la *forme* : l'acquiescement résigné, l'intelligence intuitive, le style équilibré. Les défauts de notre esprit, favorisent-ils les qualités opposées de notre âme ?

Le sérieux, c'est la lutte politique et l'approfondissement du savoir, et l'une des tâches de l'ironie consiste à nous en débarrasser. *Ironie ! Vraie liberté, c'est toi, qui me délivres de l'ambition du pouvoir, du pédantisme de la science, de l'adoration de moi-même* – J.Proudhon. Toutefois l'ironie dédie le vertige et le savoir à la vénération de l'inconnu, dont le premier s'appelle soi.

L'ignorance, c'est la constance. Mais l'addition de constantes, même de savantes, ne produit aucune formule et cache la constante même. C'est pourquoi un sot connaissant est plus sot qu'un sot ignorant.

Nous sommes tous condamnés à nous adonner à l'acrobatie avec des signes ; la connaissance met des tapis sous nos pieds pour amortir les chutes, mais l'ironie fait mieux, elle suspend la gravitation et nous arrête en plein vol.

Pour les uns, les conditions a priori de la sensibilité sont l'espace et le temps ; pour les autres - les structures et la logique ; pour les derniers en date, et les plus nombreux, - le moule et les voies bien tracées. Les pédants, les peintres, les pantins.

Une grande légèreté favorise la descente dans les profondeurs. Le poids du savoir permet un élan vers la hauteur.

À force de répéter que l'homme est un arbre, je finis par voir dans la femme une pomme et un serpent, réveillant non pas une curiosité pour le savoir mais une soif de l'inconnu.

N'être que prêt, tout est là - Shakespeare - *The readiness is all*. Ce n'est qu'un tiers, le tiers des scouts, l'autre tiers serait prêt pour l'action contraire et le dernier, le meilleur, pour reconnaître sa défaite (ce que tu résumes bien : *Être mûr, tout est là* - *Ripeness is all*), quand vient l'heure de l'acte lui-même (à rebours de *l'antériorité de l'acte sur la puissance* d'[Aristote](#) ou du Docteur angélique). Du Faire au Fait - on s'abaisse, du Dire au Dit - on s'élève. L'opposé de l'opiniâtreté ou du risque. Saluer l'énergie, sans la traduire en mouvement, se contenter de désirer. Tenir à son regard, qui accompagne l'action, est plus instructif qu'agir en le suivant. Savoir ce que je fais, plutôt que faire ce que je sais. Ne pas

redouter de n'être que prêt à vivre. Faire ses sélections, sans faire de choix. Avoir à sa disposition, sans disposer. La disponibilité serait le bonheur à proprement parler du Chinois. *La possibilité est vie, et tout le reste - déchet* - Valéry. Caresser l'idée, sans l'habiller en concept. Je peux rater le but, mais je l'aurai bien perçu ou bien nommé.

Les intellectuels sont ceux qui donnent des valeurs à ce qui n'en a point - Valéry. Et ne s'arrêtent pas à celles qui crèvent les cadrans ! Le moyen élégant de donner de la valeur au monde plein est de s'adonner à l'orfèvrerie du néant. Un intellectuel a trop de mots, pour dire plus qu'il ne sait.

Lire des livres de citations est une excellente occupation pour ignares - W.Churchill - *It is a good thing for an uneducated man to read books of quotations*. Quand ni ex-citation ni in-citation n'accompagnent la citation, on se contente de ré-citation de procès-verbaux, de modes d'emploi et de recettes de cuisine, lectures préférées des savants.

Si j'avais su, je serais devenu serrurier - A.Einstein - *If I had only known, I would have become a locksmith*. Au lieu de forcer des portes, de se tromper de clefs, de se trouver, en permanence, face au mur, s'égarer sur le toit ou s'éterniser à la fenêtre.

La tradition ? Noblesse héréditaire du plagiat - S.Lec. *Un génie emprunte noblement* - R.W.Emerson - *Genius borrows nobly*. La muflerie des inventions est plus traditionnelle, sans être transmissible. L'ignorance des racines - la maladie des branches sèches. *L'immaturité se reconnaît dans l'imitation, la maturité - dans le vol* - T.S.Eliot - *Immature poets imitate, mature poets steal*. On vole des livrets, on invente sa propre musique. *Un bon compositeur n'imité pas, il vole* - I.Stravinsky - *Хороший композитор не имитирует, но ворует*. Le créatif n'adapte pas, il adopte ; le poussif n'acquiert pas, il conquiert. L'art ignore le sixième Commandement.

On traite pèle-mêle les savoir, les savoir-faire et les savoir-être – R. Debray. C'est-à-dire, les problèmes, les solutions et les mystères. Quand on les traite séparément, on obtient les technocrates sans âme, les artisans sans envol, les mystiques sans geste. Le *pèle-mêle* matérialiste perce, voyez ce qui est mis en tête ! Le *pèle-mêle* idéaliste consisterait à en imaginer le cycle.

Heidegger entretient notre intérêt pour l'être grâce aux enveloppements morphologiques ou poétiques autour de ce *mot*, tandis que l'ennui des Antiques ou des Modernes provient du développement de l'*idée*. Les raseurs ramènent l'être au devoir-être, au pouvoir-être, au vouloir-être, au savoir-être, tandis que, plus que l'éthique du devoir, plus que la volonté du vouloir, plus que la puissance du pouvoir, plus que la profondeur du savoir, c'est le talent, c'est à dire le haut valoir seul, qui justifie nos illuminations ou nos élucubrations.

Pour nous nourrir de mots, le talent fait appel aux deux ressources de goût – l'intelligence du solide et la noblesse du liquide. Le solide est évident, et le liquide est fantaisiste. Le mot délicat sera suspendu entre la profondeur et la hauteur, entre la pesanteur et la grâce, entre le savoir et le valoir. Et le talent n'y a pas besoin d'un ordre chronologique : *Donne du poids au mot, avant de lui donner le souffle* - Shakespeare - *Weighest thy words, before thou givest them breath.*

Le mot n'est signe ni de la chose ni du concept. Le mot est *volonté* de désigner la chose, volonté, qui ne débouche sur la chose qu'en *transitant* par le concept (et le concept, non plus, n'en déplaie à Aristote, n'est pas signe des choses ; le concept est la connaissance même de la chose). Le mot n'est ni similitude ni représentation, mais symbole évocateur, excitant, référençant, focalisant. Le mot est une forme travaillée par un désir de fond.

Quand des savants de la *connaissance*, que sont P.Claudiel, G.Marcel ou P.Ricœur, produisent leur jeu de mots gynécologique de *co-naissance*, j'ai envie d'enchaîner, sur le même thème hygiénique, par *con-aisances*.

Ironie viendrait d'*interroger*, mais c'est plutôt s'arroger le droit régalien d'élever une interrogation problématique à la dignité d'aporie mystique. Cette élévation fait de l'ironie une espèce d'ignorance, docte ou étoilée.

Phénomène, un mot étrange, dont les significations chez [Platon](#), Sextus Empiricus, [Kant](#), [Hegel](#) ou [E.Husserl](#) sont complètement différentes. Il faudrait le rapprocher de fantaisie, d'imagination et donc de représentation. Tout connaître par la représentation ou, bien au contraire, par la (ré)interprétation – deux démarches également défendables.

Dans un écrit de fiction philosophique, il y a toujours deux facettes : des idées ou des mots, l'universel ou le personnel, le savoir ou l'auteur. Deux types de faiblesse de ma plume : lorsque les idées *datent* – manque d'attachement, ou *date* l'auteur – trop d'attachement.

La connaissance des mots ne conduit guère à la connaissance des choses (quoiqu'en pense [Platon](#)), mais elle sert à formuler de bonnes requêtes au sujet des choses connues.

Le sens d'un mot (à part les mots grammaticaux) est une chose banale : c'est une étiquette attachée à un objet ou à une relation du modèle. Rien à ajouter, tout cratylisme est niais. En revanche, le sens d'une requête est une chose bien délicate : l'analyse syntaxique, la génération d'un arbre sémantique dans le modèle (d'une réponse à la requête), la confrontation pragmatique de cet arbre avec la réalité modélisée, débouchant sur le savoir ou sur l'action.

De l'orthographe : le savoir approfondi s'honore d'un point final ; la connaissance rehaussée prend un point d'exclamation ; *l'élargissement du savoir débouche sur un point d'interrogation* - H.Hesse - *die Vermehrung des Wissens endet mit Fragezeichen*. On sait ce qui plie ce point d'interrogation, plutôt plat, en point d'exclamation, plutôt élané : *C'est en hauteur que le savoir doit déployer son défi, auquel se dévoile toute la puissance de l'être-caché de l'étant* - Heidegger - *Das Wissen muß seinen höchsten Trotz entfalten, für den erst die ganze Macht der Verborgenheit des Seienden aufsteht*.

Nos organes des sens sont si miraculeusement bien adaptés pour saisir la réalité, que, chez les Grecs, les mots *penser, déceler, savoir, percevoir, connaître* sont de parfaits synonymes. Les pédants, qu'ils soient philologues ou philosophes, ne le comprennent pas et érigent d'infinies arguties autour des nuances, inexistantes chez les Anciens.

Il manque au français le mot *Erkenntnis*, qu'on traduit, faute de mieux, par *connaissance*, tandis qu'il s'y agit de quelque chose, qui est, à la fois, le processus et le résultat d'un acte primordial : le passage d'un inconnu vers le domaine du connu, au moyen d'une unification d'arbres (requête vs représentation), qui précède le concept même d'égalité, sans parler de celui de choses égales. Ce n'est pas l'égalité qui est câblée en nous, mais le mécanisme d'unification.

Les mots exprimant la modalité (par laquelle un sujet formule sa vision des objets – hypothèses, intentions, mémoire, connaissances), sans avoir un sens sémantique propre, ont un méta-sens, sous forme de mondes hypothétiques, éventuellement incompatibles avec les mondes avérés ou validés.

Les résultats en algèbre ou en analyse auraient gardé exactement la même valeur, si nous n'avions pas adoptés les notations de Newton,

Leibniz ou Gauss. De même, notre connaissance du monde ne perdrait rien, si l'on renonçait à l'emploi d'une langue quelconque. Donc, parler comme Heidegger ou Wittgenstein, que les limites de notre univers coïncident avec celles de notre langue, est une sottise.

Face à un modèle du monde, la fonction première de la langue, comme d'une interface graphique en informatique, est la fonction instrumentale ; mais la langue, comme le graphisme, dispose de ses propres ressources d'expressivité, et quand elle y place son message principal, elle devient art et rend secondaires et le savoir et l'intelligence ; l'essentiel n'y sera plus l'accès aux objets, mais l'harmonie du parcours.

Tout ce que voit un sot a déjà un nom ; le sot est privé de regard. La vue, c'est la connaissance, le regard, c'est la reconnaissance. Le regard est la vision des choses innommées : *Voir ce qui n'a pas encore de nom, bien qu'offert à tous les yeux - Nietzsche - Etwas sehen, das noch keinen Namen trägt, ob es gleich vor Aller Augen liegt.*

Ni l'intelligence ni le savoir ni la conscience ni la rigueur ne sont pré-conditions d'un discours philosophique ; son unique élément est le langage, qui est à la fois contrainte et ressource ; tout s'y formule en termes d'un vocabulaire et non pas en concepts ; les rares à l'avoir compris : Héraclite, Nietzsche, Heidegger.

Le doute français se rapproche bizarrement des certitudes : *douter - se douter*, à moins que ce soit l'effet d'une double négation : s'obliger à douter aboutissant à se raidir. Ou bien, ce qui est encore plus subtil, ce serait le choix d'objet du doute qui métamorphoserait ce verbe : *Je doute de ce que je sais, je me doute du reste* – Ph.Lacoue-Labarthe.

On bâille ferme, lorsque le philosophe ne parle que de philosophie, ou le philologue - que de philologie ; c'est l'intérêt ou la volonté que le

philosophe tourne vers la forme langagière ou le philologue - vers le fond conceptuel, qui sont plus prometteurs. Ce qui est curieux, c'est que l'incompétence ne gêne en rien les philologues ([Nietzsche](#), [Heidegger](#)) et ridiculise - les philosophes ([Wittgenstein](#), M.Foucault).

Dans l'arbre de la connaissance, quelle est la place du langage ? - fournir un ramage harmonieux, faire éclore des fleurs et couler la sève (*Je presserais mes idées, pour en extraire la sève* - Dante - *Io premerei di mio concetto il suco*), donner un sens à la cime - mais je ne vois sa place ni dans le tronc ni dans les racines : *Le sensible et l'intelligible, en tant que troncs de la connaissance, émergent d'une même racine, racine inconnue* - J.G.Hamann - *Sinnlichkeit und Verstand als zwei Stämme der Erkenntnis entspringen aus einer gemeinen, aber unbekanntem Wurzel* - et elle n'est certainement ni langagière ni conceptuelle, mais purement mentale.

L'agaçante capacité protéiforme du verbe *faire* - de l'action au constat, de la création au bilan. Pour moi, le soi inconnu est fait ; il est à faire, pour [Valéry](#) : *C'est ce que je porte d'inconnu à moi-même qui me fait moi* - je le traduirais par : *ce qui devient connu quitte mon vrai soi*.

Deux fonctions du langage : narrer le connu, chanter l'inconnu. Se fusionner avec un fond ou être une forme libre.

L'obscurité qui entoure le sexe et la langue des anges est plus éclairante que la rigueur de la grammaire et des scénarios du robot. Connaître intuitivement ou abstraitement est plus excitant que de formuler des propositions correctes.

Le sort comique du mot *absolu*, dans la philosophie européenne (*ein Kabinettstück für Philosophieprofessoren* - [Schopenhauer](#)). Tant de fronts froncés au-dessus du savoir ou de l'esprit *absolus*, tandis que, pour les

Germaniques, écrasés par l'érudition [hégélienne](#), ce mot signifierait tout bêtement *absous, résolu, réconcilié*, suite à la brumeuse résolution dialectique, débouchant, Dieu sait pourquoi, sur une *perfection*. La même fortune (pour)suivit les mots *universel, aliéné, essentiel*. D'ailleurs, la dialectique, qui ne se rend pas compte, que la plupart des contradictions se réduisent au choix de langages et non pas à la logique, est bancale, comme le sont des concepts qui lui sont attachés.

Dans le mot, il y a toujours une partie *de qui*, l'écho du soi connu, et une partie *qui*, la voix du soi inconnu. Les idées ou le style, la rigueur ou le ton, le savoir ou le valoir.

Quand je lis le linguiste borné ou le philosophe vague, je comprends qu'il est impossible de savoir ce qu'est la langue, si l'on ne sait pas ce qu'est la raison, et qu'il est impossible de savoir ce qu'est la raison, si l'on ne sait pas ce qu'est la langue. Il manque, respectivement, un bon quantificateur universel ou un bon quantificateur existentiel.

Dans le discours sur les connaissances, la question centrale est la distinction entre ce qui est conceptuel et ce qui est langagier ; on n'a pas besoin d'une vaste culture philosophique, et encore moins d'une culture linguistique, pour en juger ; seul un poète, doué d'une intuition philosophique et de quelque savoir technique, peut en dresser un tableau intéressant. À l'opposé, ni [Kant](#), ni [Hegel](#), ni [Nietzsche](#), ni [Wittgenstein](#), ni [Heidegger](#) n'eurent jamais une intuition linguistique valable, pour formuler une théorie complète des connaissances, sans parler des Anciens, chez qui, la-dessus, on ne lit que des balbutiements. Seul le grand [Valéry](#) fut lucide, avec ses *états mentaux* et sa vision des *substitutions*.

Il existe bien un parallèle profond entre l'interprétation de l'être du monde et l'interprétation d'un discours, intelligent et original : dans les deux cas, on peut, techniquement, faire abstraction du créateur et reconstruire son

propre arbre de connaissances ; mais les créateurs ont leur propre arbre, mystique ou artistique, présent derrière tout phénomène et tout mot, avec tant de belles inconnues, qui n'appellent qu'à être unifiées avec des branches interprétatives ; donc, pas de belles interprétations sans grandes représentations ; le monde ne peut pas se réduire à son interprétation, comme le veut Nietzsche.

Le discours est une suite, linéaire et *temporelle*, de signes ; il n'est qu'une modulation des réseaux conceptuels, sous-jacents et *spatiaux* ; une langue ne contient pas de connaissances du monde, elle ne fait qu'aider à les résumer ou à les interroger.

Sur le terme de *philosophe* : celui qui *sait*, c'est le scientifique, atteignant la profondeur ; celui qui *aime*, c'est le poète, porté vers la hauteur ; le philosophe tente de combiner ces deux dons. Jadis, la poésie fut reine des arts et le savoir fut à portée de tout homme curieux – et le philosophe fut le poète du savoir ; mais depuis que la poésie est morte et le savoir – inaccessible au simple mortel, le philosophe professionnel est condamné à la platitude ou à la redite.

Les rapports des choses avec les mots sont multiples et allégoriques, puisqu'ils sont, tous, entachés de représentations, par lesquelles transitent les mots. Un cognaticien le comprend, pas un grammairien : *Il n'existe qu'une manière d'exprimer une chose : un mot pour la dire, un adjectif pour la qualifier, et un verbe pour l'animer* – G.Maupassant. Ta vision est celle qui vise à éliminer le pronom à la première personne du singulier – une vision de robots, encouragée par des doctes : *L'un des modes de représentation les plus erronés est l'usage du mot "moi" - Wittgenstein - Eine der am meisten irreführenden Darstellungsweisen unserer Sprache ist der Gebrauch des Wortes "ich".*

Reconnaissance comme gratitude, *reconnaissance* comme effort de la

mémoire - deux acceptions, éthique ou mentale. Préférer la reconnaissance à la connaissance serait signe d'une fatuité d'ignare ou d'une humilité de savant.

La majorité des philosophes pensent que *ce qui caractérise tout savoir humain est qu'il est lié à la langue* - F.Schlegel - *das charakteristische Kennzeichen alles menschlichen Wissens, daß es an die Sprache gebunden ist*. Ils se trompent de sens de cette liaison : ce n'est pas le savoir qui est lié à la langue, c'est la langue qui se colle, qui se met par-dessus le savoir. Le savoir est assertif, la langue - interrogative. *La langue, porteuse d'opinions et non pas de savoir* - Nietzsche - *Die Sprache will nur eine doxa, keine épistémé tragen*.

Intuitivement, il est clair qu'on ne peut explorer ou exprimer la réalité qu'à travers des structures et des logiques. Mais quand les philosophes (surtout *analytiques*) sont assez aveugles, pour ne pas voir la place de la représentation dans une épistémologie, il ne leur reste, comme matériau, que la langue. D'où ces aberrations invraisemblables : *L'essence s'exprime dans la grammaire* - Wittgenstein - *Das Wesen ist in der Grammatik ausgesprochen*. Cette misérable grammaire, qui n'est qu'un habillage structurel au-dessus d'une logique et qui n'entre en aucun contact avec l'essence des choses (que seul effleure le lexique) !

Au fil des ans, nous sommes passé du français à l'anglais et de l'anglais - à l'ignorance - J.Borgès - *Con el decurso de los años pasamos del francés al inglés y del inglés a la ignorancia*. Tu te trompes de diagnostic : on y gagne bien en savoir et en pouvoir ce qu'on y perd en vouloir et, surtout, en valoir. On a le savoir, on n'a plus le désir ; désavoués, Platon qui désire savoir, moi qui sais désirer.

L'illusion, c'est croire aux mots. Cesser d'en être dupe, c'est le réveil, la connaissance - Cioran. Être dupe des mots, c'est croire, avec les

professeurs, qu'énoncer, c'est représenter. Le mot n'est qu'un outil de dialogue. La connaissance, c'est ce qui précède l'assaisonnement du mot et ce qui s'extrait après sa digestion ; elle n'en est pas rivale. Trois sortes radicalement différentes de confiance au mot : admettre qu'il s'inspire d'un beau modèle, admirer son harmonie intrinsèque, fabriquer une interprétation de son message. Le savoir, l'art, le savoir-faire. Connaissance des choses vues, connaissance de la vue, connaissance de lunettes.

La foi, c'est la muraille. Le savoir, c'est l'arme. L'ironie, c'est l'armistice avec l'étranger. La vie, c'est le sentiment d'assiégé transformé en chant de cloître. On ne les trouve durablement ensemble qu'en solitude. Les plus beaux exercices sont de nature monastique : *La mathématique, c'est la liberté de cloître, face à la vie* – I.Chafarévitch - *Математика - свобода от жизни - в монастыре.*

Toute route vers la hauteur est une impasse, ne s'y rencontrent que des regards, porteurs d'une mélodie. Cohérence immobile avec une voix haute, plutôt que co-errance mobile sur une voie sotte. Mais co-naissance du dernier pas plutôt que connaissance du premier.

Si Jésus, au lieu de chasser les marchands du temple, avait réussi dans le commerce de tapis, ou s'il avait été analphabète, au lieu d'affronter le Sanhédrin et les procureurs romains, ou si les cheveux de femme avaient servi non pas pour essuyer ses pieds, mais pour sa promotion sociale, aurais-tu pu l'aimer ? La plupart des croyants auraient répondu, hélas, par l'affirmative.

Dieu est peut-être le seul concept inexistant qui s'impose, avec la même irrésistible évidence, aussi bien en moi-même qu'en-dehors. Et je me mets à Le chercher à l'extérieur, en m'appuyant sur mon intérieur. *Personne ne Te peut chercher, qui ne T'ait déjà trouvé. Tu veux être trouvé pour être*

cherché - St Bernard. Mais dès que je crois L'avoir trouvé, je me mets à Lui chercher des noms et des masques, au lieu de continuer à m'adresser à Lui à la cantonade. Il est une Face innommable, omniprésente et absente, qu'animent mes yeux et mes oreilles. *Voir Dieu, c'est la mort ; Le deviner, c'est la vie* - Ch.Morgenstern - *Gott schauen ist Tod ; Gott erraten ist Leben*. Ni le regard ni l'imagination ne Le dévoilent ; c'est le voile miraculeux qui témoigne de Son évidence indicible ou inconnaissable : *Des dieux, je ne suis en mesure de savoir ni qu'ils sont ni qu'ils ne sont pas* - Protagoras.

Je ne veux pas dévoiler les choses destinées à rester près de mon âme ; l'envie de les connaître annonce la séparation.

Il faut beaucoup de sang-froid et de calme pour embrasser, pour de bon, une foi ; l'excitation ne favorise que la connaissance. Et Chateaubriand - *J'ai pleuré et j'ai cru* - est certainement tombé sur des balivernes.

Les étapes vers la méconnaissance définitive de son soi : on commence par l'identifier avec nos actes, ensuite on lui attribue nos idées, dans un dernier sursaut de chercheur opiniâtre, on laisse nos passions le représenter. Et l'on finit pas se résigner : entre le soi et n'importe quoi d'autre, il est toujours possible de percevoir d'infinis interstices.

Un blasphème contre un Dieu connu peut être une louange de Dieu, le vrai ; mais toute louange absolue du Dieu connu est un blasphème de l'Inconnu.

Je peux comprendre l'homme des cavernes, à conscience apeurée, ou l'homme-tyran, à conscience trouble, ayant besoin d'en appeler aux dieux vengeurs ou rédempteurs, mais je ne trouve pas d'explication de la bondieuserie de la Yankaille, à conscience en béton et au savoir irréfutable.

En nous, qu'est-ce qui est le plus proche du réel : l'action ? le savoir ? le discours ? la musique ? - on pense s'approcher de la réponse, en progressant sur cette échelle, mais l'on finit par constater toujours le même gouffre et par reconnaître, que c'est le regard qui est le seul candidat crédible : *Qu'y a-t-il de plus réel qu'un regard ?* - M.Henry.

Ce qui mériterait le nom de divin, à part Dieu lui-même, vit dans ton âme, sans liens compréhensibles avec la raison, les noms, les connaissances, privé, donc, de réalité, de langage, de représentation. *À jamais - innommable, à jamais - inconnu, à jamais - irreprésenté, et cependant - vécu dans l'âme* - D.H.Lawrence - *Forever nameless, forever unknown, forever unrepresented, yet forever felt in the soul*. Les uns verront ainsi leur Dieu, les autres - leur meilleur soi.

Dieu est autant dans les opérations que dans les opérandes, et pour en apprécier des invariants et noyaux, c'est à dire la hauteur et la profondeur, on n'a pas besoin d'être un bon géomètre - un bon altimètre de l'âme ou une bonne sonde de l'esprit suffisent. Le chemin, qui mène à Dieu, est fait de métaphores et de théorèmes ; il est inaccessible aux non-poètes et aux non-mathématiciens. Et la mathématique ne serait que la poésie des idées logiques (A.Einstein : *die Mathematik ist die Lyrik der logischen Gedanken*).

Il paraît que le Seigneur, tout en répugnant à devenir chef de cuisine, chauffagiste ou lampiste, déambule au milieu des casseroles, chaudières ou lampes, préférant se faire bouillir, congeler ou électrocuter. L'Arbre de la connaissance y gagne en largeur, la Croix y perd en hauteur.

La puissance, la connaissance, l'amour sont des attributs anthropologiques ; Dieu n'est envisageable qu'en tant que Créateur, sans le moindre attribut (comme l'être), contrairement au néant, qui est déjà

dans la représentation, avec sa notion d'existence, inapplicable ni à Dieu ni à l'être ontologiques, à ne pas confondre avec leurs homologues représentationnels. On connaît donc le néant mieux que Dieu et l'être.

Trois sortes d'appel à Dieu : des demandes, des quêtes, des prières. On demande des solutions, on est en quête de problèmes, on prie pour que le mystère persiste – le pouvoir, le savoir, le vouloir – et ces trois voix sont incompatibles.

Le meilleur contact est sans attouchement. L'attouchement est meilleur, quand les épidermes s'ignorent.

La vraie humilité apporte la sensation d'une vraie hauteur, celle que fréquentent sinon le bon Dieu, au moins ses anges, elle est l'art de s'abaisser sans descendre. *Dieu n'est pas affaire de théologie, ni de philosophie, ni de savoir, ni de hauteur, mais peut-être d'humilité* - Kierkegaard. Se cacher en profondeur est son autre refuge, où elle est racine de tant d'arbres divins. Rester invisible des hommes, dans les souterrains, et être berceau du regard profond sur la hauteur.

La foi a bien sa place à elle, et lorsque elle s'installe dans celle que lui cède, magnanime, le savoir (Kant), elle n'est pas à sa place.

En étendue et en profondeur, l'homme moderne traque l'infini de plus en plus près ; le savoir et l'intelligence franchissent toujours de nouvelles limites. La dimension, abandonnée, écroulée, improductive, est la hauteur ; il ne reste plus d'hommes nobles, ouverts à l'appel du ciel.

Aimer son soi inconnu, sans le connaître, comme aimer Dieu sans Dieu, sont de bonnes définitions d'un philosophe ou d'un agnostique.

L'impie, ce n'est pas celui qui méprise les dieux de la foule, mais celui qui

adhère à l'idée, que la foule se fait des dieux – Épicure. La seconde attitude me paraît être plus raisonnable et intelligente, puisqu'on ne peut aimer que l'inconnu ; tandis que pour mépriser, une rencontre ou même une familiarité préliminaires seraient nécessaires.

Le Christianisme a été prêché par des ignorants et cru par des savants - J.de Maistre. De nos jours, des savants prêchent, des ignorants croient. Retour au paganisme, les dieux ne se manifestant que par des jetons de présence dans des conseils d'administration.

Un homme est admis dans une Église parce qu'il croit et il en est chassé parce qu'il sait - M.Twain - *A man is accepted into a church for what he believes and he is turned out for what he knows*. Avec l'élargissement considérable des portes des églises, c'est le contraire qui se produit aujourd'hui : les certitudes rendent pieux et le doute amène des anathèmes. Les hérésies finirent par forcer les portes, que seule l'Inquisition aurait pu préserver étroites ; *qui ne le comprend pas dit : Toute hérésie cherche à rendre l'Église moins large* – G.K.Chesterton - *Every heresy is an effort to narrow the Church*.

La connaissance est contraignante, la foi est libre - N.Berdiaev - *Знание принудительно, вера свободна*. La même liberté honore l'erreur, le mensonge, l'ignorance. Tant que l'objet de la foi est fantomatique pour l'esprit, mais irrésistible à l'âme, cette liberté est respectable. L'esprit consentant et l'âme fière. Malheureusement, les croyants veulent l'acquiescement de l'esprit libre à une âme servile.

Que la proximité soit plus précieuse que le fait d'être donné, n'est-ce pas là la hauteur de la religion ? - E.Levinas. La proximité verticale, à l'opposé du savoir et du donné, est à l'origine de ces choses incompatibles et inexplicables que sont l'amour, la noblesse, la foi.

L'horreur de l'URSS aida à maintenir le statut de la culture par l'illogisme, l'irrationalité, le discours historique, les passions. *Plus les passions qu'un peuple peut se permettre sont grandes et terribles, plus sa culture est haute* - Nietzsche - *Je furchtbarer und größer die Leidenschaften sind, die ein Volk sich gestatten kann, umso höher steht seine Cultur*. L'horreur des USA est dans l'inculture d'un savoir rationnel hors toute Histoire.

La connaissance vivante - lorsqu'on sait vivifier et la recherche et la trouvaille. Le malheur, c'est que plus le savoir est aujourd'hui utile, plus fatalement il nous éloigne de la vie éternelle. L'instinct le dit au Russe, qui finit par n'être attiré que par un savoir inutile. Au savoir utile il voue son mépris ; A.Suarès le comprit de travers : *Tout Russe est nihiliste ; il méprise tout ce qu'il ignore*.

L'Europe invente des problèmes, l'Amérique fabrique des solutions, la Russie reste fidèle aux mystères. La facilité du mystère – on ne le développe pas, on l'enveloppe ; il séduit, il ne déduit pas ; il brandit le pouvoir, sans l'appuyer par le savoir.

Les hommes prétendent savoir sonder les voies de Dieu ; pour le Français elles sont *impénétrables*, pour l'Allemand – *inconcevables (unergründlich)*, pour l'Anglais – *mystérieuses*, pour le Russe – *inavouables (неисповедимы)*. Le Français y est le plus cynique, et le Russe – le plus soupçonneux.

Le Russe n'aime que ce qu'il ignore, l'Allemand n'ignore que ce qu'il aime. *Le Russe aime la vie telle qu'elle est ; l'Allemand - telle qu'elle aurait dû ou pu être* - Ch.Morgenstern - *Der Russe hat mehr die Liebe zum Leben, wie es ist ; der Deutsche - mehr die zum Leben, wie es sein sollte, könnte, müßte*.

C'est par l'effort qu'on élargit les horizons et approfondit le savoir, mais la

hauteur, elle, se donne au ravissement et se refuse à l'ascension.

Le vrai savoir ne peut provenir que d'une représentation, et il s'appuie sur la pensée de l'être, avant d'engendrer celle du devenir ; penser, c'est traverser la représentation en ces étapes : sujet, sensations, objets, relations, mémoire, désir, références conceptuelles, et ensuite verbales, d'objets et de relations, phrases grammaticales, leur interprétation, sens de la vérité établie. Vu sous cet angle, ni [Aristote](#) ni [St Augustin](#) ni [Descartes](#) ni [Kant](#) ni [E.Husserl](#) ne savent ce qu'est penser. Lever les yeux au ciel et froncer les sourcils, c'est le seul sens plausible qu'ils donnent à cette activité non-élémentaire.

Depuis [Socrate](#), les Sages ne réfléchissaient plus que sur la dignité de rester dans le Bien et dans le Vrai, en maniant les fèves, syllogismes ou furoncles. Pourtant, les enjeux philosophiques majeurs furent formulés par les présocratiques, [Héraclite](#) et Parménide : la poésie laconique et bariolée ou la morne logorrhée sur l'être, la vérité, le savoir.

La vie est faite d'actions et de rêves. Les premières sont *interprétées* par l'esprit, à travers l'intérêt, la société, le savoir ; les seconds sont *représentés* par l'âme, à travers les dieux, la musique, la noblesse. L'ivresse, devant mon étoile, ne s'évente pas par l'astronomie. Et Épicure : *Il vaut mieux croire aux fables qu'on raconte sur les dieux, que de s'asservir à la nécessité des physiciens* - est bien bête.

De temps en temps, je suis rattrapé par une honte d'avoir dénigré Hegel ou Husserl, canonisés par toutes les chaires de philosophie du monde. Et moi, ne trouvant dans *Science de la Logique* ou *Logique formelle* que des inanités pseudo-logiques et logorrhéiques. Mais j'ouvre au hasard ces torchons et, immanquablement, je tombe sur des perles : *Tout jugement qui contredit un autre jugement est exclu* – [E.Husserl](#) – *Jedes widersprechende Urteil ist durch das Urteil, dem es widerspricht,*

ausgeschlossen - et ma conscience trouble retrouve sa sérénité et ses ricanements.

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* - une banalité à bannir ; *être/devenir* - si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* - aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinies logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* - une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* - l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* - aucun philosophe (sauf peut-être Leibniz) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* - aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cognitivistes et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* - de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

Le mot philosophique devient Verbe, lorsqu'il part, à la fois, de l'esprit, de l'âme et du cœur (*verbum intellectus, mentis, cordis*). Mais les mots modernes sont dans le verbiage, où règne la chose (bassement matérielle ou pédamment immatérielle) - *verbum rei*.

Pour être maître du vrai, l'intelligence suffit ; mais il faut plus que de l'intelligence, pour faire cohabiter le bien et le beau, - il faut de l'esprit, presque inutile dans le vrai.

La recherche de la vérité est soit une tâche routinière (pour les scientifiques) soit vulgaire (pour les apprentis-philosophes). L'enthousiasme ou le désespoir ne peuvent en provenir que si le beau ou le Bien s'en mêle. *Le désir du vrai est d'une vulgarité irrémédiable* – J.F.Lyotard.

Dans le vrai, le langage est l'outil et la représentation – la matière ; dans le beau, c'est l'inverse. Et puisque dans les jugements de valeur doit dominer la matière, le beau surclasse le vrai. L'outil est la maîtrise des buts collectifs, et la matière est la noblesse des contraintes personnelles.

Tout philosophe, ayant abordé les concepts de bon, de beau, de vrai, produit, nécessairement, un système, ce qui, en soi, ne présente aucun exploit rare. Ce n'est ni la rigueur ni le savoir ni l'ampleur qui en constituent le mérite, mais la capacité de chaque idée, dans les cercles idéels, de servir de commencement, de point de départ d'une partition musicale. Certains appellent cette capacité – l'éternel retour du même (système).

Mon soi inconnu, c'est mon intuition éthique, esthétique ou mystique ; mon soi connu, c'est mon talent particulier et mon savoir commun. Suivre mon soi signifie valoriser mon intuition grâce à mon talent. Mais pour le médiocre cela signifie exhiber son savoir, dont la banalité, courante ou future, lui échappe.

Tout homme, qui, dans ses réflexions, réussit à se débarrasser des deux thèmes parasites que sont la connaissance et l'être, devient, presque mécaniquement, philosophe. Le bavardage sur l'être profane la plus belle faculté du langage – la laconicité dans la noblesse ; l'obsession par les connaissances fantomatiques dévie notre générosité de sa fonction première – consoler les inconsolables.

Rien d'accumulatif dans le talent ; ni la connaissance ni la maîtrise ni la compréhension ne l'élèvent. Seules de nouvelles contraintes, plus hautes et plus exigeantes, permettent de garder sa hauteur originelle. Mais à la fin, on restera seul, sans choses, sans hommes, sans demeure habitable.

Dans le domaine du réel, notre pouvoir se réduit de plus en plus au savoir, comme, dans le domaine de l'illusoire, notre vouloir seul reflète désormais le valoir. Toute tentative de fusionner ces deux domaines, comme, par exemple, la poursuite de la volonté de puissance, est vouée à l'échec et ne peut donc être que tragique.

Semblable à Dieu, l'homme a plusieurs demeures : son soi connu habite dans le séjour du Vrai, l'esprit, et son soi inconnu se cache soit dans la cage du Bien, le cœur, soit dans le temple du Beau, l'âme. Quand on n'est voué qu'au Vrai, on voit dans son gardien – le *Patron* (Grothendieck) et dans les fantômes des deux demeures restantes – les *Autres*. Je ferais l'inverse.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

La science est faite d'avis, qui ont l'ambition d'être universels, ou, au moins, susceptibles de former un large consensus. De plus, les objets de

ces avis, ou les angles de vue sur ces objets, appartiennent aux catégories, réservées à une seule des sciences. Rien de comparable en philosophie, où l'avis ne traduit qu'une personnalité unique, mais ses objets sont communs à tous les hommes du bon sens. Aucune objectivité pérenne ; une subjectivité improuvable, des caprices de tempérament, de style, de lyrisme. *Jamais la philosophie ne pourra être évaluée à l'aune d'une science - Heidegger - Philosophie kann nie am Maßstab der Idee der Wissenschaft gemessen werden.* Enfin, les connaissances, si capitales en science, ne jouent qu'un rôle secondaire en philosophie, qui est affaire d'audace intellectuelle et littéraire.

La philosophie n'a rien d'une science, puisqu'elle n'a ni objets ni méthodes ni outils consensuels ; toutes les sciences sont collectives, mais la philosophie, c'est la proclamation d'une personnalité, de ce Qui despotique et unique, maîtrisant le haut Comment du langage et le profond Pourquoi de la consolation.

L'amour de l'art est dans l'abandon conscient de la connaissance, de la profondeur, de la possession et l'adhésion aveugle au rêve, à la hauteur, à la caresse.

La connaissance approfondit les choses, sans les élever ; mais l'attachement aux choses nous abaisse ; et puisque la hauteur est notre première patrie, la présence pesante des choses nous entraîne vers la platitude.

Je ne connais ni n'aime la chose que par ses apparences ; l'odeur, la couleur, la dureté le sont. En revanche, les caprices des électrons et la sociabilité des molécules constituent la chose en soi, sans mériter ni ma musique ni mon pinceau ni mon flair.

Écrire en profondeur, c'est donner du poids aux idées ; écrire en hauteur,

c'est munir d'ailes les mots. Avec le mot domine la forme, avec l'idée compte le fond ; pourtant, *idée* voulait dire *forme*.

Ma conscience, c'est ma surface, ou ma frontière. À partir d'elle, je peux soit me livrer à l'introspection de ma profondeur divine, soit me vouer à la hauteur de la création humaine. L'Être ou le Devenir, et ma conscience inaccessible me rend Ouvert dans les deux directions. Mais je dois munir ce Devenir d'assez de mystère et d'intensité, pour le rendre digne de mon Être. Me sentir dans un même milieu, en franchissant la frontière – le plus haut bonheur !

Dans la métaphore, la représentation domine l'interprétation et le beau y précède le vrai ; dans le symbole, c'est l'inverse. La voix du talent et l'écoute du Bien auréolent la poésie et la science - de fantaisie et de conscience.

Le vrai m'invite à dévoiler le monde – je deviens héraut de la connaissance ; le beau chatouille mes sens – me voilà chantre d'une musique ; mais le Bien qui inquiète mon cœur reste inutile, inutilisable, intraduisible, d'où son dépérissement. Il me faut du bruit ou de la musique ; le silence me paralyse, me rend angoissé ou indifférent. Je reste le même (Rousseau penserait le contraire), mais avec un organe atavique.

Toutes les activités (intellectuelles, pragmatiques ou sentimentales) se réduisent soit à la représentation soit à l'interprétation. La volonté les accompagne, toutes les deux, dictée, respectivement, par la connaissance, l'intelligence, la curiosité ou par l'intérêt, le goût, le style. [Nietzsche](#) appelle cette volonté (de puissance) – réinterprétation (ou retour éternel). Il veut donner à ce devenir (propre de l'interprétation) l'intensité de l'être (propre de la représentation). Plus économe en concepts, [Nietzsche](#) est plus complet en éléments dynamiques et créateurs que [Schopenhauer](#).

Plus de savoir ne promet que plus de désespoir ; mais plus de hauteur signifie toujours plus de souffrance. *Plus haut est un être, plus profonde sera sa douleur* - Schopenhauer - *Je höher ein Wesen ist, um so tiefer muss es das Leid empfinden* - elle est toujours une pesanteur et jamais – une grâce.

Un philosophe devrait s'occuper non pas de données ou de connaissances, mais d'illuminations. Quand je tombe sur un livre d'un professeur de philosophie, d'abord je me réjouis – enfin quelqu'un, resté en dehors du commerce et de l'informatique, mais, au bout de quelques pages, je me rends compte que l'auteur ne propose qu'un *système de gestion de bases de données* de plus. Un langage de comptabilité ou de programmation lui aurait suffi. La cause de la disparition de la philosophie des affaires des hommes ne sera pas la solution de ses problèmes, mais l'extinction des mystères dans les cerveaux sans âme.

Mes yeux *doivent* scruter le *vrai* du monde ; mon regard *veut* s'attarder sur le *beau* de l'illusion ; mon esprit *peut* en assurer la *bonne* cohérence. L'outil, le désir, la maîtrise.

Ils placent leur idéal dans une de ces niches exclusives : devoir, vouloir, pouvoir, savoir, avec des outils évidents, pour l'atteindre. Le rêveur le remet à l'étoile du valoir ; à cette hauteur – ni action, ni progrès, ni proximité possibles.

Peut-être la façon la plus sûre de garder la hauteur est d'avoir un regard capable d'atteindre ou de ressentir les mystères de la vie sur notre planète, et la hauteur se réduirait alors au maintien de l'enthousiasme, de la vénération, de l'espérance. Ceux qui s'arrêtent aux problèmes de ce monde adoptent la vision eschatologique, en imaginant des catastrophes de fin du monde. Enfin, les plus nombreux ne vivent que des solutions,

qu'apporta la civilisation, ce sont des ronchons, des envieux, des indifférents. N'empêche que la première catégorie regorge d'hommes ratés, la deuxième – de robots, la troisième – de moutons.

Ma chair mystique s'appelle soi inconnu ; ma chair éthico-esthétique s'appelle soi connu. De leur fusion doit naître le verbe d'artiste, ce qui est plus plausible, que l'Incarnation d'un Verbe stérile.

La pensée sans Dieu connaissable peut être divine ; la pensée avec Dieu connu ne peut être qu'humaine.

Nous connaissons plus d'attributs d'une licorne que d'attributs de Dieu ; pourtant les âmes pieuses affirment voir une infinité de ceux-ci, sans savoir en exhiber un seul qui ne serait ni ridicule ni anthropomorphe. Et l'élargissement de nos connaissances de la licorne ou de Dieu relève du même phénomène, de la même rigueur, de la même portée, de la même réalité. Néanmoins, ce monde est bien plein d'horloges, et nous devons en admirer l'Horloger, même inexistant, et continuer à vénérer le miracle des horloges.

La consolation la plus bête et la plus servile est celle qu'on chercherait dans une religion, fondée sur un dieu connu. En revanche, le Dieu inconnu, se foutant de Ses collègues patentés, ce Dieu créateur de merveilles, matérielles et spirituelles, ce Dieu mérite bien nos enthousiasmes et nos vénération, qui sont un seuil de la consolation.

Plus on sait, plus on désespère ; mieux on ignore, mieux on espère. Connaissances des parcours ou contraintes des commencements.

Les causes de notre désespoir sont évidentes, fatales, banales, communes, nullement aléatoires ; il faut être niais pour trouver dans leur connaissance une grande joie ([Spinoza](#)). Étant, toutes, horizontales, elles

pourraient, à la limite, mieux nous orienter vers la verticalité de nos espérances.

Le savoir est presque tout dans le Vrai, n'est qu'un vocabulaire dans le Beau, n'est rien du tout dans le Bien. L'idée du vrai est la logique, l'idée du Beau est l'esthétique, l'Idée du Bien est la mystique (l'éthique n'en est que tentative d'application, toujours ratée). [Platon](#) - *L'Idée du Bien est la plus haute des connaissances* - confond la connaissance avec la conscience.

L'esprit ou l'âme, armés d'un regard assez profond ou assez haut, perçoivent ou conçoivent du mystère en tout sensible et en tout intelligible. Les yeux, baissés d'admiration ou dressés vers un ciel silencieux, sont le seul moyen de ressentir l'obscur présence du mystère ; cet état extatique s'appelle rêve. Mais ceux, qui *forcent les portes du mystère*, ne sont nullement des rêveurs et tombent certainement sur des balivernes. Le mystère n'a pas de domicile, pas de temples, pas d'autels ; pourtant il est le seul à justifier nos prières.

Le rêve est un chant, né de l'attirance de mon âme pour l'inaccessible ; ce qui est accessible à mes sens constitue la réalité. La représentation du rêve s'appelle l'art ; la représentation de la réalité s'appelle le savoir, dont le contenu le plus rigoureux s'appelle la science. Dans tous les cas, la représentation relève entièrement de l'intelligible et non pas du sensible comme le pensent [Aristote](#) et [Kant](#) : *Un jeu aveugle des représentations, c'est à dire moins qu'un rêve - Ein blindes Spiel der Vorstellungen, d. h. weniger als ein Traum.*

La matière, la vie, le moi sont inséparables et se trouvent fusionnés dans ma conscience – mon corps-esprit qui sait, mon cœur qui sent, mon âme qui crée, et qui occupent le même centre de mes soucis. Y placer une seule de ces parties-substances est absurde, puisque l'absence des autres parties priverait de sens le tout.

Le Savoir et le Bien

À bonne hauteur, c'est tout un : les pensées du philosophe, les œuvres de l'artiste et les bonnes actions - Nietzsche - In einer rechten Höhe kommt alles zusammen und über eins - die Gedanken des Philosophen, die Werke des Künstlers und die guten Thaten. La hauteur est leur numérateur, leur dénominateur commun s'appelle l'homme. *Qu'est-ce qu'un artiste ? Un homme qui sait tout, sans s'en rendre compte. Un philosophe ? Un homme qui ne sait rien, mais qui s'en rend compte - Cioran.*

Le médiocre cherchera de l'inspiration dans ses expériences, ses savoirs, ses émotions. Le grand sait, que la seule fontaine, près de laquelle expire le poète et respire l'art, s'appelle imagination. *Le seul bien, qui puisse combler un artiste, vient de son imagination - В.Пастернак - Художнику неоткуда ждать добра, кроме как от своего воображенья.*

Peut-être les Chinois sont plus intelligents qu'[Aristote](#) : ce que celui-ci considère comme buts - le désir de savoir ou le bien final de l'action - les Chinois n'y reconnaissent que des contraintes immanentes, câblées, dont on ne parle plus. Par ailleurs, l'intérêt pseudo-philosophique de la notion de contrainte consiste dans le fait, qu'elle seule permet de cerner la vaseuse notion d'être (ignorée des Chinois) ; c'est, en effet, dans le langage des contraintes, qu'on décrit l'essence de ce qui précède la formulation de buts, la naissance des intentionnalités et même le calcul des moyens ; ainsi, l'être se réduirait aux frontières du possible et du nécessaire, plus qu'au centre suffisant.

Peu importe si les avis d'un artiste sont minoritaires ou majoritaires, tournés vers le passé ou abandonnés au futur, exhibent une ouverture

d'esprit ou une clôture d'horizons, traduisent un savoir ou s'abîment dans une ignorance, s'adonnent à une reptation optimiste ou à une danse pessimiste, exhalent la bonté ou filtrent la haine ; le seul critère, qui placera son œuvre dans une bonne case, c'est à dire dans une élite ou dans une étable, - c'est la qualité de ses images.

La force d'un être réside dans son incapacité de savoir à quel point il est seul – Cioran. Les vraies affres de la faiblesse sont donc dans cette lucidité, qui t'empêche de t'agiter et d'agir. Et si le mal résidait exactement dans le sacrifice rituel à cette force ? Et le bien - dans la discrète fidélité à cette faiblesse ? La faiblesse serait, hélas, le seul moyen qu'ait le solitaire pour préserver sa hauteur, puisque *dans la solitude, le plus fort s'effondre* - Nietzsche - *der Stärkste geht an der Einsamkeit zugrunde*.

Le hasard et la force brute désignaient, naguère, le gagnant : *de troubles appels à de troubles actions gouvernent le monde* - Goethe - *verwirrende Lehre zu verwirrendem Handeln waltet über die Welt*. Aujourd'hui - l'algorithme et la force élaborée. Sur l'échelle du bien, cette distinction est toujours une chute. Et c'est pourquoi, aujourd'hui, avec les meilleurs, surchargés de savoir et d'intelligence, elles sont si retentissantes. *On ne peut que déchoir, quand on attrape un moral de vainqueur* - R.Debray.

La sagesse et la puissance sont tout de maîtrise des contraintes et très peu de savoir des sources et fins. Déjà, Platon voyait dans l'égocratie ou la maîtrise de ses propres contraintes (la tempérance) – le plus haut des biens. Parmi les contraintes : la méconnaissance de soi et la maîtrise d'autrui - presque le contraire de Lao Tseu : *Connaître autrui est intelligence ; se connaître est sagesse. Maîtriser autrui est force ; se maîtriser est puissance*.

Ils veulent se connaître en s'agitant et s'affairant, tandis que toute action est démultiplication, et l'unité du soi n'est qu'un regard sur le Bien ou son désir : *Le désir du Bien, qui est désir de soi, conduit jusqu'à l'unité, c'est à dire à soi-même* - Plotin.

Le savoir sert à bien mesurer, peser, situer les ombres, il n'est pas une lumière. Seuls le sont le Bien et l'amour, qui font ressentir, dans toute ombre, la présence d'une lumière originaire, tantôt profonde et tantôt haute, jamais plate.

On aime le mieux celui qu'on connaît le moins. On doit donc aimer soi-même. Et aimer Dieu est une très sage résolution ; Ch.Montesquieu : *Je n'aime point Dieu parce que je ne le connais pas, ni le prochain parce que je le connais* - a de graves problèmes avec ses facultés d'admirer ou de s'étonner.

L'ignorance conduit au vrai rêve (aux yeux ouverts) et au vrai amour (aux yeux fermés). Mais quand les mains, ou, pire, le cerveau, prennent la relève des yeux, tout bon sauvage s'avère sauvage tout court. Morale : l'ignorance n'est étoilée que de nuit, le savoir n'est brillant que de jour.

L'avoir a honte de mon savoir, l'être est fier de mes spectres. Fantômes savants et sagacité fantomatique - cures de mon orgueil et de mon défaitisme.

L'homme est un miracle grandiose, et lui inculquer qu'il n'est rien, qu'il n'est même pas dieu, comme le dit l'une des interprétations de la sottise delphique, est une profanation. Et si l'homme doit être humble et honteux, c'est parce que ce miracle ne se traduise ni en actes ni en pensées ni en images.

Ce qui distingue les temps modernes, c'est la rareté des occasions, où l'on pourrait exhiber ses hontes. L'esprit de l'époque veut, qu'on soit en perpétuelle ascension, tandis qu'on se reconnaît mieux dans ses chutes : *La connaissance de soi est une descente aux enfers* - J.G.Hamann - *Höllenfahrt der Selbsterkenntnis*.

Toute nation n'a que deux voies : celle du contentement païen de soi et celle de sa conscience chrétienne - V.Soloviov - *Для всякого народа есть только два пути : языческий путь самодовольства и христианский путь самосознания*. Elles se rejoignent : mieux on se connaît, plus on est content. C'est seulement sur les rares voies - impasses ! - de la méconnaissance de soi que se produisent encore des conversions de la honte, loin de la voie médiane. *Les suprêmes orgueil ou dépréciation de soi sont la suprême ignorance de soi* - Spinoza - *Maxima superbia vel abiectio est maxima sui ignorantia*.

Dans mes ruines peu fréquentables, j'ai beau faire un pied de nez à tous ces bâtisseurs d'édifices du savoir ou de maisons de l'être - j'ai honte devant celui qui refuse les murs, comme toute construction viabilisée, et vit dans un Ouvert, aux sommets d'une sensibilité (Nietzsche) ou d'une intelligence (Valéry), ou bien devant celui qui, dès qu'il voit une pierre, veut l'attacher à son cou (Cioran). C'est le culte d'un Chaos – sentimental, mental ou verbal ; *chaos* voulant dire un Grand Ouvert, celui qui était au Commencement (Hésiode) !

Le mot *conscience* - une étrange cohabitation, en français, du sens psychique ou intellectuel (*être conscient de, l'idée de l'idée*) et du sens moral (*avoir la conscience trouble, la honte de l'acte*), le premier gardant des liens avec le *savoir*, le second en étant à l'opposé. L'allemand et le russe les séparent nettement : *Bewußtsein* - *Gewissen*, *сознание* - *совесть*. V.Jankelevitch juge même nécessaire une vaste étude, pour prouver, que ce mot a deux sens disjoints. D'autre part, on est d'autant

plus intelligent qu'on trouve des points de rencontre des choses d'autant plus éloignés : *J'ai conscience de ma propre ignorance, c'est le point, où la honte se confond avec la clairvoyance* - Socrate.

L'ignorance présente toujours des signes extérieurs du mal (et un intérieur sain et vide), le savoir en porte des tumeurs intérieures (et un extérieur plein et livide). La sottise étouffe la honte, l'intelligence la camoufle.

Ce qui me rendit le *bien* sujet digne de curiosité, c'est l'unique cafouillage, chez les sages, pour le définir : *la connaissance des choses* - Sénèque ; *ce qui est utile* - Spinoza ; *ce qui élève et valorise* - Goethe. Mais je ne peux pas le voir comme *ombres furtives, accablancements humides, nuages fugitifs* - Nietzsche - *Zwischen-Schatten, feuchte Trübsale, Zieh-Wolken*.

Les bons instruits se déchirent eux-mêmes et se désintéressent des autres ; les mauvais se mettent à déchirer les autres. *L'instruction améliore les bons et gâte les mauvais* - proverbe anglais - *Praise makes good men better and bad men worse*.

Aujourd'hui, la valeur des personnes se calcule en surface ; la même platitude mesure la science sans conscience et l'ignorance avec arrogance, en absence des âmes hautes et de leurs hontes profondes. *La profondeur de ta honte détermine la hauteur de ta personne* – F.Iskander - *Глубина стыда определяет высоту человеческой личности*.

Tous les moralistes voient dans l'oisiveté l'origine de nos maux : *Dans l'inaction, tu apprends à faire du mal* - Caton - mais dans l'action, tu désapprends ce qu'est le bien. Toutefois, l'homme d'imagination n'est jamais moins en repos qu'en repos.

Le sage a la chance de pouvoir ignorer les plus terribles des maux, qui auraient pu annihiler les plus irrésistibles de ses consolations. Les œillères

aident qui a un bon regard. *Le mal qu'on connaît est encore le meilleur* - Plaute - *Nota mala res, optima est*. Le mal, qui infeste la rue, est dérisoire, par rapport à celui qu'on subodore aux bouts de ses propres doigts. Au moins, pour la stature du juge, qui s'en chargerait. *L'homme de bien se juge pécheur, car son regard intérieur perce son péché* - Cyrille I^{er} - *Праведный считает себя грешником, потому что у него хватает внутреннего зрения видеть свою неправду*.

Le savoir hautain (*la vanité des doctes - la boria dei dotti* - G.B.Vico) se moque de la pitié, il est gêné par sa trop chaude intimité. Il faut encraper le savoir par de l'ironie, pour qu'il condescende au tendre.

Le stoïcisme est une morale des sots, des lâches et des esclaves - vaincre son soi, qu'il n'est donné à personne ni à connaître ni à affronter ! Le maître porte, confraternellement et noblement, le poids des défaites des autres maîtres, ce mélange de honte et de pitié.

La liberté et l'égalité figurent désormais sur toutes les bannières politiques ; la base de la fraternité devint le seul critère, permettant de distinguer les partis. Le doctorat s'avéra être aussi médiocre que le pastorat : fonder la fraternité sur la connaissance ou sur la foi est également impitoyable ; elle devrait ne nous interpellier que sur nos malheurs communs.

Tout discours est un arbre avec deux ramifications principales : l'intelligence et le lyrisme, le savoir et le valoir. On l'évalue par unification avec un autre arbre – de l'interlocuteur, du lecteur, de l'observateur. Plus de branches nouvelles présente l'arbre unifié, plus intéressante est la rencontre. Entre Européens, on gagne surtout en richesse dans le second ramage. Mais, en revanche, celui-ci reste stérile dans le croisement avec le Chinois, son lyrisme nous étant inaccessible, uninifiable. Il reste, dans

ce cas, de pénibles reconstructions des feuilles pragmatiques. La fraternité ne peut germer que dans l'irrationnel.

On se rapproche par l'intérêt qu'on porte aux mêmes objets ; on se fraternise par l'intensité et la noblesse de relations entre objets. Nietzsche tombe sur la *volonté* et la *puissance*, chez Schopenhauer et Spinoza, mais la volonté du premier se forge dans le ressentiment (et non pas dans l'acquiescement *nietzschéen*), et la puissance du second s'attache à un esprit du savoir (et non pas sur l'âme du valoir *nietzschéen*). Et Nietzsche finit par se détacher de ses faux ancêtres (comme Valéry – de Descartes, avec sa *méthode*).

Le cycle vital : l'écoute stoïque de tout courant de la vie (*libido sciendi*), le désir de puissance artistique (*libido dominandi*), l'aristocratique regard, baignant dans la pitié et la honte (*libido sentiendi*). Nietzsche n'accomplit que la moitié du parcours, prenant trop à la lettre les substantifs, se trompant systématiquement d'adjectif et oubliant le verbe !

L'évolution de la passion, devant la fontaine : du besoin naturel - à la soif réelle, jusqu'au sentiment complexe, évolution appréciée même des géomètres : *Trois passions commandèrent ma vie : le besoin d'aimer, la soif de la connaissance, la pitié des souffrances du genre humain* - B.Russell - *Three passions have governed my life : the longings for love, the search for knowledge, and pity for the suffering of humankind.*

Ces misérables et naïves proclamations des philosophes, voyant dans la passion de *connaître* le motif de leurs exercices. Je le verrais plutôt dans le désir de *caresser* : caresser, avec une humble pitié, la souffrance humaine et caresser, dans un style fier, le langage de la découverte du monde.

Jadis, on fustigeait l'ignorance et s'apitoyait sur l'esprit malmené. Mais l'ignorance ne se mêle plus des controverses spirituelles. Et aujourd'hui, l'esprit, ragaillardi, ricane sur son adversaire moderne écrasé – l'âme. L'ignorance étoilée, qui accompagnait jadis le rêve, s'éteignit ; partout se propage la pâle lumière artificielle d'un savoir aptère.

Pour vivre dans la mesure verticale, il faut une conscience trouble et un désir de rêver. N.Berbérova nous induit en erreur : *Tout le monde peut vivre selon la mesure verticale, dans une paix d'âme : il suffit de remplir trois conditions – vouloir lire, vouloir penser, vouloir savoir - Все люди могут жить по вертикали со спокойной совестью : для этого необходимо три условия - хотеть читать, хотеть думать, хотеть знать -* et puisque ces conditions ne sont pas exclusives, il suffit de méditer sur la place de ses dîners en ville, pour garder la conscience tranquille, à la hauteur de ses lectures de journaux.

N'importe quel imbécile peut se mettre face au jargon, au savoir, à la force et les défier, mais toute nuisance serait annihilée par l'insensibilité des puissants. En revanche, la hauteur, la noblesse, la faiblesse sont vulnérables ou pitoyables devant les attaques de la vulgarité : *La grossièreté vient à bout de toute raison et désarme tout esprit - Schopenhauer - Die Grobheit besiegt jedes Argument und verscheucht allen Geist* - quoiqu'il y faudrait parler de l'âme et du rêve.

L'ordre du progrès dans l'art du mépris pour : ceux qui font, ceux qui font savoir, ceux qui savent faire, ceux qui savent. Et l'on finit par ne se fier qu'à ceux qui rêvent, sans passer par ces verbes parasites : *être, avoir, faire, savoir, devoir, pouvoir...*

Être et avoir : je suis passions et faiblesses, contraintes et commencements, talent et noblesse, vouloir et valoir ; j'ai la raison et la force, les buts et les moyens, le savoir et le pouvoir. On ne peut vivre,

c'est à dire agir, de mon avoir, mais mon être doit se dédier au rêve, c'est à dire au créer.

Partout j'entends des jérémiades apocalyptiques sur la *défaite du sens* et sur le *triomphe de l'ignorance*. Personne ne comprend plus, que dans le conflit qui oppose, depuis toujours, le sens aux sens et le savoir à la noblesse, ce sont les premiers qui sont vainqueurs – immondes ! Les victimes – l'âme et le rêve.

Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Qu'est-ce que j'ose espérer ? - Kant - Was kann ich wissen ? Was soll ich machen ? Was darf ich hoffen ? Toutes les combinaisons verbales (neuf !) sont intéressantes. Par exemple : le Père peut, le Fils doit, l'Esprit ose - est bien connu. Plus frais serait : la perception ose, la représentation doit, l'interprétation peut. Mais ton ordre, à toi, montre que ni la raison pure (le savoir) ni la raison pratique (le faire) ne touchent à la raison d'espérer (le rêve), qui brille, chez toi, par son absence.

L'évolution vers une belle écriture : je commence par décrire ce que je ressens, ensuite je transcris ce que je sais, et je finis par inscrire mes mots dans une musique soufflée par mon rêve, loin de mes sentiments et réflexions antérieurs – mon mot deviendra compositeur et non seulement instrument ou interprète. Et je rougirai d'avoir dit, un jour : *Je sais plus de choses, que je ne parviens à exprimer avec les mots* – V.Nabokov - *Я знаю больше, чем могу выразить словами.*

La bénie méconnaissance de soi-même ! Ne savoir ni se résumer ni se reconnaître ni se placer, et ainsi ne pas découvrir, à ses dépens, que seules comptent les formes - des emplois, des agendas, des rêves, - tandis que les fonds sont soumis au hasard et à l'indifférence. *Toutes les places dans la vie sont déjà prises, il ne reste que l'extrême hauteur* – M.Tsvétaeva - *Alle Plätze im Leben sind schon besetzt - aber es bleibt*

doch noch das ganze Oben - nous sommes tous des arbres : celui qui perd des feuilles se trouve dans la platitude de la vie, aux déracinés est promis le ciel.

La solitude, tant qu'elle reste un sentiment, est caresse et rêve. Ensuite, elle devient un savoir, qui te poussera à te désespérer - A.Blok - *Одиночество, пока оно остаётся чувством, томит и нежит. А потом оно становится знанием, и тогда оно заставляет себя чернить.* Le savoir devenant sentiment, le désespoir – espérance, le connu – inconnaissable, le lourd facile – léger difficile, la pesanteur – grâce.

Les inconscients, s'adonnant au rire et à la danse, - les seuls heureux de la terre ! De l'incapacité de jouir naît le souci du savoir, de la puissance ou du rêve, qui mène, inéluctablement, au désespoir. Le malheur, c'est qu'au rire jeune succède toujours un rire jaune.

Tout ce que gagne l'homme à connaître ce qu'il vaut, c'est de perdre jusqu'au respect de sa souffrance – A.Camus. Connaître ce qu'on doit, veut ou peut, c'est calmer la souffrance, mais réveiller l'ennui. Autant rêver de sa valeur..

Il vaut mieux que je tienne l'accusateur, le but de ma vie, dans l'ignorance des pièces à conviction, des non-assistances aux actes en danger répudiés par mon rêve.

La sagesse consiste en ce triple savoir : savoir ce que je fais (toujours en surface), savoir ce que je peux (en profondeur et en maîtrise), savoir ce que je veux (en hauteur des rêves).

L'apport de la philosophie à l'action, à la connaissance, à la pensée est nul et non avvenu ; sa première fonction est la création et la garde de la frontière du sacré, où sont exilés, désarmés et incertains, l'amour, le rêve

et la musique : préserver un doute pulsionnel, plutôt que consolider des certitudes impassibles.

Il faut profiter des accalmies, pour mieux peindre les tempêtes, puisque quand je vivrai celles-ci, je ne rêverai que de celles-là. *Tant que je n'aimais pas, je savais très précisément ce qu'était l'amour* - Tchékhov - *Пока я не любил, я отлично знал, что такое любовь.*

Je comprends ce que l'amour pourrait être. Excès du réel ! Les caresses sont connaissances. Les actes de l'amant seraient des modèles des œuvres – Valéry. Deux sommets humains opposés, le rêve et la caresse, laissent le savoir et l'amour en état de manque. Le réel n'en est que la partie débordante ; l'art, c'est à dire le rêve traduit en caresses, en étant le contenu.

Il a aimé et s'en est trouvé devant soi-même. D'autres aiment pour se fuir - H.Hesse - *Er hat geliebt und dabei sich selbst gefunden. Die meisten aber lieben, um sich dabei zu verlieren.* Peu importe ce que découvrent les yeux, l'amour nous emporte ailleurs, où n'est soi qui le veut. Quand on aime, on se met à se méconnaître (face à l'autre, les places de la cause et de l'effet s'inversent facilement : *La femme n'aime que celui qu'elle méconnaît* – M.Lermontov - *Женщины любят только тех, которых не знают*). L'amour, c'est la perte, perte sans prix, perte, qui nous enrichit, même si c'est la perte de soi. *Que c'est lamentable : vouloir être aimé et se connaître* – E.Canetti - *Wie lächerlich, daß man geliebt sein will und sich kennt.* N'empêche qu'on est peut-être le plus près de soi, lorsqu'on est amoureux.

Tu es mortel, quand tu es sans amour ; tu es immortel, quand tu aimes - K.Jaspers - *Wir sind sterblich, wo wir lieblos sind ; unsterblich, wo wir lieben.* L'amour semble, en effet, être l'ultime recours, quand la panique inexistentielle aura balayé d'autres titres d'immortalité : l'action, le savoir,

la création. *L'immortalité chrétienne, c'est une vie sans la mort, et pas du tout une vie après la mort* – P.Tchaadaev - que la mort contribue à ce que mon arc soit bien tendu, mais qu'elle ne se mêle pas du choix de mes cibles.

La sagesse, c'est toujours de la maîtrise, donc du savoir ; on ne peut pas *aimer la sagesse*, puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore, mais on peut assagir l'amour, en en faisant un grand consolateur.

La passion de et pour l'inconnu entretient et la science et l'amour ; il faut introduire de nouvelles inconnues dans l'arbre de la connaissance voluptueuse et réveiller, ainsi, des unifications inespérées avec l'arbre de la vie. Stendhal appelle cette magie – cristallisation (des branches recouvertes de nouveaux cristaux) : *opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.*

On ne désire pas ce qu'on ne connaît pas - Ovide - *Ignoti nulla cupido*. La cervelle et l'âme ont leurs trésors d'ignorance, dont ils n'échangent jamais les clefs. Mais tout savoir est d'usage commun. *St Augustin - tu ne peux pas aimer la chose, que tu ignores - amare aliquid, nisi notum non potest* - persiste dans la même erreur. Que fait-il de l'ignoré le plus fabuleux, et qui se dit être lui-même Amour, – Dieu !

Le chemin, qui mène vers la vraie foi, ne passe ni par l'angoisse devant la mort ni par une confiance aveugle, mais par l'appel d'un savoir rationnel - A.Einstein - *Der Weg zu wahrer Religion liegt nicht in der Angst vor dem Tod oder in blindem Vertrauen, sondern im Streben nach rationalem Wissen*. Sur ce chemin, on voit de moins en moins le Créateur et admire de plus en plus la Création. On finit par adorer l'inexistant, qui nous fit aimer l'invisible.

L'amour est une de ces choses iniques qui ont de la saveur sous tous les aspects : que ce soit en Mystère de leur naissance, en Problème de leur servitude ou en Solution de leur assouvissement.

L'amour-mystère est l'adoration ; l'amour-problème est la passion ; l'amour-solution est la volupté.

On veut aimer secrètement ; on doit aimer en s'avouant tout ; on peut aimer sans le savoir.

Se suffire à soi-même - la plus noble et la plus ... ignoble des attitudes, autarcie ou narcissisme ; la formule de l'amour étant, semble-t-il : *deux en un* (Platon, H.Arendt) ou, mieux, *deux en tant qu'un* (Maître Eckhart). *L'ignare hautain se suffit à lui-même* - Lope de Vega - *Se sufre a sí mismo un ignorante soberbio*.

L'amour ne peut pas s'entendre avec le bonheur. Celui-ci est dans l'ignorance des limites et vit dans une autarcie alimentaire, celui-là est tout de troc et d'emprunt.

Le savoir, la sagesse, la poésie - la pomme, le serpent, l'arbre. Ah, pourquoi Ève, au lieu de mordre dans la pomme, n'a pas apprivoisé le serpent, ni n'est tombée amoureuse de l'arbre !

Puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore, l'amour de Dieu n'est pas si niais que ça ; et si l'on y ajoute la honte étrange, qui nous étreint, on commence à apprécier la dichotomie *augustinienne* : *L'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la cité céleste* - *Fecerunt itaque civitates duas amores duo : terrenam scilicet, amor sui usque ad contemptum Dei ; caelestem vero, amor Dei usque ad contemptum sui*. Chez celui qui s'ignore, les deux termes s'équivalent, et la cité, dont on ne saurait plus percer l'origine, terrestre ou céleste, prendra la fière allure des ruines.

Piètre Dieu, ou piètre amour, chez les bouddhistes : *On ne peut connaître Dieu qu'en l'aimant* (et St Paul n'en est pas loin non plus). Un dieu connu ou un amour du connu ne peuvent être qu'insignifiants. Il faut aimer pour connaître et non pas pour connaître. Mais si se connaître, c'est entendre l'appel de son soi inconnu, aimer, ce serait se munir d'une bonne ouïe.

Rien ne peut être aimé inconnu - Thomas d'Aquin - *Nullus potest amare aliquid incognitum*. L.de Vinci partage la même platitude : *On ne peut ni aimer ni haïr que ce qu'on connaît* - *nessuna cosa si può amare o odiare se prima non si ha cognizione di essa*. C'est Publilius qui tient le bon bout : *L'amoureux ne connaît que son désir, il ne voit pas ce qu'il possède* - *Amans quid cupiat scit, quid sapiat non vidit*.

L'essence de l'intelligence est de connaître et d'aimer - J.de Maistre. Ta langue a doublement fourché : il fallait dire *connecter* et *aimer*. N'importe quel sot accède à la connaissance, n'importe quel sauvage connaît l'amour. L'intelligence est dans l'orientation et la focalisation et non pas dans l'examen de foyers savants ou ardents. Ailleurs, tu disais mieux : *La raison ne sait que parler ; c'est l'amour qui chante*. Le chant lointain de l'imagination faisant taire les raisons de l'intelligence trop proche, c'est cela, l'amour.

Celui-là seul connaît l'amour, qui aime sans espoir - F.Schiller - *Der nur kennt die Liebe, der ohne Hoffnung liebt*. Il vaut mieux connaître l'être aimé que l'amour : *Celui-là seul connaît un être, qui l'aime sans espoir* - [W.Benjamin](#) - *Einen Menschen kennt einzig nur der, welcher ohne Hoffnung ihn liebt*. Celui-là seul ignore le désespoir, qui espère sans amour. Qui attend beaucoup dans le réel, espère peu dans l'imaginaire.

Je t'aime, donc, je ne te sais pas. Donc je te bâtis - [Valéry](#). Et plus cette architecture s'inspirera des ruines, et son confort - d'une auberge espagnole, plus délicate sera l'illusion d'un château en Espagne.

Pour se savoir fort, la connaissance la plus utile est de se savoir aimé. L'ignorance la plus utile est d'ignorer pourquoi on n'est pas aimé. [Socrate](#) s'y connaissait : *Je ne sais rien d'autre que les choses de l'amour.*

On ne peut aimer que l'objet, dont on ignore le véritable fond, et dont la forme séduit inconditionnellement, aimer en amateur, crédule et enthousiaste. Dès qu'on commence à maîtriser le fond, on devient un professionnel, rigoureux et raseur. Tenir à la maîtrise de la forme, notre meilleure chance d'entretenir un regard vibrant. Dilettante du fond, expert de la forme.

Trois hypostases, à hiérarchie variable, nous résumant : celui qui crée, celui qui connaît et celui qui aime. Leur fusion (l'ambition des sots) n'a aucun sens, bien que même [Nietzsche](#) succombe à l'illusion : *Toute création est l'envoi de messages : tout y est un - ce qui connaît, ce qui crée, ce qui aime - Alles Schaffen ist Mitteilen. Der Erkennende, der Schaffende, der Liebende sind Eins.* L'illusion vient de la fausse association du philosophe avec la connaissance et du saint - avec l'amour (*Le philosophe, l'artiste, le saint - c'est tout un - Heidegger - Der Philosoph, der Künstler, der Heilige - Eins*), tandis qu'ils n'en sont que chantres, sans être ni savants ni amoureux ; réunis, ils forment un poète. Les connaissances – contraintes négatives, l'amour – positives. La création – chemin.

Que le délire philogyne des vieux G.Casanova, [Goethe](#) ou F.Tiouttchev me séduit davantage que ne me convainquent des savantes analyses des misogynes, vautrés dans leur misère sexuelle, tels que G.Byron, [Schopenhauer](#) ou [Nietzsche](#) ! Un manque cruel d'ironie, pour bien digérer ses déboires. Un manque, plus cruel encore, d'imagination, pour chanter ce qu'on ne connaît pas.

Connaître, c'est reconnaître - aimez ce que vous ne connaissez pas. Aimer, c'est découvrir un arbre, où tout n'est qu'inconnu ; il s'unifie aussi bien avec le monde qu'avec le vide. L'amour qu'on nous porte, plus que la création que nous portons, est reconnaissance de notre soi inconnu, non cultivé, inarticulable, naturel – Hegel ne disait pas autre chose.

Même dans l'amour, l'ignorance étoilée est l'état d'âme le plus probant et souhaitable ; dès que le pourquoi s'illumine ou touche la terre, le qui devient trop visible et le comment – trop lisible.

Savoir, pouvoir, vouloir, devoir le bien sont des attitudes intenable, puisque aucune traduction du bien en connaissances, en puissance, en volonté, en loi n'est possible. Le bien est peut-être notre seule fibre surnaturelle, vouée à la musique et récalcitrante au bruit des actes, des mots, des pensées.

La source du beau est cachée, mais beaucoup d'actes en découlent. La source du bien est cachée, elle aussi, mais, cette fois, aucune voie vers le moindre acte, elle est l'une de ces fontaines intouchables, près desquelles on meurt de soif. *Je te loue, ô Seigneur, de nous avoir refusé l'exacte connaissance du bien et du mal* - Saadi. Depuis, on gagna beaucoup en exactitude et en puissance, et surtout on changea son réceptacle : le chœur se substitua au cœur.

Tous ceux qui connaissent leur esprit ne connaissent pas leur cœur - F. La Rochefoucauld. Cette maxime est une curiosité logique. Deux lectures possibles : connaître son esprit implique l'ignorance de son cœur, ou bien - il ne suffit pas de connaître son esprit, pour connaître son cœur. Négation syntaxique ou négation sémantique (interne ou externe). Mais la traduction libre serait : il est nécessaire de connaître son esprit, si l'on veut se maintenir dans la délicieuse ignorance de son cœur.

Les étapes ascendantes du mûrissement d'une bonne tête : penser, se regarder penser, savoir se regarder penser - la mécanique, l'intelligence, la connaissance ; une fois ce minimum vital atteint, il faut le mettre sur le métier à trois navettes : pouvoir, vouloir, devoir - le talent, l'intensité, la morale - l'esprit, l'âme, le cœur.

L'homme s'appauvrit en pensées dans la mesure qu'il s'enrichit en sentiments – Chateaubriand. Poète, riche en émotions inéchangeables, frappe sa propre pensée, en valeur d'échange ; à charge aux autres de la convertir en biens du cœur. La pensée la plus savante, dépourvue d'empreinte poétique, se range vite parmi la poussière des musées ou bibliothèques. Le sentiment le plus naïf laisse dans le cœur tant de notes, que seule une pensée pénétrante peut extraire.

Mon cœur ne supporte pas le frisson de la plus solitaire des solitudes et m'oblige à parler, comme si j'étais deux - Nietzsche - *Mein Herz erträgt den Schauer der einsamsten Einsamkeit nicht und zwingt mich zu reden, als ob ich Zwei wäre*. D'où la tentation d'appeler ce soliloque - dialogue. Le connu, s'adressant à l'inconnu et s'en contaminant, - l'essor de l'art, à l'opposé de l'effort de la science. Le bienfait de la solitude, c'est son frisson profond, qui nous sauve de la chute vers la platitude et nous prépare à la rencontre avec la hauteur.

Une aberration du français (comme de l'anglais et de l'allemand) : *savoir* signifiant tantôt *maîtriser* et tantôt *ne pas ignorer* - quand on *sait* aimer, on n'aime pas, puisque aimer, c'est ne pas *savoir*. *Si tu aimes, tu ne sais plus ; et si tu sais, tu n'aimes plus* - Publilius - *Cum ames non sapias, aut cum sapias, non ames*. D'autres exemples, chez Pascal : le cœur et ses *raisons*, que la *raison* ignore, ou, chez Sartre : des tenants du monde sans *conscience* ou des fanatiques de la *conscience* sans monde... Il n'y a pas de contradiction entre être artiste de son amour et avoir une tête sans droit au chapitre.

Chez l'homme du savoir, les tendances de la raison façonnent celles du sentiment : la primauté de la largeur de vues, par exemple, se traduit par la part de l'étendue des émotions. Chez l'homme du cœur, c'est la forme de son savoir qui n'est qu'une translation de ses sentiments : un haut regard provenant d'une haute houle.

Tous ceux qui font de la connaissance de soi - enfer de l'esprit, purgatoire de l'âme ou paradis du cœur - sont bêtes. Le soi est miraculeusement identique au monde d'ici-bas, dont l'essentiel nous restera à jamais inconnaissable.

L'esprit est si bizarre fonction, que l'on ne peut jamais décider si le manque de telles connaissances ne lui sert pas plus qu'il ne le gêne - Valéry. Ce qui gêne l'esprit, souvent réjouit le sentiment. Les connaissances les plus volumineuses se réduisent à un point, une fois digérées. L'homme d'esprit vit du manque, l'homme de cœur - du trop plein. L'homme de goût sait provoquer chacun des deux quand il le veut. Chez celui qui n'a que le talent, on remarque les défauts de ses qualités ; le génie est marqué par la qualité de ses défauts.

Décrire l'usage d'un clou ou le goût d'un fromage relève des mêmes ressources représentationnelles et langagières que pour décrire l'émoi d'une âme, écoutant une sonate, ou la peine d'un cœur, saisi par une compassion. La distance entre un discours et la réalité correspondante est toujours du même ordre. Il est donc bête d'affirmer, que *les propositions ne peuvent rien exprimer de Supérieur - Wittgenstein - Sätze können nichts Höheres ausdrücken*, puisque dans l'Inférieur, elles n'ont pas plus de compétences.

Le mystère - une perplexité et une admiration, que la connaissance ne réfute pas et que la foi, peut-être provisoire, bénit. De notre regard sur la

vie, il faudrait bannir la religion et garder la foi et le mystère. Pourtant, Nietzsche et L.Tolstoï forment une religion sans foi ni mystères. L'aigle et la colombe manquent de dons de la chouette. Mais à la religion de la tête ou à la religion du cœur il faut préférer, au moins, la religion de l'âme, la poésie.

Partout, avec du savoir acquis s'affine la délicatesse des sentiments. La seule exception - la Russie, où plus sauvage est l'homme plus il y a de chances de lui trouver de la subtilité du cœur.

Pour clarifier leurs rapports avec Dieu, le Russe, le Français, l'Allemand, abandonnent leur organe principal - l'âme, l'esprit, le cœur - et comptent, respectivement, sur l'esprit (pour Le connaître), le cœur (pour s'en émouvoir) ou l'âme (pour Le réinventer). Rousseau : *Croirai-je qu'un Scythe soit moins cher au Père, et pourquoi penserai-je qu'il lui ait ôté, plutôt qu'à nous, les ressources pour le connaître ?* - a peut-être raison.

La honte est la meilleure conscience, comme nous le dicte la nature ; la reconnaissance est la meilleure connaissance, comme nous l'apprend la culture. Peut-être on peut même pousser jusqu'à en faire un cercle : *La honte est, par nature, reconnaissance* - Sartre.

Si connaître, c'est bâtir une représentation valable, nous connaissons assez précisément le mal et nous ignorons tout du bien.

Une seule connaissance est condamnée par l'arbre biblique, celle du Bien et du Mal. Le Bien, en effet, semble être le seul affect inconnaissable. Quand on sait, en plus, qu'aucune volonté ne nous en approche, on comprend, que *Le mal est de connaître et de vouloir* - A.France.

Les personnes prétendument exécrables gagnent à être mieux connues, alors que les bonnes gens y perdent - G.Lichtenberg - *Die sogenannten*

schlechten Leute gewinnen, wenn man sie genauer kennenlernt, und die guten verlieren. L'invention sauve le fat, l'intention sauve le fait. On n'aime vraiment que ce qui est voilé.

L'ignorance, ce sont des crépuscules, où rôde le Mal – Hugo. Et c'est à l'aube du Bien matériel, annoncé par le savoir, qu'on trousse le plus féroce des attardés de la Nuit spirituelle.

La défiance devant le savoir est source de tout mal - L.Tolstoï - *Неверие в разум - источник всего зла*. La confiance dans le savoir en est une autre, encore plus dévastatrice, car plus indifférente aux confluent du bien, qui se précipitent de l'au-delà du savoir.

Plus grossier est l'œil, plus facile est le contentement ! D'où l'éternelle pétulance du troupeau. D'où la tristesse et cet air ombrageux, proche d'une mauvaise conscience, - du penseur - Nietzsche - Je stumpfer das Auge, desto weiter reicht das Gute ! Daher die ewige Heiterkeit des Volkes und der Rinder ! Daher die Düsterei und der dem schlechten Gewissen verwandte Gram der Denker ! La bonne conscience est donnée en prime à tout gagnant de la vie. D'où la lubie du penseur : s'introduire auprès des perdants, pour satisfaire son avidité de neurasthénies, sa volupté de l'échec et sa volonté de capitulation, pour ranimer sa bile dans une *écriture du désastre* (M.Blanchot). *Allègre en tristesse, triste en allégresse* - G.Bruno - *In tristitia hilaris, in hilaritate tristis*. *L'ignorance étoilée ou que le penseur rie* - Martial - *ride si sapis*.

Nous portons en nous les valeurs (innées, spirituelles, métaphysiques, vitales), échappant à la nécessité et au langage, avec la consistance des pures apparences, et chacun de nous s'occupe de les représenter (pour comprendre) ou de les interpréter (pour agir), tandis qu'une traduction (pour rester fidèle) ou un travestissement (pour sacrifier) semblent être des opérations donnant de la réalité à ce qui n'est qu'apparences.

Qui ne rêve de puissance ou de réalisations héroïques ou artistiques ? Mais une fois que j'ai fait le tour de ces exploits, je comprends que rien ne vaut la maîtrise du mot, sans laquelle pâlisent les savoirs et les actes. Créer du vrai, en inventant des langages, est plus passionnant que d'en déduire, en restant dans le langage des autres.

Mes timides et maladroites tentatives de faire du bien au milieu des hommes ne valent pas grand-chose à côté de la voix du Bien, qui résonne dans mon cœur, même dans les déserts ou les cellules.

Ne créent ni ne prient que les esclaves. Esclaves d'une passion ou d'une vision. Devenus maîtres, ils se mettent à produire. Œuvres et autels se transforment en lignes de produits. On crée et prie devant le rêve, on produit dans la réalité : *Il n'y a plus de résolution symbolique, par le sacrifice, de l'excédent de la réalité* – J.Baudrillard.

La connaissance est ennemie des valeurs métaphysiques : avec elle, le bien quitte le bien en tant que bien, et le beau cesse d'être beau. *En tant que* (l'être en tant qu'être...) signifie – hors toute définition, d'une façon permanente et immanente. Pour n'être qu'un bon raisonneur, il suffit de rester dans le modèle courant ; pour être un bon créateur, il faut en sortir, pour en inventer un autre. Si, pour sentir la valeur d'une transcendance, je ne fais qu'en lire le prix avalisé, je n'en participerai pas. L'achèvement complet est un manque, la plénitude définitive est pire qu'un vide.

Si l'âme ne peut poursuivre sa course au-dessus du Bien, c'est qu'il n'y a rien au-dessus – Plotin. Au-dessus du beau - la vaste création ; au-dessus du vrai - le savoir profond ; au-dessus du bien - la hauteur vide. Le bien est intouchable – il domine le beau et le vrai, sans disposer d'aucune arme visible.

Un savoir bien digéré ne produit que de viriles, ironiques et hautes métaphores. *Il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, il l'y faut incorporer* - Montaigne. Baudelaire aurait pu être un Nietzsche français (tandis que M.Proust n'en avait aucune chance, n'ayant ni le talent ni la noblesse ni le savoir), si ses boutades étaient rehaussées d'un peu plus d'ironie distante ; celui-ci choisit le bien du Crucifié pour contrainte négative, tandis que celui-là se ridiculisa avec le beau à nier. Le français pousserait à *prendre parti*, ce qui expliquerait l'échec des tentations nietzschéennes de Valéry.

Aimer, selon des calculateurs (Aristote ou St Thomas), serait souhaiter du bien à l'aimé ; mais aimer, c'est se trouver au-delà du bien, du beau, du vrai et même de son soi connu : *Qui aime se trouve au-delà de soi* - H.Broch - *Wer liebt ist jenseits seiner Grenze*. Pouvoir se passer du vrai, pour savoir et même pour être : *Tant de choses tu sais de l'être que tu aimes, sans les tenir pour vraies* - E.Canetti - *Sehr vieles weiß man von den Menschen, die man liebt, und hält es doch nicht für wahr*.

Immortel, éternel – impossible d'employer ces mots au sérieux. En tant que métaphores, ils pourraient s'appliquer à ce qui, indubitablement, se loge dans notre conscience, tout en restant intraduisible dans un langage rationnel, celui des actes, des pensées, des lois. Le vrai trouve une matérialisation évidente dans le savoir, le beau se transmue dans une création artistique, mais le bien reste la seule certitude n'admettant aucun transfert vers le temporel. *L'immortalité et la vie éternelle sont réservées à l'éthique* – Kierkegaard.

Le mal peut être métaphysique, physique ou moral : l'imperfection, la souffrance ou le péché – Leibniz. On se croirait en cours de catéchèse : la perfection (nature), la béatitude (paix), l'ignorance (innocence) - c'est ce que perdirent Adam et Ève. Le mal est toujours bien réel, et donc il fait

partie de la perfection divine, contrairement à la beauté et à la vérité, qui sont toujours des constructions artificielles.

Les empreintes de tous mes sens doivent se projeter sur un fond perceptif commun ; je l'appelai regard, mais il aurait pu être une généralisation du goût, du flair, de la caresse, de l'intelligence (et même du droit, pour faire de moi un *magistrat sans juridiction* - Montaigne) ; le bien en détermine l'ampleur, et le talent en dessine la verticalité - le vrai du savoir profond et le beau du haut sentir.

D'Aristote à Leibniz, en passant par Plotin et Spinoza, cette ineptie : le but de la philosophie serait de nous apprendre ce qu'il faut aimer. Celui qui sait, qu'on ne peut aimer que ce qu'on ne connaît pas, s'en rit. L'amour est une espèce mystérieuse du Bien inexplicable ; et la philosophie, cette protectrice des mystères, devrait nous apprendre à nous contenter d'un fol amour, autrement dit – à nous consoler. Non pas à ouvrir, mais à fermer nos yeux.

Le motif de mon action peut être pragmatique, éthique ou mystique, pour tester ma compétence, ma probité ou ma noblesse – ma science, ma conscience ou ma liberté.

Ceux qui vivent dans une servitude volontaire ne savent pas ce qu'est la liberté ; donc le thème central en politique ne doit pas être l'opposition liberté-servilité, mais projet noble – projet bas, et puisque toutes les tentatives d'introduire le projet noble aboutissent aux horreurs, il faut préconiser la domination de la bassesse dans les affaires collectives.

Je peux aimer, et même vénérer, mon soi inconnu, mais mon soi connu ne mérite que du respect, de la honte ou de l'indifférence ; malheureusement, on donne à ces deux attitudes incomparables le même nom de *passions* : *La source de nos passions est l'amour de soi* -

Rousseau – ce qu'on doit saluer dans le premier cas, on doit le regretter dans le second.

Le Bien m'interpelle, mais je ne puis en inoculer une trace dans mes actes que par un réflexe aveugle ; la réflexion ne fait qu'illuminer le mal fait ou à faire. *Tout le mal que j'ai fait, je l'ai fait par réflexion ; et le peu de bien que j'ai pu faire, je l'ai fait par impulsion* – Rousseau.

L'intelligence, ou la raison, - dans les affrontements entre l'esprit et l'âme - peut servir d'arbitre pour tout thème sauf le Bien ou l'espérance, ces états d'âme injustifiables. Toute *docta spes* est impensable.

Ce n'est pas l'indignation, mais la honte ou le mépris, qui devraient motiver le révolutionnaire. Mépriser la force cynique, avoir honte des privilèges de naissance, d'intelligence, d'assiduité, de connaissances, des privilèges matériels. Mais une belle et pure révolution, tout en adhérant à la démocratie des esprits, devrait prôner l'aristocratie des âmes.

Celui qui veut l'action, veut-il ses conséquences ? Il n'y aurait pas de transitivité. On fait le mal par fatalité ; la volonté est fatale, comme l'est l'action. Tout homme est *incontinent*, volontairement ou pas. Volontairement, nul n'est méchant.

Le Savoir et le Beau

Les valeurs, ce sont des points de rencontre entre la réalité et le rêve. Elles ont besoin et d'équilibre et de vertiges - de l'horizontalité du savoir et de la verticalité du valoir.

Toute vraie intelligence est soudaine et déracinée, c'est la bêtise qui est préparation graduelle et enracinement servile. C'est pourquoi le mot, qui est toujours soudain, a plus de chances d'être *intelligent* que l'idée. *L'amour lie le soudain d'une rencontre au fait, que la Beauté n'est ni logos (le discours) ni l'épisthémé (le savoir) - Platon.*

Ne pas aller au-delà des premiers sentiments (après, on plane), mais toujours exiger des secondes pensées (pour trébucher au bon endroit). *Revois deux fois pour voir juste ; ne vois qu'une fois pour voir beau - H.F.Amiel.* Vivre de revenez-y des idées et de reste-là des sens primesautiers. Ne tenir qu'à ce qui est de première ou de haute main. Sachant que la hauteur et le premier sentiment ne promettent pas de paradis ; l'enfer n'est-il pas *l'œuvre du haut savoir et du premier amour - Dante - fecemi somma sapienza e l'primo amore ?*

Les yeux, indissociables de la cervelle, pénètrent et déchiffrent tout paysage des choses. Le regard, en revanche, pactisant avec l'âme, crée un climat des images, qui se démarque des choses et s'ouvre aux rêves.

L'imagination sert surtout à créer de nouvelles variables sur un arbre de la connaissance. *Au royaume de l'imagination, l'inconnu est tout-puissant - Napoléon -* il en est seulement le signe, dont la première qualité n'est pas la puissance mais l'ouverture à l'unification, la souplesse. C'est la richesse des substitutions interprétatives qui témoigne de la puissance !

Je reconnais volontiers que le charlatanisme – tentatives de voir sans entendre – et le plagiat – prétention à entendre ce qu'autrui n'aurait fait qu'entrevoir – entachèrent certainement mon exercice. Toute création est de la traduction ; si l'on n'entend pas de voix on ne sauve pas de royaumes. L'oreille, mieux que l'œil, témoigne de la présence de l'absolu, c'est-à-dire du sourd écho des sources, dans nos choix premiers et décisifs.

Le sot peut tout apprendre, sans rien savoir. Le sot pense penser avec savoir, l'homme de qualité sait savoir, sans penser. *Il vaut mieux créer qu'apprendre ; l'essence de la vie, c'est la création* - Jules César.

Ni le savoir ni la création, en eux-mêmes, ne justifient la vie ; seule la musique, qui deviendrait leitmotiv de celle-ci ou accompagnement de celui-là nous ferait oublier le silence absurde et angoissant de l'existence. Et toute musique naît des bonnes vibrations : *Le sens de l'existence est dans l'intranquillité et dans l'angoisse* – A.Blok - *Смысл жизни заключается в беспокойстве и тревоге.*

L'intelligence analytique d'unification se complète par l'intelligence synthétique d'imagination : se trouver avec des choses, des idées ou des états d'âme, qui ne s'étaient encore jamais croisés, et créer un arbre, dont ils seraient des branches : *Dans la poésie philosophique, le savoir scientifique et le savoir artistique deviennent ramages d'un même arbre* - H.Broch - *In philosophischer Dichtung werden wissenschaftliche und künstlerische Erkenntnisse zu Zweigen eines einzigen Stammes.*

Schopenhauer veut dire que le monde peut être vécu comme un paysage ou comme un climat : soit on le peint dans une représentation (création, savoir, intelligence), soit on s'y peint soi-même (passion, noblesse, musique) ; c'est le recours à la profondeur universelle ou à la hauteur

personnelle qui permet de ne pas s'écrouler dans une platitude commune.

Le véritable fond de la création n'est ni mon ambition, ni mon savoir, ni même mon talent, mais mon soi inconnu, cette passerelle invisible, qui lie mon esprit à l'âme du monde, âme que d'autres appellent *être* - ce qui exige création et audace - et si cet appel devient inaudible, c'est que je devins un misérable *étant*, connaissant l'inertie et ignorant la création.

Chez un créateur cohabitent deux personnages - l'homme et l'artiste. Ce qu'il faudrait retenir de l'homme, ce ne sont pas ses expériences - le savoir et les preuves, mais ses dogmes - le goût et le tempérament. Et l'art, c'est la sophistication de l'artiste au service des dogmes de l'homme.

Une contrainte de l'art : exclure le savoir réticent à la traduction libre en sentir ; une contrainte de la science : négliger le sentir, qui se traduit trop mot-à-mot en savoir.

La science définit la nature d'une inconnue, qu'elle finit par affecter d'une valeur connue. Le poète fait l'inverse : *Le Poète devient le suprême Savant, car il arrive à l'inconnu* - A.Rimbaud.

Comme la science, l'art peut être appliqué ou fondamental, mais si la passion du pur savoir survit bel et bien, même au milieu des robots, la passion de la pure forme est étouffée par l'invasion des moutons, à moins que ce soit par le choix de mauvaises altitudes.

Leurs livres sentent les média, les bistros ou les bibliothèques, tandis que je ne m'intéresse qu'aux *manuscrits trouvés dans une bouteille* (MS. *found in a Bottle* - E.Poe).

L'intensité d'un écrit naît mieux d'une caresse musicale que d'une violence verbale. Ni le jargon ni la doxa ni le savoir ne peuvent atteindre ce qui se

concentre dans une mélodie. *En intelligence, comme en poésie, compte non pas le quoi, mais l'intensité* - H.Hesse - *Es kommt beim Denken, ebenso wie beim Dichten, nicht auf das Was an, sondern auf die Intensität.*

Le talent est apollinien ou pythagoricien, et le génie est dionysiaque ou orphique. Le talent : une démarche, guidée par le savoir et le vouloir. Le génie : une danse, rythmée par le pouvoir et exprimant le valoir.

Tant de livres, qui enseignent ou renseignent, et si peu - qui saignent. En se détournant des astres, on creuse jusqu'à atteindre une platitude finale ; en se penchant sur nos plaies, on découvre, dans nos émotions saturniennes, la hauteur initiale.

Qu'on soit philosophe, scientifique ou artiste, la création est au-dessus de la volonté et de la connaissance ; l'artiste, qui le sent intuitivement, est toujours au-dessus des autres.

La justification de la maxime comme d'une illustration précise de la *pensée* de l'éternel retour, surgissant de la chaîne : l'être (la création divine, le savoir, l'intelligence), le devenir (la création humaine, le mouvement, la vie), l'intensité vitale (le seul dénominateur commun entre le héros, l'artiste et le bel esprit), le commencement résumant la finalité et coïncidant avec elle, ce que reprend le symbole de l'éternel retour du même et dont la maxime est la miniature. Un commencement, dont toute suite pensable ne serait que du retour du même, de ce qui est prégnant ou déjà exprimé dans le commencement, - la définition même de la maxime.

Pour un créateur, le savoir, l'expérience et même l'intelligence ne sont que des dictionnaires ou des gammes, dont il se servira pour produire sa musique. Et, paraît-il, même *la nature n'est qu'un dictionnaire* -

E. Delacroix. Elle est plutôt un code, un thésaurus, un dictionnaire si bien organisé et animé, qu'il peut s'ériger en juge. Pour délibérer avec elle, je serai tantôt un procureur et tantôt un habitué du banc des accusés.

Depuis un siècle et demi, le problème de la culture n'est pas dans sa fonction, mais dans son organe ; partout, où régnait l'âme individuelle, s'érige, en seul juge, l'esprit collectif. Valéry voit le mal dans le peu d'esprit critique : *La libre coexistence des principes de vie et de connaissance les plus opposés*, tandis qu'il est dans le peu d'âme aristocratique.

La poésie ramène ses objets à la perception musicale, comme la philosophie – à la conception réelle ; la science n'y a aucune place. *Entre science et philosophie il y a quelque chose du rapport, que je vois entre musique et poésie* - Valéry – vous, qui voyiez dans la science un pouvoir et non pas un savoir, vous y déployez un regard d'artiste, au lieu d'employer les yeux de scientifique.

Paradoxe de l'état artiste. Il doit observer, comme s'il ignorait tout, et exécuter, comme s'il savait tout – Valéry. Comme c'est souvent le cas, avec toi, le savoir et le devoir se détachent du vouloir - du désir ; dans l'observation, le désir de fermer les yeux, dans l'exécution - de les garder grands ouverts et brillants. Mais l'artiste sait, que tout commencement est recommencement, toute invention – réinvention.

L'art, c'est une éponge et non pas une fontaine - B. Pasternak - *Искусство губка, а не фонтан*. La porosité côté tête prépare le jaillissement côté âme : *Les champs ont assez bu* - Virgile - *Sat prata biberunt*. Un savoir bien serré prépare un pouvoir bien acéré.

Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort d'arracher ma vie au hasard – Sartre. En se détournant du hasard, on se retrouve fatalement en tête-à-

tête avec l'algorithme (le hasard, c'est tout ce qui n'entre pas dans un système logique fermé - Wittgenstein). Et s'arracher à celui-ci est une autre paire de manches. L'attitude de poète grisé : se laisser pénétrer par l'insondable algorithme divin pour faire chanter ton hasard humain. L'attitude de sobre scientifique : modéliser le hasard, par une théorie des probabilités, et en faire un savoir de plus, le savoir du non-savoir.

Donner de la hauteur à la profondeur de la pensée, telle est la tâche de la poésie, de tout art - H.Arendt - Denken aus der Tiefe in die Höhe zu heben, ist die Aufgabe der Dichtung, aller Kunst. Toute la vraie hauteur est faite de métaphores et ne s'exprime qu'en métaphores. La pensée qui colle trop au réel a beau être parfaite, sans les métaphores elle s'écroulera dans une parfaite platitude.

La musique nous laisse seuls, face à notre nature nue, et si encombrée et défigurée, d'ordinaire ; elle nous libère du nous-mêmes trop connu. C'est pourquoi, celui qui imagine se connaître parle de musique comme d'une intrusion d'un corps étranger, tandis que celui qui passe expert en ses propres côtés invisibles se sent plongé dans son élément. Tous se voient livrés à la solitude, mais les seconds portent un double fardeau : la solitude du pressentiment et la solitude de la reconnaissance. Les deux - sur un mode de souffrance : *La musique est enfant du chagrin* - S.Rachmaninov - *Музыка - дитя печали*. Qui aime le plus la musique ? - le malheureux ! Même si le volontaire F.Schubert pensait le contraire.

La souffrance se niche dans les régions, qui sont plus profondes que celles de notre savoir ou de notre courage ; seule une haute création parvient à en neutraliser l'obsession, lancinante et coercitive, en nous offrant une consolation sous forme d'une liberté illusoire et passagère.

Une souffrance est plus souvent profanée par des métaphores qu'elle n'est sacrée par quelques formules rhétoriques. Le marquis de A.Custine, expert

en colifichets verbaux, confondrait la souffrance jusqu'avec la didactique : *Les Russes ont l'habitude et non l'expérience du malheur* - pourtant, les Russes sont aussi bigrement *performants* en bonheur, sans y être *compétents*.

Chez l'homme, la profondeur et l'ampleur semblent être des perspectives naturelles et spontanées, tandis que la hauteur relève de la pure invention, pour ne pas dire fiction. Ni la réflexion ni la connaissance ne nous en approchent. La seule sensation, qui nous y projette, est peut-être la souffrance.

La liberté est hésitation et hasard ; c'est pourquoi mon acte, mon sentiment, ma pensée ne sont pas moi, mais *de moi*. Le moi mystérieux ne se réduit à rien de connu ; il est ce que l'inspiration est pour le poète. Il est la source de la création, qu'on pourrait appeler méta-savoir : *Le savoir se confond avec la poésie du soi absolu* – F.Schelling - *Die Wissenschaft löst sich in der Poesie des absoluten Selbst*.

Reconnaître, que j'ignore mon soi, rend ma création plus mystérieuse, mon humilité - plus profonde et ma liberté - plus haute, puisqu'elle est plus sujette à s'abaisser sous l'autorité d'une connaissance que de s'aplatir sous le diktat d'une ignorance.

Être sage dans ce qu'on sait n'est que de l'intelligence ; la vraie sagesse est l'art et la manière de vénérer ce qu'on ne saura jamais, c'est à dire le mystère de la création divine, mystère omniprésent pour celui qui est pourvu du regard créateur et noble.

Qu'on suive la sage prudence ou la folle précipitation, qu'on confesse le désespoir profond ou la haute espérance, qu'on s'appuie sur l'épaisseur de son savoir ou l'intensité de son vouloir – aucune incidence sur l'intelligence du créateur ou sur la pertinence du créé, si un talent anime la création.

Douter, espérer, savoir – les verbes les plus ambivalents.

Plus de savoir, de rigueur, de précision, de généralité, de maîtrise – telle est la vision, commune et médiocre, de la création. Son contraire s'appelle éternel retour du même, qui n'est nullement une *loi universelle*, mais un *constat particulier*, quand on a affaire à un grand : le retour est dans la noblesse, l'éternité – dans l'indépendance du temps, le même – dans l'intensité infaillible.

Le savoir apporte de la joie à l'esprit et de la douleur à l'âme ; et ce n'est pas par additions ou soustractions qu'on en crée l'équilibre, mais par factorisations, cet art d'effacer ou d'introduire des différences.

La maîtrise littéraire est à l'opposé de la maîtrise échiquienne. Dans la seconde, comptent les connaissances des débuts, l'intuition au milieu du jeu, la technique des fins de parties. Dans la première, il est plus important de s'appuyer sur l'intuition des commencements, la technique des mots intermédiaires, les connaissances des fins de vie.

Le ton d'une maxime doit être tel, comme si le savoir n'y jouait aucun rôle, mais que l'auteur savait tout. *Ses Fragments, ses Regards, ses Précis, - qu'y a-t-il de net ? Et tout et rien. Il saurait tout* – A.Griboïedov - *Его Отрывок, Взгляд и Нечто, об чём бишь нечто ? обо всём. Всё знает.* Il est vrai, que sans musique intérieure un fragment sec, plus qu'un cloaque narratif, donne prise au spectre de l'ennui. N'empêche que ce genre exhibe un taux de raseurs inférieur à tous les autres. Tant de rééditions augmentées, mais verra-t-on un jour *une édition revue et diminuée* – P.Wiazemsky - *издание исправленное и убавленное ?*

Le langage, en mode routinier, n'est qu'un code d'accès, et très rarement, en mode-rupture, - une courroie de création. L'esprit possède et les langages et les modèles, et le premier critère de sa qualité est le contenu

de ses modèles, auxquels renvoie un langage. C'est une question de goût et d'intelligence - avec quoi peupler ses modèles dynamiques : avec des fantômes ou avec des bases de connaissances, avec des déductions ou avec des faits. Le sot croit *créer en nommant* (M.Proust), l'artiste nomme en créant.

La langue a un double rapport : à l'art et au savoir, d'où ses deux manifestations - le style et la quête. Elle est active et créatrice, sur la première facette, passive et subordonnée - sur la seconde. La représentation, implicite ou fantomatique, fait que la langue touche au réel toujours à travers le voile des concepts ou images, qui, à leur tour, en attendent l'écho : *La connaissance pressent la langue, comme la langue se souvient de la connaissance* - Hölderlin - *Wie die Erkenntniß die Sprache ahndet, so erinnert sich die Sprache der Erkenntniß*.

Le mot est dans le faire ; il n'est presque pour rien dans le connaître (sauf pour le menu fretin de professeurs de philosophie) ; il est un arbre (de quête ou de communication) et non pas le sol. Mais le connaître grec correspond à notre faire ; c'est ainsi qu'il faut comprendre Platon : *Celui qui connaît les noms, connaît les choses*. Celui qui crée dans le mot, poète ou philosophe, sait que, une fois la plume en main, il ne sait plus rien et, à la fin, n'en saura pas davantage.

Créer ou comprendre, ce dilemme semble être parmi les plus cruciaux ; mais la domination numérique de ceux qui ne cherchent qu'à comprendre sur les solitaires qui se contentent de créer montre que ce choix ne se présente presque jamais ; la compréhension n'améliore en rien la création ; la création rend la compréhension - caduque. Et c'est la croyance qui est un commencement profond de la compréhension et une haute contrainte de la création.

Le destin : cheminement de l'inconnu vers l'inconnu - Platon. La banalité :

du connu vers le connu ; la connaissance : de l'inconnu vers le connu ; le rêve : du connu vers l'inconnu (*a notis ad ignoto*). Si l'on élimine de l'inconnu le connaissable, il ne resteront que des sommets séparés ; aucun cheminement n'y est plus possible, il faudra faire appel au vol, - ce sera le rêve, plus haut que tout destin.

Les miracles devraient toujours se produire en plein jour. La nuit les rend crédibles, donc vulgaires - G.K.Chesterton - *Miracles should always happen in broad daylight. The night makes them credible and therefore commonplace*. La vulgarité est dans l'attachement à l'heure et au lieu. Ce que le matin dissipe peut être plus noble, que ce que le soir dessine. Les *connaissances du matin* (le goût, le rêve), les *connaissances du soir* (représentatives ou discursives) – Maître Eckhart. Les miracles font partie de l'essentiel divin, et comme tels, ils sont invisibles aux yeux, que ce soit la nuit de la raison ou le jour du rêve.

Des intelligents, des savants, des justes, des inventifs, des heureux – aucune époque n'en disposait autant que la nôtre. Une seule catégorie dégringola, celle de rêveurs, à cause du dépérissement de leur organe, l'âme.

En littérature se vouant aux rêves, comme en informatique manipulant les connaissances, il y a deux clans : ceux qui les *interprètent* et ceux qui les *représentent*. D'habiles charlatans et d'inspirés visionnaires. De bons vicaires pratiquant de piètres herméneutiques, de bons herménautes n'accédant à aucun vicariat. Des homélies ou des hommes élus.

Ce qu'il y a de plus facile à réfuter, ce sont les rêves ; c'est pourquoi, les rats de bibliothèques, en acquérant des connaissances, gagnent en sobriété et en ennui. Mais pour l'amoureux de l'ivresse des sens, plus de savoir signifie plus d'amplitude des métaphores ; la danse des joies et chagrins est d'autant plus riche de nuances et d'audaces.

Céleste ou *Très-Haut*, telles sont les épithètes dont on affuble Dieu, jamais – *terrestre* ou *profond*. L'âme serait préférée à l'esprit, le rêve ou la douleur – à la connaissance. Mais les sots continuent leurs doctes litanies : *Dieux aiment la profondeur et non le tumulte de l'âme* – J. Wordsworth - *The Gods approve the depth and not the tumult of the soul*.

La vie, c'est la recherche de chemins : vers le savoir, la survie, la création, le plaisir. Et le bon Dieu se contenta de définir un méta-chemin, la logique, et de spécifier les objets de nos désirs, toujours à la manière d'un mathématicien ou d'un rêveur.

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend naturellement par fragments. *Les fragments sont la vraie forme d'une philosophie universelle* - F. Schlegel - *Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente*.

Hygiène intellectuelle en littérature : expurger le discours de toute la gangue du savoir parasitaire et froid, non-porteur ni de saveurs ni de chaleurs nouvelles.

Pour briller en plomberie, en astronomie, en chirurgie, ce qui compte, avant tout, ce sont les connaissances. Mais leurs apports à la beauté d'un livre sont quasi nuls, à côté de sa musique et de son intensité, du

tempérament et du goût de son auteur. Le culte du savoir est né dans les faibles cerveaux des zoïles, plutôt que chez les écrivains eux-mêmes.

A besoin de salut ce qui porte en soi la honte et sa propre non-connaissance, c'est à dire ce qui est vivant et vulnérable. Mais ce monde robotisé et bien-portant n'a besoin d'être sauvé ni par la beauté (Dostoïevsky) ni par la souffrance (W.Faulkner).

Aucun beau mystère n'est né de mon savoir, mais celui-ci aide à me débarrasser des avortons et à régulariser des bâtards. C'est en pelotant mon ignardise que j'assure la descendance du rêve volage.

La beauté complète naît de la tension entre la profondeur du connu et la hauteur de l'inconnu ou, mieux, - de l'inconnaissable. Le doute a autant de chances d'être beau que la certitude - d'être laide. *Celui qui se connaît est beau ; celui qui s'ignore est laid* – Plotin.

Ce que l'amant emporté voit dans sa beauté, la femme ne s'en doute pas ni ne pourrait le comprendre - G.Leopardi - *È ciò che ispira ai generosi amanti la sua stessa beltà, donna non pensa, nè comprender potria.* L'amour part plus souvent d'une bouleversante mésestimation que d'un rassurant accord. Dès qu'on comprend le *pourquoi* de la beauté on trouve le *comment* de la fuite.

Pour Kant, le goût, le savoir et la raison légifèrent à tour de rôle. Démocrate *pratique* (aristocrate *pur* ? juge en *esthétique* ?), je dirais, que le savoir devrait s'occuper de l'exécutif, la raison - du législatif et le goût - du judiciaire. Les bancs des assimilés, les bancs des assemblées, les bancs des accusés.

Ce qui est relativement banal chez l'homme - ses forces, son savoir ou sa logique - se laissent traduire en langages communs de gestes

ou de mots et y sont pris pour son vrai visage ; mais tout ce qu'il a de merveilleux - l'éthique, l'esthétique, le mystique - ne se livre qu'au talent exceptionnel, qui est l'art de fabriquer et d'animer des masques. *Actum*, ce qui est fait, opposé à *actus*, ce qui se fait. Œuvre de Dieu ou mon œuvre à moi, que ne distingue pas [St Augustin](#) : *Je ne suis pas mon ouvrage - Non ipsa nos fecimus*. Le visage du génie humain se dévoile non pas dans un Je inaccessible, mais dans un jeu.

Sur un axe de valeurs, il y a toujours une extrémité facile, servant de point de départ et de pierre angulaire, et une extrémité difficile, servant de pierre de touche de mon talent. Le retour du même signifie : parcourir l'ensemble de l'axe, munir tous ses points d'une même intensité, constater, au point de départ, qu'il n'est en rien supérieur aux autres, ni éthiquement ni esthétiquement. *En quête du savoir, on finit par arriver au point de départ, qu'on découvre pour la première fois* - T.S.Eliot - *The end of all our exploring will be to arrive where we started and know the place for the first time* - ce sont des symptômes du retour du même, chez celui qui vit non pas des lieux visités, mais de l'intensité du regard sur les pas, premier ou ultime.

Toute harmonie se réduit aux nombres, mais aux nombres câblés qu'excluent les alphabets de l'âme tâtonnante. L'horreur de notre époque est que le nombre crève la vue et que l'âme se munisse de capteurs froids et infailibles. Le plasticien évalue la nature ; la machine porte le verdict au rêve. Et l'homme se machinise ; ses rêves naissent dans son cerveau en veille et non pas dans une nuit astrale. Les cœurs, ces organes ataviques : *La civilisation occidentale remplit le cerveau de connaissances, sans chercher à remplir le cœur - de compassion* - Dalai-Lama.

Est anti-humaniste celui qui ne mise que sur la force ; est humaniste celui qui a pitié de la faiblesse d'autrui et honte de sa propre force ; le respect du seul savoir, qui augmente la force, ou le respect du savoir sans forces.

C'est à en rire ou à en pleurer de voir tant de savoir rester sans force sur la vie des hommes (Kierkegaard) - tu ne comprends donc pas que la beauté de la vie est due plus à l'inconnaissable qu'au connu, à l'intensité qu'à la force. *Tout ce que nous ignorons, nous le connaissons grâce aux rêves des savants-poètes* – V.Vernadsky - *Всё, что мы не знаем, мы знаем благодаря мечтам ученых-поэтов.*

Le savoir moderne se réduit de plus en plus à de belles images. Mais l'image moderne se voue de plus en plus à un morne savoir.

Tel ce fruit précoce, parmi l'éclat des fleurs : l'instant de leur beauté, c'est l'instant de sa chute - M.Lermontov - *Так тощий плод... висит между цветов... и час их красоты – его паденья час !* Ève et Newton surent en profiter, aidés par la sagesse des reptiles, mais c'est l'ivresse des volatiles qui abrège la fête des sages.

Celui qui ne connaît point de langues étrangères ne connaît rien de la sienne - Goethe - *Wer fremde Sprachen nicht kennt, weiß nichts von seiner eigenen.* Car il se trompe sur la nature de ses propres émois, ne devine pas la mystérieuse source de beauté et de puissance du langage et ne découvre pas, que la vraie vie d'une langue est *ailleurs*. Posséder ou savoir ce qu'on possède, la performance ou la compétence, monogame ou polyglotte. Dans le harem des langues s'apprend le corps inimitable de la parole à caresser.

La musicalité de l'existence gagne de l'extrémisme des positions horizontales - politiques, esthétiques, sentimentales - mais dans la verticalité, au contraire, il lui faudrait davantage de dialectique, de complémentarité : plus haute est mon espérance, de plus profonds désespoirs je pourrai m'accommoder ; plus profond est mon savoir, plus audacieuses seront les hauteurs de ma foi ou de mon rêve.

En dehors des manuels, la seule profondeur respectable est celle de ma propre épaisseur, quel que soit le fond, sur lequel elle se pose. Mais l'homme moderne, qui veut passer pour profond, échafaude un savoir consensuel, au-dessus duquel ne s'étale que sa platitude. La hauteur, en revanche, est une attitude, qui égalise les points de départ (bien que les vrais *départs* soient rares) et ne tient qu'à la distance incompressible entre soi et les choses, basses ou hautes. « *La distance, âme du beau* - Lao Tseu.

Les russophobes dénicheront toujours du cosaque, chez Dostoïevsky ou L.Tolstoï (et jusqu'à l'hymne italien : *il sangue polacco bevé il cosacco*), mais le cas d'un pur génie européen comme Tchaïkovsky les embête, un effort y est nécessaire : *Tchaïkovsky : la beauté en dehors de la connaissance, c'est la volonté de plaire, une musique efficace, une sorte de démagogie sentimentale de l'art* - M.Kundera. Une musique saupoudrée de syllogismes, cherchant à repousser et y échouant, un genre pragmatique des tâcherons - c'est ce genre de musicalité qu'il faut recommander à ces roquets du bruit politicien. *Nul mieux que Tchaïkovsky n'a exprimé ce mélange d'aspiration à l'infini et d'angoisse devant le destin, qui caractérise la Russie* - D.Fernandez.

Aucun philosophe n'aurait rien écrit avant Nietzsche, Valéry ou Cioran, leur œuvre garderait sa valeur intacte (contrairement à Aristote, Spinoza ou Hegel, dont l'intérêt relatif relève davantage de l'histoire de la philosophie), et sa lecture n'en deviendrait pas plus ardue - à comparer avec les *connaissances philosophiques* (un oxymoron insensé, puisque M.Foucault a raison : *Il n'y a pas de philosophie, il n'y a que des philosophes*, tandis qu'il existe bien l'art et non seulement des artistes, puisque le sens du beau est métaphysique et celui du vrai - mécanique), se réduisant à un vocabulaire emprunté, sans rigueur ni imagerie ni hauteur, et qui seraient indispensables pour une lecture des

professionnels. La seule maîtrise, dont une bonne philosophie a besoin, est celle du degré zéro de la création, de la sensibilité et de l'intelligence.

La vie des vérités suit le cycle : Mystère du premier élan, langage d'un nouveau Problème, harmonie de la Solution, retour à un nouveau Mystère. Succomber à l'équilibre d'une seule de ces étapes et ne plus la quitter est le signe des chercheurs de vérité. Ce n'est pas les vérités qu'on doit chercher et surtout admirer, mais ce qui les fait et défait.

La vérité-mystère est la recherche ; la vérité-problème est la trouvaille ; la vérité-solution est l'interprétation de la trouvaille à la lumière de la recherche.

Savoir ce qu'on veut prouver, le style qu'on peut choisir, le souffle qu'on doit y mettre.

Tant d'enthousiastes rêvaient du jour, où la vérité serait la force, où le savoir se traduirait immédiatement en pouvoir. Ce jour est venu. On pourrait continuer à tenir à la beauté du mot, on serait sans doute horrifié de la complicité du savoir et du pouvoir. *On paye cher l'accès au pouvoir : le pouvoir abêtit - Nietzsche - Es zahlt sich teuer, zur Macht zu kommen : die Macht verdummt* - mais encore davantage abêtit le savoir moderne. Quand la force était la vérité, quels beaux mensonges chérissions-nous !

Les plaisirs non entachés de clarté sont les plus vifs, c'est pourquoi je dois abandonner fréquemment les vérités trop racoleuses et transparentes, en perdant, provisoirement, mon orientation. La répudiation d'un vieux savoir m'ouvre à une nouvelle jouissance.

La raison, comme le corps, habite l'espace-temps, et l'action est sa dimension temporelle. Son espace est occupé par ses trois hypostases : l'esprit, l'âme, le cœur – la profondeur du savoir, la hauteur de la beauté, la largeur de la fraternité. Une seule de ces dimensions manque, et voilà

qu'apparaît le spectre de la platitude, d'un monde unidimensionnel ou fermé.

Entre l'être et le connaître, le faire. Être, c'est végéter, vivre dans des réponses. Connaître, c'est partir, glaner des métaphores et métamorphoses comme de belles interrogations, qui s'énoncent, s'écoutent, s'admirent sans espoir de retour dans l'univers, qui les enfanta. Faire, c'est se renier, laisser la cervelle ou la main assoupies interpréter les songes d'une âme en éveil. *Le monde, c'est la douceur du rêve de vivre et l'amertume de l'acte de vivre* - Héraclite.

Les profonds et les médiocres s'attachent au fond (les connaissances, la cohérence, la justice) : les profonds - pour le maîtriser, les médiocres - à cause de son prestige, les deux - parce qu'ils gardent la tête haute ; les hautains, dans leur âme profonde, s'accrochent à la forme (la musique, le ton, la noblesse). Le vrai commun asservit les têtes ; le beau unique rend libres les âmes ; le bon est à portée des cerveaux et des bras des premiers, il ne quitte pas l'étoile des seconds. Les positions doctrinaires, face au fond, ne traduisent plus rien de personnel ; seule la pose musicale d'esthète ou d'ascète, face à la forme, peut faire entrevoir une promesse d'originalité.

L'effroi, le jour où je me dirai : il ne reste plus un SEUL beau livre, que je n'aurais pas encore lu ; et la conscience, jusqu'à présent étouffée par la bonne lecture, qui se remettra à me tarauder de plus belle. *De bons livres plus une conscience en paix, voilà la vie idéale* - M. Twain - *Good books and sleepy conscience : this is the ideal life.*

Dans les affaires des religions officielles, le dernier mot aurait dû appartenir au savant : historien, biologiste, physicien, et non pas aux *enfants* ou poètes. C'est le savant qui touche au *rêve* divin, mais c'est pour l'*interpréter*, dans un modèle scientifique, et c'est le poète qui

s'occupe de l'*activité* divine, mais c'est pour la *représenter*, dans un modèle artistique. Le plus grand mystère est la rencontre de la Beauté et de la Bonté, dans le dess(e)in divin.

Toutes les époques barbares, dont la nôtre, se définissent par l'attachement à la civilisation (qu'elle soit éclairée ou sombre) au détriment de la culture. La culture s'adonne au beau du pouvoir artistique, au bon d'un vouloir lyrique, au noble d'un valoir spirituel ; la civilisation, elle, ne connaît que le vrai du savoir robotique ou de l'ignorance moutonnaire.

Le ton grand-seigneur est impensable dans la science, intenable dans l'art et – indispensable – dans la philosophie, où le savoir et le talent sont des éléments de second ordre ; il y suffit de chercher une entente grandiose entre le bon, le beau et le vrai – un travail de sacralisation et d'adoubement, un travail de prêtre, dans un temple, une tour d'ivoire, une ruine.

Dans l'édifice de mon soi, la volonté a le choix entre : agir, en sortant par la porte ; connaître, en se fixant à la fenêtre ; geindre, en cognant la tête contre les murs ; rêver, en perçant le toit, par le regard ou par le temps. Si, en plus, j'ai du talent, le monde, autour de mon château en Espagne ou de mes ruines, s'enrichira de belles représentations - me voilà [schopenhauerien](#).

Aucune intuition ne peut nous fournir la moindre image de la force divine, à l'origine de la vie. Mais la création artistique a certainement plus d'homologies avec la Création que la science, car le beau et le bien sont plus viscéralement vissés à la vie que la vérité et le savoir.

La philosophie peut prétendre aux facettes esthétique, éthique, mystique, mais nullement - à la véridique. Mieux, la connaissance philosophique

n'existe pas, bien que la philosophie de la connaissance soit vaste et féconde. La vérité naît entre le langage et le modèle, tandis que la philosophie est dédiée à la relation entre le modèle et la réalité.

Les noms sont sur le blason du poète ; le mufler se hérissent d'adverbes ; un autre arsenal fournit la garde d'honneur des mots, face aux invasions de l'époque, c'est la panoplie des verbes : pouvoir, vouloir, devoir. Il faut se rendre à l'évidence : l'homme sera bientôt dépassé par les machines en tout ce qui se commande par pouvoir ou devoir. (Curieusement, l'anglais et l'allemand distinguent deux types de pouvoir et de devoir, le permissif et le facultatif, distinction qui n'existe pas en langues romanes et slaves.) Pour nous surpasser, il ne nous restera que vouloir : le désir ou le rêve. Parler de puissance ou de normes, de savoir ou de rites n'a aucun avenir littéraire.

Jadis, plus de connaissances des Lettres signifiait plus de noblesse. Aujourd'hui, on gère la littérature comme on gère un garage. Tout littérateur compte sur ses griffes et non plus sur ses plumes. En devenant reptile, il espère avoir une langue bien pendue.

Le regard, en littérature, c'est l'élégance du passage du mot à la vie, sans trop s'attarder au modèle. Se barricader dans le modèle est la tare du scientifique borné.

La valeur de [Platon](#) et de [Heidegger](#) se situe hors de la philosophie – dans l'élégance des métaphores ou dans l'amusement philologique. Les philosophes cathédralesques, dépourvus de ces qualités *littéraires*, sont ridicules dans leur lourde défense de l'*idée platonicienne* ou de l'*être heideggérien*, dans lesquels l'imagination poétique doit dominer largement toute gnoséologie et toute ontologie.

Je prône une littérature *déplacée*, dans trois sens du terme : éloignée des foyers fréquentés, malséante à l'endroit de sa parution, n'ayant de coordonnées lisibles ni dans le temps ni dans l'espace. Être bien placé est le contraire de ne pas connaître sa place, ici-bas, de prendre de la hauteur, de *hausser le temps* (F.Rabelais). Être une *personne déplacée* !

Tout travail littéraire est érection d'un temple, autour de ton image, que tu aimerais vénérer. Les apports des autres sont de deux types : fournir des matériaux impérissables ou démolir d'autres idoles. La dernière catégorie est la plus rare, et son rôle est capital ; ma reconnaissance va à [Nietzsche](#), à [Valéry](#), à [Cioran](#), les seuls à savoir renverser les épouvantails du savoir et des écoles. Je me construis autour de leurs questions : *Pourquoi je suis le mieux sculpté ? Où mes miracles sont-ils le plus inattendus ? Comment prier au milieu des ruines ?*

L'art *abductif* : ne s'occuper que de la justification musicale, justification bien ramifiée, justification de faits en arbre, et réduire les faits eux-mêmes au rang de feuilles, de variables muettes. Le *modus explicandi*, ramage le plus profond du *modus cognoscendi*. Les faits, c'est du bruit, qui ne doit pas défigurer ta musique : *Ne laissez jamais les faits gêner une bonne fiction* – M.Twain - *Never let the facts get in the way of a good story.*

Parmi les valeurs assurant un succès littéraire, l'intelligence semble être le pivot central, inamovible ; jadis, la réussite, à 90%, était due au talent, à 9% - à l'intelligence, à 1% - au savoir ; aujourd'hui, cette proportion se renversa, mais l'apport de l'intelligence reste le même.

Une maxime, c'est ce qui articule le sens du monde sans être réductible à un algorithme. *La part la plus vaste et précieuse de nos connaissances se résume en aphorismes ; et ce qu'il y a de grand et*

de meilleur, chez l'homme, n'est que l'aphorisme – S. Coleridge - *The largest and worthiest portion of our knowledge consists of aphorisms : and the greatest and best of men is but an aphorism*. Le mouton se désintéressant du sens de l'existence, et le robot ne suivant que des règles, n'apprécieront jamais l'aphorisme. La maxime serait une *maladie mondaine* (La Rochefoucauld).

J'aime les allées verbales, où s'unifient les réseaux des soupirs gnomiques. *Grand arbre du langage peuplé de maximes et murmurant dans les quinconces du savoir, où le désir encore va chanter* - Saint-John Perse. Quel genre verbal résiste encore à l'invasion des forêts ? - la maxime !

Ce livre fut écrit parmi les ruines du pays du *gai saber* (ou de la *gaya scienza* de Nietzsche), ce berceau de l'Europe poétique, où jadis s'entre-fécondaient le chantre, le chevalier et le libre esprit, une rencontre impensable aujourd'hui, et que j'essayai de reconstituer. À quelle hauteur l'apocalypse peut être gaie (*fröhliche Apokalypse* de H. Broch) ? À quelle hauteur la poésie n'a plus besoin de science ? - c'en est le vrai enjeu et non pas : *à quelle profondeur la science devint gaie* - Nietzsche - *aus welcher Tiefe heraus die Wissenschaft fröhlich geworden ist*. La métaphore troubadouresque serait le fameux masque musical, qu'aiment aussi bien la profondeur que la hauteur.

La philosophie n'est que de l'art. En plus, - de l'art poétique, où seule compte la musique. Quand est-ce qu'on verra le premier philosophe titulaire paraphraser ce musicien : *Il faut débarrasser la musique de tout appareil scientifique* ?

Les écolâtres appellent la propagation de leurs logorrhées – amplification, ce qui me fait pencher du côté des réductions drastiques, auxquelles conduisent les nobles contraintes.

Comparée à l'idée ou à la valeur, la métaphore a une durée de vie décuplée, avant de sombrer, comme tout le reste, dans la banalité ; c'est pourquoi les commencements doivent partir des métaphores vivantes et non pas des abstractions ; l'héritage culturel de mes ancêtres m'oblige à pratiquer un nihilisme filtrant, éliminatoire, pour écarter tout ce qui fut déjà tenté et devint commun. Avoir bien préparé ma défaite future aura fait partie de mon succès présent.

Le style : un point d'Archimède, choisi en fonction de ta puissance et de ton ironie, réalisant un équilibre entre ton pouvoir et ton vouloir et visant à relever ton valoir.

L'Intelligence Artificielle surclasse déjà la philosophie en hénologie (les méta-concepts), en ontologie (les concepts), mais n'apporte rien en axiologie (la dialectique esthétique des valeurs). Le savant sera évincé par la machine, seul l'artiste lui survivra.

Toute la philosophie se réduit à quelques aphorismes, puisqu'elle, comme la poésie, manipule des images et nullement des concepts. Tout le reste n'est que logorrhée. *Développer une phrase-image, c'est arrêter l'élan d'une imagination* – G.Bachelard.

Avoir sa propre voix signifie deux choses : savoir composer ou interpréter de la musique et savoir créer son propre langage. Avoir la vocation d'artiste, l'invocation de rêveur, la provocation d'ironiste.

Éliminer le banal, approfondir l'énigmatique – filtrer les faits, amplifier le rêve – l'audace de ne pas accepter l'acceptable, l'audace d'accepter l'inacceptable.

Qu'ai-je à faire de la profondeur des idées, non accompagnées de la

hauteur des mots ? Que faire de la pesanteur d'un contenu sans la grâce d'une forme ? Je pourrais l'évaluer, en faire une matière ou un produit, je ne pourrais pas en extraire une musique, qui est la seule à m'entretenir dans un état noble, celui d'espérance ou de désespoir, à l'opposé de la fadeur ou de l'indifférence.

L'origine de ce qu'une femme inspire à l'amoureux est si insondable et inextricable, que rien que pour cela l'amour mériterait une place à côté non seulement des mystères de l'art mais aussi des énigmes de la science. *Certains hommes s'acharnent, toute leur vie, à comprendre le fond d'une femme. D'autres se consacrent aux choses plus faciles, comme, p.ex., la relativité – A.Einstein - Manche Männer bemühen sich lebenslang das Wesen einer Frau zu verstehen. Andere befassen sich mit weniger schwierigen Dingen z.B. der Relativitätstheorie.*

La volonté de puissance est une pulsion que n'éprouvent que les scientifiques et les artistes, puisque leur regard est tourné vers l'absolu, vers ce Dieu, Créateur de notre esprit curieux et de notre âme inquiète ; la volonté divine sous-jacente serait l'asile de leur créativité, tandis que chez les autres, *la volonté de Dieu est l'asile de l'ignorance - Spinoza - Dei voluntatem, hoc est, ignorantiae asyllum.*

Le savoir a souvent partie liée avec l'intelligence, comme le don littéraire – avec la noblesse : l'intelligence évalue et classe, la noblesse élève et mélodifie. Et puisque, en dernière instance, dans les choses, on apprécie la hauteur et la musique, la noblesse est la première qualité créatrice de l'homme.

Fonder ma vie sur le savoir est certes bête, mais la redresser par le rien n'est guère plus glorieux. Il faut orienter ma vie par le rêve, cette ignorance étoilée, que m'inspire mon soi inconnu.

Face au mystère du monde, le scientifique lui trouve du sens profond et le poète – de la haute beauté. Quand on n'est ni l'un ni l'autre, on n'y perçoit que de la platitude, de la fadeur, sans sel ni sens.

Quand un individu ne dépasse la foule qu'en étendue intellectuelle, il vit le drame (externe et bien plat) de sa supériorité ou de son mépris ; mais lorsque un individu se place en hauteur, sans contact immédiat avec la foule, il vit la tragédie (interne et fatale), tragédie du gouffre qui sépare le rêve de son soi inconnu et la réalité de son soi connu. Le poète, hautain et ironique, est toujours plus intelligent que le profond philosophe, idéaliste ou existentialiste.

La réalité divine est dans les objets de l'espace-temps ; reflétée par l'homme, elle devient une double réalité humaine : l'être - cette pure abstraction (mais ne dévient en rien de la réalité divine), et le devenir - une fatalité mécanique ou une création libre. *Le devenir est aussi mécanique que l'être* – L.Chestov - *Динамика так же механистична, как и статика*. Pour échapper à la mécanique, le style, d'après Nietzsche, doit munir le devenir créateur – de l'intensité de l'être.

La psychologie, aujourd'hui, c'est le règne de la banalité, mais elle aurait pu être reine des sciences, puisqu'elle est, morphologiquement, fusion de l'âme (psyché) et de l'esprit (logos).

L'univers du rêve a sa propre logique : l'impossible y est plus présent que le possible, l'inexistant y a plus de place que le suffisant ou le nécessaire.

Deux genres de maîtrise d'une langue : en tant qu'une couche au-dessus d'une représentation (fonction instrumentale – l'intelligence, le savoir) et en tant qu'une harmonie entre le son et le sens (fonction

créatrice – la musique, la poésie). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre V.Nabokov : *Toute grande littérature a pour demeure la langue et non pas les idées - Всякая великая литература - это феномен языка, а не идей.* Le philosophe doit maîtriser ces deux fonctions, c'est pourquoi V.Nabokov fut poète et nullement philosophe.

La pensée ajoute de l'inconnu à une représentation ; la poésie découvre de l'inattendu à une interprétation. Et la philosophie, qui est leur fusion, devrait en faire un système, qu'un informaticien austère appellerait système de gestion de bases de connaissances ; la pensée y pencherait sur la consolation, et la poésie s'y affirmerait en tant que triomphe du langage libre.

L'origine de la créativité littéraire : les étiquettes langagières, attachées aux objets (abstraites ou concrets) cessent d'être des constantes et deviennent variables ; c'est le degré de liberté du poète.

Là où le changement d'expression change la pensée s'arrête la science et commence la poésie (et donc une bonne philosophie). Chercher, en philosophie, des invariants purement intelligibles, résistant au sensible, est une tâche impossible, que se donnaient des rats de bibliothèques et que voulait leur imposer le trop bon Valéry, exaspéré par le verbalisme philosophique.

Devant un poème imprimé, un analphabète ne reconnaîtrait ni lettres ni mots ni sons ni rimes ni mélodies. *On aurait beau errer dans un cerveau, on n'y trouverait pas un état d'âme - Valéry.* Pourtant, dans le même organe se gravent et les traits d'esprit et les coups de cœur et les états d'âme – il suffit d'en maîtriser la graphie et de disposer d'un bon éclairage.

Me pencher sur l'essence, c'est rendre plus profond mon savoir ; me

vouer à l'existence, c'est rendre plus haute ma liberté. Mais cette profondeur et cette hauteur ne peuvent pas se passer l'une de l'autre, au risque d'affleurer ou s'écrouler en platitude, ce qui arrive aux purs essentialistes ou aux purs existentialistes.

Le mode énumératif, en épluchant des catégories ou en échafaudant des faits, résulte en même ennui, celui de tout discours, savant mais dépourvu de beauté, sur l'essence ou l'existence ; seuls la noblesse et le style sont capables de donner de la hauteur à l'essence et de l'ironie à l'existence, pour échapper à la banalité, à l'inertie, au hasard.

La pensée philosophique, généralement, est très éloignée et de la magie lyrique et du savoir scientifique, ce qui la condamne à n'être que du galimatias. Hélas, en affrontant des sujets philosophiques, pour pallier à cette carence fatale, les scientifiques manquent de hauteur et les poètes – de profondeur.

Les choses, dont je rêve, n'existent et ne peuvent pas exister ; il faut que je mette ma volonté non pas dans les choses qui existent, mais dans les choses à créer – par mon rêve, ma plume, mon désir ! Le sens est banal, c'est aux sens qu'il faut se dédier !

La culture est plus proche du hasard du corps que de la logique de l'esprit ; elle résulte d'un talent, ce don gratuit du ciel, et d'un savoir, bien digéré et transformé en une matière, musculaire ou cérébrale, pour ce talent.

Les yeux et le regard (captant ce qui échappe aux yeux), la logique ou le miracle, m'apprennent ce qu'est la vie. L'artiste qui n'a que les yeux a raison de ne pas mettre la vie au cœur de son ouvrage.

Le Savoir et le Vrai

L'homme borné est celui qui, même en se sentant à l'aise dans un domaine, ne maîtrise pas l'art de franchissement de bornes. Le philosophe est son exact opposé : même en pataugeant dans tous les domaines du savoir, il place sa maîtrise aux frontières entre bruit et musique, puissance et faiblesse, espérance et désespoir, vrai et faux, langage et réalité.

Dans les passages cognitifs : chose – concept (engagé) – mot – proposition – vérité – concepts (dégagés) – sens, toutes les étapes intérieures ne sont que transitoires, pourtant toute la rigueur s'y trouve, contrairement au premier (libre arbitre de la représentation) et le dernier (liberté de l'interprétation), et c'est bien dans ces deux-là que réside la plus subtile de nos intelligences.

Rien de ce qui vaut d'être su ne peut être enseigné - O.Wilde - *Nothing that is worth knowing can be taught*. Enseigner, c'est se servir de vases communicants. Savoir, c'est fabriquer des vases. Pourquoi le savoir du savoir n'existerait-il pas ? (*Genie ist das Talent der Erfindung dessen, was nicht gelehrt oder gelernt werden kann* - Kant - *Le génie est le don d'atteindre ce qui ne peut être ni appris ni enseigné*.) Une nette exception à cette règle est la vérité, quoiqu'en dise H.Hesse : *On vit la vérité, on ne l'enseigne pas* - *Die Wahrheit wird gelebt, nicht doziert*.

Le talent, c'est à dire mon valoir, et non pas mon ample pouvoir ni le profond savoir ni même mon intense vouloir, qui doit être l'essence, c'est à dire la forme de mon opus. *L'art n'est rien d'autre que de ne faire apparaître que le talent* – A.Griboïedov - *Искусство в том только и состоит, чтоб подделываться под дарование*. En revanche, la technique

doit y être cachée : *Dans un art admirable l'art lui-même est caché* - Ovide - *Ars adeo latet arte sua*. C'est l'incapacité de chevaucher Pégase qui pousse la piétaille à s'engager sur les chemins battus du vrai, du juste ou du complet. Avec l'artiste, ce n'est pas la bouche sereine qui parle, mais l'âme incertaine : *Chez l'artiste, l'art ferme sa bouche d'homme* - B.Pasternak - *в искусстве человеку зажат рот*.

Tant de balivernes savantes au sujet des vérités qui libèrent et des connaissances qui guérissent. La connaissance apaise un malaise vital - la honte. La vérité me prive d'un joug désiré, de l'amour. Rien d'étonnant que de tels docteurs ne voient, en tout désir d'homme angoissé, que de la perversion, de la dissimulation ou de l'aliénation.

La souffrance concrète et l'intelligence abstraite sont les seuls domaines, où la philosophie a un mot à dire, - la philosophie de la consolation et la philosophie du langage. En revanche, il faut enterrer et oublier les soi-disant philosophies de la nature, de l'expérience, de l'être, de l'esprit, de la connaissance, de la liberté, de la vérité.

L'ontique unifiée avec l'optique s'appellerait regard, bien au-dessus des choses vues ou des choses crues. Le croire donne du rythme au vocabulaire du savoir, mais ils sont indépendants. Ne crois pas que *Plus on voit, moins on croit* - proverbe italien - *Chi più sa, meno crede*.

Nos prêtres ne sont pas ce que le vain peuple pense ; notre crédulité fait toute leur science - Voltaire. Ma foi, quand je vois l'élite non vaine, débarrassée de toute crédulité, ne faire que calculer et mémoriser, j'ai de la sympathie pour la vanité frissonnante et angoissée de l'ignorant. La science du comptable reçoit des cahiers des charges, l'ignorance du prêtre - des chuchotements, des gémissements, des hontes. Il faut prendre le prêtre pour une *bocca della verità*.

Savoir, c'est fixer les frontières du Vrai. *Connaître, c'est discerner la portée de l'Illusion* - Cioran.

Quand un sage s'intéresse à la vérité, cela produit des confessions cafouilleuses ou des testaments injustes. Chez les hommes, la vérité ne se conçoit qu'en codes et modes d'emploi. Pour les hommes, le contraire de la vérité trouvée, c'est l'ignorance ; pour le sage - la vérité recherchée. Laisser les vérités enracinées enterrer leurs morts, les ressusciter par le langage.

Les mauvaises révoltes : celle de l'étendue - les hommes manqueraient de savoir ou d'ouvertures, ou celle de la profondeur - la vérité ou la justice manqueraient aux hommes. La bonne révolte est celle de la hauteur - l'oubli, par les hommes, des astres et des rêves.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie - ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref, être plutôt rhétorique que didactique.

Si l'amour n'ajoute pas beaucoup de vérités aux panoplies savantes, l'amour donne le goût des mensonges naïfs et pénétrants. L'amour n'est que le miracle répété du premier pas, le seul réceptacle de la vérité divine, que nous n'apercevons normalement que dans de mornes enchaînements de pas intermédiaires.

Ni l'art ni le savoir ni la puissance n'arrivent à libérer la vie de son accompagnement d'absurdité ou d'angoisse. Même le livre, qui réunit ces

trois grandes illusions, finit par se lézarder ou s'écrouler. Seul l'amour réussit à préserver un semblant de consolation ou satisfaction. Ça aurait dû être une grande victoire du Christianisme sur l'Antiquité. Mais seules les défaites apportent de la durée à ce qui est noble.

La vérité, c'est le savoir et la maîtrise - d'où son incompatibilité avec l'amour. *Ce serait vilain, si l'amour avait quelque chose à faire avec la vérité* - E.M.Remarque - *Es wäre scheußlich, wenn Liebe was mit Wahrheit zu tun hätte.*

Puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore, 'aimer Dieu' est une proclamation, ayant d'excellentes chances d'être véridique.

Athènes et [Descartes](#) doivent être remerciés pour avoir introduit deux grands principes : la liberté dans la cité et le système dans la philosophie, leurs valeurs sont indubitables. Ensuite, les héritiers épigones les mettent en pratique : les politiciens fondent tout sur le commerce et les impôts, et les philosophes – sur le savoir et la vérité. Le parcours est rarement d'accord avec la source. Ne gardent un contact avec les commencements que les adeptes de la grandeur ou de la poésie, de Gaulle ou [Nietzsche](#).

Les thèmes abordés sont les mêmes chez tous les philosophes. Ce qui distingue ceux-ci, c'est la répartition de ces thèmes par type d'approche ; il y a trois approches possibles : le sérieux, l'ironie et l'exercice de talent littéraire. Le sérieux ne méritent que la souffrance et le langage ; l'ironie doit dominer, pour aborder la sagesse, le savoir, la vérité, l'être ; enfin, pour manifester nos goûts dogmatiques ou nos dons sophistiques, nous chanterons la poésie, la liberté, la fraternité, la grandeur. Le sérieux doit être vaste, l'ironie – profonde, le milieu des exercices doit se situer en hauteur.

En effet, Dieu est peut-être amour. Je me résigne assez facilement, que

tous fassent la sourde oreille face aux mots, soufflés par mon esprit, ou que personne ne soit attiré par la hauteur que je vise, - mais, mon Dieu, comme il est difficile de porter la caresse non sollicitée par personne ! Dieu serait-Il caresse ? La caresse serait-elle Son commencement ? Suivie de ou précédée par l'émotion : *Au commencement était l'émotion* – F.Céline. Même l'éternel retour est le mieux illustré par les métamorphoses de la caresse, vues par Lucrèce : *Vénus-volupté, Vénus-amour, Vénus-paix, Vénus-nature* - le monde, au bout de la chaîne, retombant sur la caresse.

L'œil des partisans des clartés définitives ne s'accommode qu'à une distance fixe et croit à l'assimilation. Tout nouveau savoir en élargit la superficie. L'habitué des vies en reliefs paradoxaux possède une accommodation élastique, où la falsification et les vérités éternelles dessinent des courbes en profondeur et en hauteur, sans nous appartenir.

En Europe, tout ce qui est faux mais utile est entaché de vérités réglementaires. En Russie, en sens inverse, c'est la vérité qui subit ces mutilations : *En Russie, tout savoir est teinté de fausseté* – J.Conrad - *In Russia, all knowledge is tainted with falsehood*. Vos vérités incolores protègent bien la grisaille des cerveaux, mais dévastent la palette des âmes.

Il y a deux sortes de vérité : musicale et verbale. L'art et la science, c'est le dosage, la bonne entente entre les deux. L'artisanat et la technique, c'est l'ignorance de l'une des deux.

Spinoza : un délirant se donnant l'air savant ; Heidegger : un savant cherchant l'air délirant. Le premier prétend, naïvement, *prouver* des vérités éternelles ; le second, lucide, *invente* sa propre notion de vérité, valable dans une seule maison de l'être, son langage. Le sérieux d'un jargon mal maîtrisé ou les jeux d'un langage à créer.

Soit on réduit la philosophie à la logique en attendant des solutions-vérités, soit au savoir, prometteur de problèmes-langages, soit, enfin, à la poésie, où l'on se contente de mystères-styles. Sens pratique, sens intellectuel, sens poétique : *Le poète est un homme, qui a gardé le sens du mystère* - J.Green.

On ne voit aucune raison, pour que la matière suive la loi, que la raison dicte. Pourtant, c'est ce qui se passe. Le sceptique, qui voit des contradictions jusque dans l'être, par là-même se disqualifie. Les contraires ne cohabitent que dans des modèles ou langages différents, dans des *savoirs* à la différence symétrique non-vide. Et *Héraclite - les contraires se font équilibre dans l'esprit, parce qu'ils se font équilibre dans la réalité* - semble ne pas comprendre, que l'esprit n'est pas seulement exploitant, mais aussi fabricant de modèles, la synchronie ne se confondant pas avec la diachronie.

L'inévitable purification de la philosophie : on lui retire toute prétention à la vérité, on se moque de son savoir et encore davantage - de son savoir des savoirs, on s'ennuie dans son langage - il ne reste comme objet d'une vraie philosophie que la terreur ou l'enthousiasme de l'homme seul, et qu'un clochard aujourd'hui aborde plus pertinemment que les écolâtres.

Ce n'est pas la connaissance qui s'attache à la vérité, c'est la vérité qui découle de la connaissance.

Face à la vérité, deux attitudes intenable : la philosophie analytique, qui ne voit que le langage et néglige la représentation (dont elle charge le langage même, absolument inadapté pour assumer cette tâche), et la phénoménologie, qui ne voit pas le langage et réduit tout à la connaissance (qu'elle voit comme résultat d'un dévoilement surmontant l'ignorance, opération, qui ne débouche que sur des faits, entre lesquels et

la vérité s'inscrira le langage).

La vérité dans le savoir n'est qu'intelligible ; la vérité dans l'être n'est que sensible ; pourtant, c'est la seconde qui dicte et le choix de représentations et la formulation du sens.

Ni le soi inconnu ni l'être ineffable n'ont rien à gagner des vérités, qui ne manient que des connaissances. *Formuler la vérité, c'est accroître la connaissance de soi, afin que l'âme y reconnaisse la croissance de l'être dans l'univers* - H. Broch - *Die Wahrheitsäußerung, damit die Seele sich das, was dem Ich durch die Selbsterkenntnis zugewachsen ist, wiedererkenne als Seins-Zuwachs im All*. Plus profondément on connaît l'univers, plus haute est la foi dans le soi inconnu, qui est l'âme de l'univers.

Tout savoir s'inscrit dans un processus logique ; c'est le savoir-faire qui se passe souvent de représentation et nous renvoie aux obscures intuitions ; ce serait le *véritable* savoir vivant, aux prises avec les abstractions, et il est en dehors et non pas au-dessus du savoir *vrai*. La négation - n'être vrai que par ce qu'on nie.

Le faux qui ne s'ensuive, à ses origines, de l'émergence d'aucun nouveau langage, est voué à tomber dans les rubriques de la bêtise ou de l'ignorance. Sinon, il peut devenir un *moment* liminaire d'un vrai nouveau.

Les difficultés de logique se surmontent même par des ignares de logique ; le milieu naturel de la vraie pensée, ce n'est ni la rigueur ni la connaissance, ce sont nos ténèbres : ce n'est pas une clarté qu'elle apporte – elle rend superflue toute lumière. Une pensée altière laisse la logique à ses laquais-calculateurs, elle garde son altitude. La logique ignore l'altimètre et n'offre que des garde-fous, pour que je ne dégringole pas dans la vallée des platitudes. Ailleurs, elle cache le ciel, pour qu'on ne

se découvre pas des ailes.

Le cycle de la connaissance est toujours le même, pour tout le monde. Mais l'étape, où surgit la notion de vérité, est différente, pour les experts de culture différente. Pour les logiciens, la seule vérité rigoureuse loge dans le langage, au milieu de la chaîne gnoséologique ; pour les philosophes, leur vaseuse vérité-adéquation se trouve au début et à la fin de cette chaîne, qu'on pourrait schématiser ainsi : la réalité – *la vérité de l'être* – la représentation – le langage – l'interprétation de requêtes – *la vérité des propositions* – la donation de sens – *la vérité de l'étant* – la réalité. Le langage se bâtit sur les connaissances (et non pas l'inverse), et la vérité (et non pas l'être) l'a pour demeure.

Le réel est vrai, pour celui qui contemple, et le vrai est réel, pour celui qui réfléchit. Le vrai, lui aussi, comme le réel, relève de l'imaginaire. On ne crée, c'est-à-dire on ne fait naître le premier pas d'un savoir ou d'une preuve, que dans l'imaginaire. Dans le réel, on implémente.

Rien d'élégant ne sort de ces tentatives logiciennes de répartir la vérité entre la réalité et le langage et d'ignorer le modèle. *À l'être en soi correspondent les vérités en soi, et à celles-ci, - des énoncés fixes et univoques* – E.Husserl - *Dem An-sich-Sein entsprechen die Wahrheiten an sich, und diesen - fixierte und eindeutige Aussagen*. Il y a des «vérités» absolues, propres à la matière et à l'esprit, des «vérités» arbitraires, nées de la liberté du concepteur, et enfin, des vérités «univoques» naissant de l'évaluation des énoncés dans le contexte d'un modèle. Que la foi ou la compétence s'occupent des deux premières, seule la dernière devrait être prise au sérieux par un cogniticien.

Semblables à la femme, une vérité nue ou une vérité parée ne réveillent ni les mêmes désirs, ni les mêmes facultés : la première sollicite en nous la bête (de savoir, de possession, d'instinct), et la seconde – l'ange (de

création, de style, de noblesse).

Quand un niais dit : *la Terre est ronde* ou *l'équation d'Einstein est juste*, dit-il la vérité ? Le sujet doit être présent dans la définition de la vérité ; plus je suis ignare, plus les faits avérés sont pour moi des hypothèses gratuites plutôt que des vérités universelles.

Se soucier du vrai, c'est se soucier du soi connu : *Si je connais ma relation à moi-même, je l'appelle vérité* - Goethe - *Kenne ich mein Verhältnis zu mir selbst, so heiß ich's Wahrheit*. Là où commence la foi, initiatrice et invérifiable, gît mon soi inconnu, dont je ne vois aucune relation traçable.

Dans l'évaluation de valeurs de vérité, je sous-estime la part de la vie. Le langage n'est pas tout ; dans les références d'objets et de relations, la vie - c'est-à-dire le savoir, la rigueur et la droiture de l'homme - intervient et peut bouleverser toute interprétation logico-linguistique. Et la post-vérité psycho-linguistique peut être plus révélatrice que la pré-vérité logique ; et ce passage fait partie de la naissance du sens.

À la place de l'âme, qui fut la seule source de l'amour, ils ont un capteur d'intérêts matériels ; à la place de l'esprit, qui fut le seul producteur de vérités, ils ont une calculatrice ; et ils disent *aimer la vérité*. Quand j'aime, je suis incapable d'en nommer l'objet ; et quand je maîtrise l'objet, je ne peux pas l'aimer – on n'aime que ce qu'on ne peut ou ne veut pas connaître.

En passant du monde apparent au monde vrai, je ne gagne ni en ampleur ni en profondeur ni en précision. Seul compte le monde qu'inventent mon regard et mon verbe, c'est à dire la hauteur et la musique. Les vérités, comme les apparences, sont réparties également parmi sots et sages, parmi savants et ignares.

L'enquête, la requête, la conquête - la représentation (mentale), l'interprétation (langagière), la donation de sens (réel) - l'intuition, la logique, le bon sens - le libre arbitre, la rigueur, la liberté - le savoir, la vérité, la science - trois sphères, où comptent, respectivement, l'ampleur, la profondeur, la hauteur.

Jadis, l'ignorance protégeait contre l'inquiétude, et de doux mensonges berçaient notre félicité. De nos jours, les consciences tranquilles sont préservées mieux grâce au savoir, et la félicité béate - grâce à la vérité arrogante, plutôt qu'au timide mensonge. L'ignorance est incapacité de nouvelles unifications bouleversantes, incapacité due à la perception du connu comme d'une constante, l'intelligence consistant à savoir toujours y déceler quelques troublantes variables. Plus de constantes, plus d'ennui et de tranquillité.

Pour un nul en astronomie, la vérité de la proposition *la Terre tourne autour du Soleil* est une misérable vérité, établie misérablement dans une représentation misérable. La vérité appartient donc au langage : à la profondeur des représentations et à la rigueur des interprétations. Et la référence à la réalité ne se justifie que chez les compétents.

Si l'intuition (l'usage des connaissances aprioriques ou câblées) vise des objets *justes*, c'est à dire se trouvant bien dans une représentation et vérifiant les propriétés pressenties, elle ne génère pas pour autant une vérité, elle en prépare des prémisses. Pas de vérités sans références langagières d'objets, sans formes prédicatives de relations.

Ce qui sépare la civilisation et la culture, c'est la place de la vérité agissante : la première est mue par le savoir et l'efficacité, et la seconde - par le valoir et le rêve.

Les réserves de naïveté du sage furent plus vastes et plus sonores que les dépôts du savoir du robot, qui va lui succéder. La vérité de Dieu se manifestait mieux dans l'insu de l'artiste que dans l'omniscience du pédant. Et l'art est un rappel, que le manifeste traduit le révélé.

L'exemple d'une mauvaise négation sémantique : *Qui suit un autre, il ne suit rien* - Montaigne. Au lieu de nier *suivre*, tu nies *l'autre*, ce qui est bête. C'est la fixité du regard et non pas la bougeotte des pieds, qui attrape les meilleures cibles. Le sot, persuadé de se connaître, se suit fidèlement *soi-même* et se retrouve en étable.

Tant que l'ignorance et le doute, divers et variés, ravageaient les hommes, leurs vérités furent souvent différentes. Avec le savoir consensuel, presque toutes les vérités devinrent aujourd'hui communes et même triviales. Et même les mensonges, jadis personnels ou poétiques, sont maintenant prosaïques et collectifs : *Si, au moins, leurs mensonges étaient à eux-mêmes* - Dostoïevsky - *Хоть бы врали-то они по-своему*.

On ne connaît la chose réelle que par et à travers ses représentations individuelles. N'importe quel plouc a parfaitement le droit de prétendre à en détenir des connaissances et des vérités, quels que soient ses concepts bancals ou son langage primitif. La *chose en soi* n'est prise au sérieux que par les sots.

Non seulement la vérité n'est nullement un sujet philosophique, mais sa notion y est lamentablement vague. L'opposition la plus intéressante y est entre l'usage, routinier et nominatif, et l'exception, créative et métaphorique. Et non pas entre vérité ou mensonge, savoir ou ignorance, franchise ou dissimulation, cohérence ou délire.

Le sage est celui qui sait la nature de la croyance et qui croit en culture de la vérité. Il *sait* où il faut savoir et où il faut croire.

La vérité est impensable sans preuves logiques ; aucune preuve ne fut jamais apportée par les philosophes. Et ils continuent leurs incantations à cette Arlésienne, totalement absente de tous les ouvrages philosophiques. Le deuxième spectre, à bannir de la philosophie, est le fantomatique savoir, dont seraient pleins leurs traités de bavards et d'ignares.

Tant que l'ignorance et le mensonge infestaient et corrompaient les esprits, je pouvais voir dans la vérité un allié ; mais depuis qu'elle, en allié de l'esprit, rend inutiles les âmes, j'éprouve de la sympathie pour une ignorance étoilée et un mensonge enivrant.

La vérité est si obscurcie en ce temps et le mensonge si établi, qu'à moins d'aimer la vérité, on ne saurait la connaître – Pascal. L'amour, guide du connaître ? Lui, qui se moque de la raison, qui est aveugle ? On ne peut aimer que ce qu'on ne connaît pas. De nos jours, où, partout, la vérité gagne en kilowatts et en droits acquis, j'ai beau l'adorer, je ne la reconnais plus. Elle n'est plus conspuée, elle est devenue presque aussi sympathique que le mensonge. Qui est le premier créateur de mensonges initiatiques ? - le poète !

La vérité a son accent qu'elle peut prêter même au mensonge – L.Vauvenargues. Si on est compétent, l'accent s'oublie, si on n'est que performant, on ne sent que l'accent.

Le vrai est simple, pas grand-chose à faire avec ; le faux donne l'occasion de fractionner le temps et l'énergie - Goethe - *Das Wahre ist einfach und gibt wenig zu tun, das Falsche gibt Gelegenheit, Zeit und Kräfte zu zersplittern*. C'est la maîtrise qui rend l'idée simple ou complexe. C'est par la compétence en faux qu'on reconnaît l'artiste-maître. La performance du vrai est accessible à tout artisan-apprenti. Le faux est soit viol d'un langage ancien, soit introduction dans un nouveau.

La nature a horreur du vide ; là où les hommes ignorent la vérité, ils remplissent le vide avec des élucubrations - B.Shaw - *Nature abhors a vacuum : when men do not know the truth, they fill in the gaps with fancy*. Mais qui, contrairement aux vérités absolvantes, accusent et font souffrir. L'homme malade est sain, le saint homme est malade. La nature a horreur du vide ; la pureté comme l'art ont horreur du trop plein.

Ce qu'on croit fait tout le prix de ce qu'on sait – A.Suarès. Irréfutable en monosyllabiques ! En n'allongeant que la cervelle, on voit, que le seul prix du savoir est son acquisition, à l'aide d'un emprunt à la croyance, en monnaie, certes, inconvertible.

La plus grande ignorance est de ne savoir, quelles questions ne se doivent poser – Valéry. Tant qu'on pratique un langage on n'est pas perdu. Mais c'est lui qui se perd avec l'ignorance.

Vouloir, savoir et sentir (le soi-disant soi) sont comme un écheveau inextricable ; le fil de la vérité n'est peut-être pas le seul à suivre, pour traverser le monde - R.Musil - *Wollen, Wissen und Fühlen (das vermeintliche Ich) sind wie ein Knäuel verschlungen ; vielleicht kann man anders durch die Welt gehen als am Faden der Wahrheit*. Le début et la fin de cet écheveau nous sont cachés ; nous recousons ce monde avec l'aiguille de nos connaissances, en suivant le fil de notre volonté et en nous acharnant sur les nœuds de nos désirs. Le réel est continu, et le rêve est discret, il n'offre pas de fil à suivre ; on traverse le monde par le bas, avec des pieds réels, ou par le haut, avec un regard imaginaire.

La vérité, dans son abandon, veut être soudain bouleversée et terrifiée : par rugissement, musique ou appel au secours - W.Benjamin - *Die Wahrheit will jäh aus der Selbstversunkenheit gescheucht und sei es von Krawall, sei`s von Musik, sei es von Hilferufen aufgeschreckt sein*. La

vérité n'a qu'une grammaire, dans un coin obscur du cerveau. L'harmonie, acoustique ou salubre, se procure par la faute appelée rêve. Toute vérité fixe devient plante d'un herbier (comme le deviennent les métaphores usées), dont on doit se détourner ([Valéry](#)) ; les sots pensent le contraire : *Le plus grand outrage que l'on puisse faire à la vérité est de la connaître et, en même temps, de l'abandonner* – J.Bossuet.

Les représentations d'un sot sont si décousues et superficielles, qu'il pense pouvoir s'en passer pour ne faire qu'interpréter (l'illusion, partagée par [Nietzsche](#)). Les représentations d'un savant sont si profondément câblées, que leur accès est presque imperceptible ; on les explicite à reculons. Dire que la vérité n'existe pas, car on n'aurait aucune représentation, est une sottise, entretenue par un mauvais nihilisme.

Ils cherchent l'habitat de la vérité et le trouve soit en-dehors de l'homme (la transcendance) soit dans l'homme lui-même (l'immanence), tandis qu'elle n'est qu'une étiquette, une plaque urbaine, sur tout habitat viabilisé, dans lequel se transforme l'arbre vivant de nos curiosités. Mais une bonne adresse ne garantit jamais un bon message.

Il est clair, que tout ce qui se réclame de l'immobile, voire de l'éternel, ne peut être qu'éphémère, fantasmagorique, mystérieux, mais c'est la culture de l'homme ; en revanche, le passager, l'actuel, le palpable est bien réel, ennuyeux, plat, et c'est la nature des moutons. Mais les pires, ce sont ceux qui croient en l'existence de l'éternel, ce sont des robots. L'homme de culture sait vivre de l'inexistant.

Une fausse dichotomie, faisant maîtres de ceux qui raisonnent, et esclaves – de ceux qui croient. Les maîtres savent où il faut raisonner (pour promouvoir la vérité) et où il faut croire (pour sauver le mystère) ; les esclaves croient, où il faut raisonner, et raisonnent, où il faut croire.

Après la lecture des philosophes, prônant et exhibant des *pensées, vérités, savoirs*, un irrépressible ennui m'écrase ; je demande de l'air, c'est à dire de la musique : « *Inutile que la musique fasse penser* » - C. Debussy.

L'arrogance du bavardage académique autour de la vérité est due à la licence, léguée par les scolastes, distinguant la vérité des choses et celle des discours (*veritas rei, veritas praedicationis*). Or, non seulement la première se réduit toujours à la seconde, mais la seconde est impensable sans une représentation conceptuelle, dont sont incapables les bavards, sans parler de leur ignorance de la logique la plus élémentaire.

Tout fait nouveau, qui réussit à s'insérer dans une représentation, s'ajoute aux vérités *premières* (celles qui n'ont pas besoin de requêtes, pour être établies) ; seule la rigueur du concepteur en est la garantie. Les vérités *finales hégéliennes* se prouvent par l'interprète et se munissent de sens par le sujet.

Le scientifique : il maîtrise les faits avérés (les vérités premières) de sa discipline ; il maîtrise le langage de formulation de requêtes ; dans ce langage il formule des hypothèses, dont la démonstration (par l'expérience ou la logique) crée des vérités finales, qui seraient, éventuellement, ajoutées (câblées) aux vérités premières. Le philosophe titulaire ne maîtrise ni le langage de conception (pour créer des vérités premières) ni le langage d'interrogation (présupposant une représentation) ni le langage d'interprétation (bâti sur une logique) ni le langage de cognition (permettant de donner un sens à une nouvelle connaissance), et il prétend chercher des vérités... Le philosophe n'a besoin que du seul langage poétique, mais pour cela il faut être né poète.

On emploie le même terme de *vérité* pour désigner deux notions totalement différentes : être vrai *dans* le modèle ou le vrai *du* modèle. La

première vérité est démontrable dans le contexte d'une représentation, bâtie par le libre arbitre ; la seconde est indémontrable, s'appuie sur l'intuition et l'expérience et résulte de l'interprétation libre du sens exhibé par le modèle. Le cogniticien ne s'intéresse qu'à la première, et le philosophe s'amuse dans l'irresponsabilité complaisante de la seconde.

Les systèmes charlatanesques se reconnaissent par la domination des constantes, tandis qu'un modèle scientifique *réfutable* contient assez de variables, pour s'unifier avec d'autres modèles. Et le résultat de ses unifications correspond à notre connaissance de l'être : *L'unification et l'Être ont le même sens - Hegel - Vereinigung und Sein sind gleichbedeutend.*

Que les substances soient minéralogiques, métaphysiques ou sociales, leur modélisation fera appel aux mêmes concepts et s'appuiera sur la même logique ; la cognitive, plus que la mathématique, assure les mêmes mécanismes ontologiques. [Descartes](#) le comprenait mieux qu'[Aristote](#).

Le cheminement du soi connu au soi inconnu : grattez le *penser*, vous trouverez, en-dessous, le *croire* ; répétez avec le *croire*, vous tomberez sur le *sentir* ; un dernier grattage, et vous restez avec le *vouloir* – la volonté de jouissance, ou de puissance, de la pensée, de la foi, du sentiment. Du soi connu, clair et distinct, du Fermé donc, vous arriverez au soi inconnu, obscur et sans limites, – à l'Ouvert.

Tant de niaiseries autour de la métaphore de *chemin*, préexistant ou construit en marchant, tandis que ce qui compte, c'est si ton étoile l'illumine et si tes pas forment une danse personnelle ou s'inscrivent dans une marche collective. Les plus lucides des partisans des chemins de l'être, de la vérité, de la connaissance finissent par reconnaître, qu'au pays de la poésie, ces chemins ne mènent nulle part ([Heidegger](#)).

Avoir mon propre regard : maîtriser le fond ou l'essence de la chose, avant d'en juger ou d'en créer des formes ou des surfaces.

Peut-être c'est à l'échelle du plaisir qu'il faut mesurer l'élévation de la pensée : de la satisfaction dans la profondeur, vers le bonheur de l'ampleur, à l'extase en hauteur.

D'après leur fond et leurs origines, les connaissances sont soit syntaxiques soit sémantiques. Les réseaux, ou leurs structures d'accueil, sont, en partie, communes, mais les premières résultent des intuitions innées (aprioriques) et des réflexions abstraites, tandis que les secondes s'acquièrent par l'expérience, par la découverte de nouveaux scénarios, personnalisant des acteurs, formalisant des actions et introduisant des causalités.

On ne peut *connaître* ni soi-même ni ses limites ; on ne peut que *croire* en un soi divin, soi inconnu, et l'on peut *éprouver* l'élan vers ses limites inaccessibles ; dans les deux cas, on perd sa paix d'âme, fondée sur la connaissance, et l'on vit de son *cor inquietum* (St Augustin).

Pour constater l'existence des autres, j'ai besoin d'une *représentation* ; pour ma propre existence, une *interprétation*, pré-conceptuelle et pré-langagière, suffit. Et c'est l'origine même du *cogito*.

La mathématique épuise le champ du possible, mais la réalité, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, recèle tant de miracles, jugés impossibles par notre raison, qu'on est obligé de reconnaître que le possible humain est misérable à côté du réel divin. C'est une des raisons à dédier la création artistique – à l'impossible, c'est à dire au rêve.

Les charlatans du tournant linguistique (y compris Wittgenstein) et les

bavards phénoménologiques (y compris [Heidegger](#)) méprisent la représentation, la réduisant à la vulgaire *technique*. Ils ne comprennent pas, que tout *souci de l'être* et tout langage sont impensables hors d'une représentation, et que le péquenaud ou le savant y font autant appel, seules la profondeur et la rigueur les distinguent. L'ontologie n'est qu'une partie modeste de la représentation, et le langage n'est qu'une grammaire créée par-dessus une représentation. La vraie porteuse du sens et le vrai garant de l'interprétation est la représentation. [Schopenhauer](#) fut plus intelligent.

Le réel et la représentation (dans le jargon, la *chose en soi* et son *noumène*), le fond (presque) éternel et la forme provisoire, la seconde résumant l'état courant du savoir du premier, - on est dans l'être spatial ; cet état évolue, suite aux *phénomènes*, ces manifestations du réel, provoquant des adaptations de la représentation, - on est dans le devenir temporel.

Dès que les philosophes se mêlent de la vérité, de la liberté ou de l'être, ils sont bêtes, raseurs ou bavards, puisque pour parler de vérité il faut comprendre la place du langage, pour juger la liberté il faut la lier à la noblesse, pour voir l'intérêt de l'être il faut de l'intelligence représentative et interprétative. Mais ces trois conditions leur sont inaccessibles.

L'essence appartient à la représentation (structures arbitraires : catégories, classes, relations) comme l'existence - à l'interprétation (logiques universelles). Dans les deux cas, il est possible d'ériger, par-dessus, un système, mais on a plus de chances de prouver son originalité en représentation qu'en interprétation.

Aucune définition opératoire du monde, de la substance, de la liberté, de Dieu n'est possible. Et pourtant, tant de raseurs dissertent sur l'indécidabilité des antinomies [kantiennes](#)...

Quand on prend la nécessité éthique (le devoir, dans la réalité) pour nécessité logique (l'effet inévitable, dans la représentation), on est piètre logicien, piètre linguiste et piètre philosophe, en proclamant, docte : *la liberté est une nécessité consciente* (Hegel) ou *la nécessité est un fruit de la liberté* (N.Berdiaev).

Le parcours du médiocre : la croyance, le doute, le savoir. Le parcours du sage : le savoir, le doute, la croyance.

Un bon livre de philosophie n'est fait que de réponses, auxquelles toute tête bien faite imaginera ses propres questions. L'éternel retour consiste en boucle qu'auront faite ces questions, la réponse restant la *même* !

La bonne philosophie (comme toute poésie) peut se passer de concepts de vérité, de savoir, de nécessité. Les mauvaises, l'académique ou la religieuse, par pédantisme ou fanatisme, en sont surchargées, en abusant de philologie ou de misologie. L'académique, au moins, les loge dans l'esprit libre, critique et initiatique, proche de l'universel ; la religieuse leur trouve l'appui dans l'âme servile, dévouée aux Écritures. La croyance achève le parcours profond du sage ; elle précède l'errance superficielle du sot.

Il y a les yeux qui reflètent et enregistrent – les yeux corporels – le savoir. Et il y a les yeux qui dictent et imposent – les yeux spirituels – le regard. Des vérités découvertes ou des vérités créées.

Le monde (celui de l'homme, celui que les Allemands appellent *Dasein*), ce monde est la représentation et l'interprétation. La volonté *schopenhauerienne* correspond à la représentation du sujet en tant que faisceau de modalités – vouloir, pouvoir, devoir – et doit être incorporée à la représentation.

Dans le mot *réalité* percent les *choses, res*, tandis qu'elle est composée et de choses et d'esprits, d'où l'engouement des philologues-philosophes pour l'obscur *être*. La réalité se reflète, chez un sujet (impliquant des modalités de vue), par, respectivement, des événements et des abstractions, qu'on désignera par *présence* (ou *être-là*, pâles échos d'un ampoulé *Dasein* germanique). Ces reflets modélisés constituent une représentation, dans laquelle le possible (permettant l'*existence* virtuelle, hors réalité) complète le nécessaire (la misérable *essence*). Toutes nos connaissances proviennent de ces représentations validées. Tout y est naïf, transparent et ... intelligent, mais ignoré par les hordes de professeurs de philosophie, pratiquant le verbiage logorrhéique.

Tiré d'un panégyrique, qu'un phénoménologue (E.Husserl) adresse à un empiriste (D.Hume) : *compréhension de la façon dont l'objectivité se constitue dans la subjectivité, dans le cadre de la conscience*. Tous les noms y sont interchangeables, et, au lieu du verbe solitaire *se constitue*, vous pourrez y fourguer *se désagrège, accepte ou refuse, suit ou précède*, - tout garde le même niveau de scientificité. Ou d'idiotie.

La source de l'esprit ou l'aboutissement du savoir sur la matière – tels sont les plus profonds mystères du monde, face auxquels l'intellect se remet à la hauteur de l'incontournable croire ; c'est sa force et non pas sa faiblesse, à moins qu'il renonce à toute mystique, pour rejoindre la platitude du seul faire. L'intellect n'est jamais vaincu par la foi, qu'elle soit réglementaire ou intuitive.

Les yeux parcourent le réel, le regard s'arrête sur la représentation. Toute bonne tête, qu'elle soit scientifique ou artistique, commence par le regard.

Tu terrorises mon pitoyable savoir du divin, en l'exposant aux yeux omniscients de Dieu, tandis que je me réjouis de la musique de mon

verbe vacillant, s'adressant à Ses oreilles. *Que dire de Dieu ? - rien. Que dire à Dieu ? - tout* - Tsvétaeva - *Что мы можем сказать о Боге? Ничего. Что мы можем сказать Богу? Всё.*

Tant qu'on se réfère à la réalité, on tourne autour de l'être ; tant qu'on reste au sein des représentations, on fait appel à l'Un, à l'unification ; tant qu'on tient à la vérité, on est plongé dans le langage. On est philosophe, lorsqu'on se rend compte, à quel moment on franchit les frontières entre ces trois sphères de l'intellect.

L'infini pénétra en mathématique presque au même moment qu'il quitta la philosophie, ce qui libéra celle-ci de tant de faux géomètres. De même, les élégantes structures algébriques ridiculisèrent l'ontologie. De deux seuls sujets d'une philosophie non-charlatanesque, consolation et langage, le premier attend ses algébristes d'interprétations et le second – ses analytiques de représentation. La partie est loin d'être gagnée.

Entre une représentation scientifique et celle d'amateurs, il y a trois différences : la première a plus de cohérence interne, ses interprétations s'appuient davantage sur la logique que sur l'intuition, et enfin les résultats de ses requêtes sont plus compatibles avec la réalité. Mais la notion de *vérité* (toujours interne à une représentation) a le même sens dans les deux.

En philosophie, la raison ne joue pas un rôle plus important qu'en serrurerie ; les connaissances n'apportent pas plus de rigueur au discours philosophique qu'au discours amoureux ; la sagesse ne distingue pas plus un philosophe qu'un comptable. Le philosophe est un talent, né d'une liaison entre un style poétique et une intelligence caressante.

Un fait, c'est la triade – objet, attribut, valeur. Un événement – une modification de faits. Or, dans la réalité il n'y a ni objets, ni attributs, ni

valeurs ; ce sont des concepts de la représentation. Tous les phénomènes sont des noumènes.

Aujourd'hui, un étudiant en première année d'études, apprend, en quelques semaines, ce que signifie raisonner *more geometrico*, ce qu'est la logique mathématique, quels sont les rapports entre celle-ci et la mathématique. Et malheureusement, cet étudiant ne lira jamais [Spinoza](#), [Hegel](#), A.Badiou, pour dénoncer leurs monstrueuses impostures. Malheureusement, dès que les mathématiciens, eux-mêmes, adoptent la pose philosophique, ils deviennent encore plus ridicules. Il n'y a plus ni [Pascal](#) ni Leibniz ni A.Einstein.

Sans même parler du miracle de la vie, la réalité, même matérielle, est stupéfiante, impossible, impensable. Et je ne sais pas ce qui est plus profond : le regard transcendantal ou la prospection immanente, les deux aboutissant au même émerveillement.

Seule la maîtrise des métaphores ou de la logique peuvent justifier la logorrhée philosophesque sur la vérité, les connaissances, l'être. Si de la sagesse [spinoziste](#) ou [hégélienne](#), on élimine ses trois sujets austères ou stériles, les misérables lambeaux restants ne seraient sauvés par aucune métaphore.

Index des Auteurs

Amiel H.F.	137	Chafarévitch I.	98	Empédocle	78
Angélu S.	73	Char R.	54	Enthoven R.	75
Arendt H.	78,125,142	Chateaubriand F.-R.	80,	Épicure	33,101,104
Aristote	3,18,33,36,		99,129	Eschyle	40,42
	60,86,88,90,104,	Chesterton G.K.	53,102,	Faulkner W.	148
	112,113,134,135,151,		146	Fernandez D.	151
	178	Chestov L.	67,82,160	Fichte J.	4,45,79
St Augustin	6,12,35,48,	Churchill W.	32,36,89	Flaubert G.	55
	71,72,75,83,87,104,	Cicéron	22	Fontenelle B.	51
	124,125,149,179	Cioran E.	12,14,32,33,	Foucault M.	94,151
Bachelard G.	32,158		54,55,58,75,87,97,	France A.	30,131
Bacon F.	31,33,53		113,114,116,151,156,	Franklin B.	6
Badiou A.	21,49,184		165	Freud S.	12,66
Balzac H.	53,74	Claudiel P.	71,91	Gary R.	5
Bataille G.	14	Cocteau J.	77	Gauss W.	92
Baudelaire Ch.	133	Coleridge S.	157	Goethe J.W.	42,59,73,
Baudrillard J.	9,62,133	Confucius	3,28,39		74,114,117,127,150,
Beethoven L.	42	Conrad J.	167		171,174
Benjamin W.	4,69,78,	le Coran	81	Gorgias	11
	126,175	Custine A.	143	Green J.	168
Berbérova N.	70,120	Cyrille I.	118	St Grégoire de Nys.	67
Berdiaev N.	102,181	Dalai-Lama	38,149	Griboïedov A.	144,163
Bergson H.	31,49,60	Dante	33,94,137	Grothendieck A.	15,60,
Bernanos G.	58	Darwin Ch.	41		107
St Bernard	98	Debray R.	51,82,90,	Hamann J.G.	61,94,116
la Bible	42,43,47,131		114	Hegel G.	3,22,27,29,
Blanchot M.	25,132	Debussy C.	157,177		30,44,49,56,62,66,
Blok A.	122,138	Delacroix E.	141		70,74,91,94,95,128,
Borgès J.	75,97	Démocrite	20,29,76		151,177,178,181,184
Bossuet J.	79,176	Derrida J.	12	Heidegger M.	3,49,65,
Bouddha	37,125	Descartes R.	9,27,55,		66,80,83,90,92-95,
Braque G.	76		57,61,70,104,119,		108,127,155,167,178,
Broch H.	134,138,157,		166,178		180
	169	Dewey J.	78	Heine H.	43
Bruno G.	43,67,132	Disraeli B.	41	Henry M.	100
Byron G.	42,127	Dostoïevsky F.	81,148,	Héraclite	3,20,65,69,
Camus A.	18,122		151,173		93,104,153,168
Canetti E.	123,134	M ^{re} Eckhart	3,27,125,	Herzen A.	38
Casanova G.	127		146	Hésiode	116
Céline F.	78,167	Einstein A.	20,89,100,	Hesse H.	37,44,92,123,
Cervantès M.	12		124,159,171		140,163
César J.	138	Eliot T.S.	24,89,149	Hölderlin F.	145
Cézanne P.	10	Emerson R.	89	Homère	71

Horace 34,82
 Hugo V. 19,69,132
 Hume D. 182
 Husserl E. 19,22,27,91,
 104,170,182
 Iskander F. 21,117
 Jankelevitch V. 116
 Jaspers K. 123
 Jésus 3,98
 Kafka F. 54
 Kant E. 3,17,18,21,27,
 29,29,35,37,38,48,
 54,61,75,86,91,95,
 101,104,112,121,148,
 163
 Kierkegaard S. 101,134,
 150
 Kleist H. 6
 Kundera M. 151
 Lacoue-Labarthe Ph. 93
 La Fontaine J. 79,82
 Lao Tseu 3,21,52,58,
 114,151
 La Rochefoucauld F. 157
 Lawrence D.H. 100
 Lec S. 32
 Leibniz W. 92,105,134,
 135,184
 Léontiev K. 41
 Leopardi G. 56,68,148
 Lermontov M. 123,150
 Levinas E. 36,102
 Lichtenberg G. 64,131
 Lope de Vega 125
 Lucrèce 167
 Lulle R. 41
 Lyotard J.-F. 106
 Maistre J. 102,126
 Mallarmé S. 45
 Malraux A. 51
 Marcel G. 91
 Martial 37,132
 Marx K. 62,66
 Maupassant G. 96
 Molière J. 86
 Montaigne M. 29,29,33,
 56,62,73,133,135,
 173
 Montesquieu Ch. 73,
 115
 Morgenstern Ch. 31,99,
 103
 Musil R. 32,175
 Nabokov V. 66,121,161
 Napoléon 137
 Newton I. 92,150
 Nicolas de Cuse 3,12
 Nietzsche F. 3,12,13,14,
 18,22,23,31,38,43,
 45,46,57,76,78,87,
 93,94,96,97,103,109,
 113,114,116,117,119,
 127,129,130,132,133,
 151,152,156,157,160,
 166,176
 Novalis 13,59
 Ortega y Gasset J. 37,
 51,58
 Ovide 124,164
 Parménide 3,20,65,104
 Pascal B. 47,57,59,
 79,129,174,184
 Pasternak B. 113,141,
 164
 St Paul 84,125
 Pavese C. 44
 Paz O. 84
 Pétrarque 12,48
 Picasso P. 47
 Pindare 18
 Platon 3,21,28,31,52,
 55,61,71,80,91,97,
 112,114,125,137,145,
 145,155
 Plaute 117
 Pline l'Ancien 80
 Plotin 23,50,115,133,
 135,148
 Poe E. 139
 Protagoras 99
 Proudhon J. 87
 Proust M. 133,145
 Publilius 126,129
 Pythagore 3,48
 Rabelais F. 156
 Rachmaninov S. 142
 Remarque E.M. 166
 Renan E. 30
 Ricœur P. 91
 Rilke R.M. 56,57
 Rimbaud A. 64,139
 Rorty R. 78
 Rousseau J.-J. 55,109,
 131,135,136
 Russell B. 119
 Saadi 128
 Saint-John Perse 157
 Sartre J.-P. 20,35,49,
 51,58,78,80,129,
 131,141
 Schelling F. 5,66,70,143
 Schiller F. 74,126
 Schlegel F. 97,147
 Schopenhauer A. 14,66,
 75,94,110,119,120,
 127,138,154,180,181
 Schubert F. 142
 Sénèque 69,72,117
 Serres M. 47
 Sextus E. 91
 Shakespeare W. 88,90
 Shaw B. 175
 Socrate 11,12,16,43,
 49,50-52,76,78,104,
 116,127
 Soloviov V. 116
 Sophocle 14
 Spencer H. 25
 Spinoza B. 7,7,43,57,
 66,70,111,116,117,
 119,135,151,159,167,
 184
 Steiner G. 23
 Stendhal 124
 Stravinsky I. 89
 Suarès A. 103,175
 Tacite 57
 Tagore R. 45
 Tarkovsky A. 23
 Tchaadaev P. 123
 Tchaïkovsky P. 151
 Tchékhouv A. 36,43,123
 Thibon G. 12
 Thomas d'Aquin 88,126,
 134
 Tiouttchev F. 127
 Tolstoï L. 30,45,130,
 132,151
 Tsvétaeva M. 70,121,183
 Twain M. 102,153,156
 Upanishad 68
 Valéry P. 8,12,21,22,
 23,31,45,46,51,52,
 57,58,74,75,75,75,
 80,87,89,89,94,95,
 116,119,123,126,130,
 141,141,141,151,156,
 161,175,176
 Vaugelas C. 86

Vauvenargues L.	73,73, 174	Virgile	141	Wittgenstein L.	59,70, 93,95,96,97,130, 142,179
Vernadsky V.	150	Voltaire A.	55,57,72, 164	Wordsworth J.	147
Vico G.B.	118	Weil S.	40,43	Xénophon	52
Vigny A.	80	Wiazemsky P.	144		
de Vinci L.	126	Wilde O.	20,68,163		

Sommaire

Avant-Propos	I
Généralités	3
Le Savoir et le Bien	113
Le Savoir et le Beau	137
Le Savoir et le Vrai	163
Index des Auteurs	185



www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/29_Sav.pdf